ART EXHIBITION CATALOGUES REPUBLISHED ON MICROFICHE

Published on microfiche by:

Chadwyck-Healey Ltd
21 Bateman Street
Cambridge CB2 1NB
England

Somerset House
417 Maitland Avenue
Teaneck, NJ 07666
USA

Date of publication and production of master: 1976

Series: The purposes of this series is to make available those catalogues that have lasting interest through their text or their illustrations. Catalogues and cumulations of titles in the series are available from the publishers.

Serial numbers: Each title is identified by a seven-figure serial number placed in the top right hand corner of the microfiche title strip. The first figure indicates the number of the list in which the title first appears. The first three-figure group signifies the gallery or museum; the second three-figure group the accession number for that title.

Copyright: Filmed by permission of the copyright holders. The microfiche edition is the copyright of Chadwyck-Healey Ltd, 1976.

Location of original: The National Art Library, Victoria & Albert Museum, London.

Technical data:

Producing laboratory: Micromedia Ltd, Kidlington, Oxford, England.

Note:

Some text and illustrations are lost through tight binding. This is a problem which we regret we have found unavoidable since we are only filming at the Victoria and Albert Museum those catalogues that cannot be found in other London locations.

General

BOITE ALERTE
MISSIVES LASCIVES

EXPOSITION INTERNATIONALE DU SURRÉALISME

1959 — 1960

Galerie Daniel Cordier 8 rue de Miromesnil Paris 8 téléphone Anjou 20—39

L'EXPOSITION INTERNATIONALE DU SURRÉALISME

1959 — 1960

S'OUVRE LE 15 DÉCEMBRE 1959

A LA GALERIE DANIEL CORDIER, 8 rue de Miromesnil, PARIS-8e

Une production : **Daniel CORDIER**

Régie : **André Breton et Marcel Duchamp**

Assistant : **José Pierre**

Montage : **Robert Benayoun**

Chef-Opérateur : **Pierre Faucheux**

Effets spéciaux : **Françoise Aullas**

Bande sonore : **François Dufrêne et Radovan Ivsic**

Les brouillards sont fournis par la Maison **Phogg**

Parfums et effluves.

La crypte dédiée au fétichisme est de **Mimi Parent**

Le festin inaugural est réglé par **Méret Oppenheim**

Producteur associé : **Georges Fall**

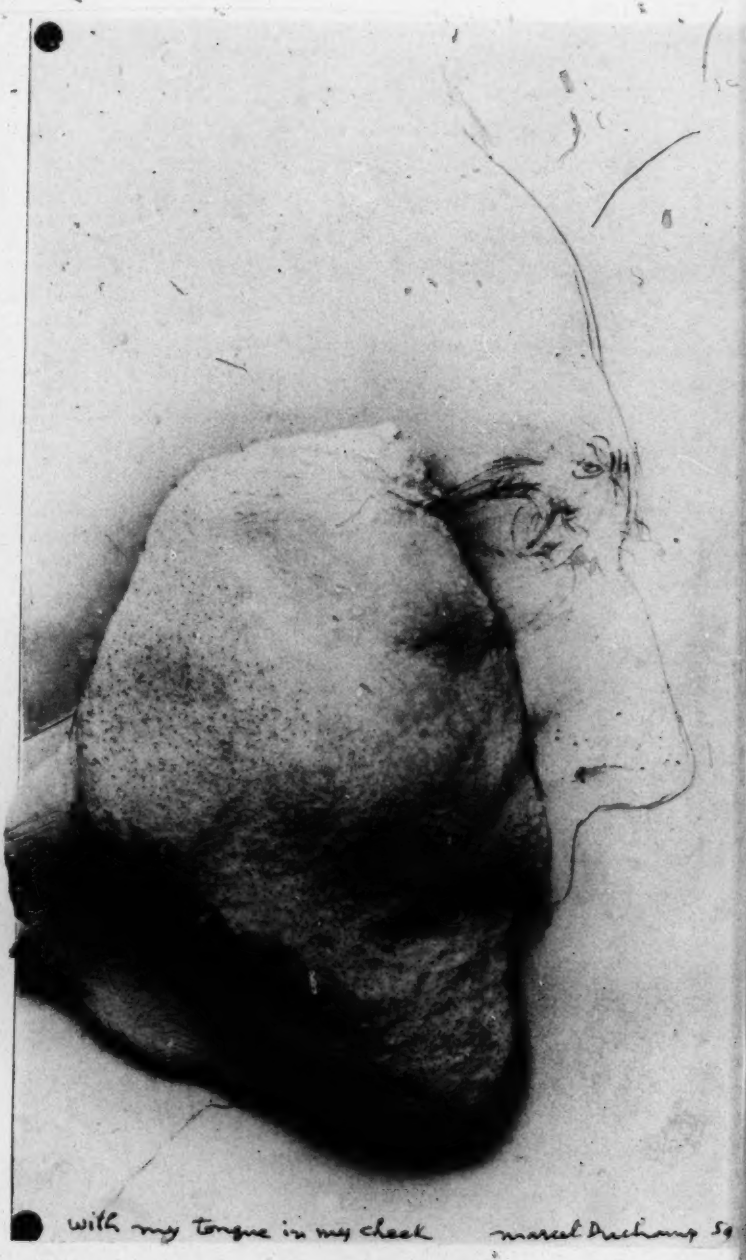
Laboratoire : **Jacques Sauvaire**

VICTORIA AND ALBERT MUSEUM LIBRARY

L. 236.
19. I. 1960

Sommaire

André Breton	Aux exposants, aux visiteurs, 5
Hans Bellmer	Friedrich Schroder Sonnenstern, 9
Sonnenstern	Autobiographie, 10
Man Ray	Inventaire d'une tête de femme, 14
Benjamin Péret	Dernièrement, 16
Simone Debout	La plus belle des passions, 19
Charles Fourier	Des sympathies puissancielles, 27
Jean-Pierre Duprey	La fin et la manière, 32
José Pierre	Le surréalisme et l'art moderne, 36
Hans Arp	Nageurs énigmatiques, 43
Max Walter Svanberg	Obsédé par la femme, 45
Oskar Panizza	L'immaculée conception des papes, 46
Vincent Bounoure	Pour Epinoia, 51
Octavio Paz	Durée, 52
Nora Mitrani	Une solitude enchantée, 55
André Breton	Enfin Jean Benoît nous rend le grand cérémonial, 58
Jean Benoît	Notes concernant l'exécution du testament de Sade, 61
André-Pieyre de Mandiargues	Dalila exaltée, 70
Bernard Roger	Aménagement de Notre-Dame en palais d'amour, 73
Joyce Mansour	Croissant de brume, 77
Léonora Carrington	Une lettre, 81
Gérard Legrand	Clovis Trouille, 82
Robert Benayoun	L'assassinat de l'équivoque, 84
Jean Schuster	Entre autres, 87
Robert Lebel	Lascivia, 90
Guy Doumayrou	La faveur des lieux, 93
Jean-Louis Bédouin	1 + 1 = 1, 95
Radovan Ivsic	Météores, 97
Jean-Claude Silbermann	Principes pour un sémaphore, 98
Alain Joubert	Passage-pilote, 101
Gérard Legrand	Le dilemne de l'androgynat, 102
Guy Cabanel	Maliduse, 110
XXX	Catalogue, 113
XXX	Lexique succinct de l'érotisme, 121



Marcel DUCHAMP : Auto-portrait (Dessin-sculpture)

AVIS

AUX EXPOSANTS

L'exposition internationale du Surréalisme, qui se tiendra à la Galerie Daniel Cordier du 15 décembre 1959 à la fin de février 1960 prendra pour thème l'érotisme.

Eu égard à la situation actuelle des arts plastiques, qui ne peut manquer de faire tenir pour fluctuante et passablement vaine la distinction entre les diverses tendances proclamées (dont les plus marquantes sont tributaires de l'automatisme surréaliste), le surréalisme proprement dit se doit de se réaffirmer dans son domaine, spécifiquement le sien, qui ne risque pas de se lotir entre exploitants de plus en plus modestes et nombreux pour se résorber dans une fumée de problèmes techniques. Si, de nos jours, la « nature » (en référence au monde extérieur) a cessé d'être, dans l'art, appréhendée pour elle-même, voire par certains révoquée définitivement, subsiste, en effet, un lieu privilégié, théâtre d'incitations et de prohibitions, où se jouent les plus profondes instances de la vie. Ce lieu, dans

AUX VISITEURS

Succédant à celles de Copenhague (1935), de Londres (1936), de Paris (1938), de Mexico (1940), de New-York (1942), de Paris (1947), de Prague (1948), la VIII[e] Exposition Internationale du Surréalisme, qui se tient à Paris, galerie Daniel Cordier, du 15 décembre 1959 au 29 février 1960, offre cette particularité qu'elle prend pour thème *l'érotisme.*

Il va sans dire que la conception surréaliste de l'érotisme proscrit d'emblée tout ce qui peut être de l'ordre de la « gaudriole ». Celle-ci, comme l'a fait observer Georges Bataille, « a le sens de l'érotisme inhibé, changé en décharges furtives, en dissimulations plaisantes, en allusions ». Son tort inexpiable est de profaner le plus grand mystère de la condition humaine.

C'est encore Georges Bataille qui, au terme d'une instante et souvent pathétique interrogation à ce sujet, est le mieux parvenu à nous faire appréhender l'érotisme pour ce qu'il est, à savoir un « aspect immédiat de l'expérience intérieure, s'opposant à la sexualité animale » et à mettre en évidence ces deux grands principes :

« L'érotisme de l'homme diffère de la sexualité animale en ceci qu'il met la vie intérieure en question. *L'érotisme est dans la conscience de l'homme ce qui met en lui l'être en question.*

lequel le surréalisme, de ses origines à ce jour, n'a jamais manqué de faire porter ses incursions, est l'érotisme (dont nous savons que, fort loin de nécessiter la représentation de scènes scabreuses, il tire grand parti de l'équivoque et se prête à nombre de transpositions). Toujours est-il que c'est là — et sans doute là seulement — qu'entre le montreur et le spectateur est tenue de s'établir, par voie de perturbation, la liaison organique *qui fait de plus en plus défaut à l'art d'aujourd'hui.*

LE GOARANT DE TROMELIN :
Tentation des mortels.

Cette conception, qui a toujours sous-tendu le surréalisme, n'implique donc de notre part aucun tournant. Face à la conjoncture actuelle, tout au plus nous avisons-nous de faire porter l'accent sur les œuvres, tant du passé

L'expérience intérieure de l'érotisme demande de celui qui la fait une sensibilité non moins grande à l'angoisse fondant l'interdit, qu'au désir menant à l'enfreindre. »

Cet interdit, de caractère immémorial et qui continue à s'imposer, sous toutes les latitudes, des prétendus « sauvages » aux prétendus « civilisés », est, en effet, le véritable point de mire de l'érotisme. Nous estimons qu'il se précisera d'autant mieux qu'on parviendra à le dégager de l'immense broussaille de préjugés qui le recouvre. Toutefois, il serait vain de vouloir avancer ici en pleine lumière. Qui se flattera de braver à la fois, sans sourciller, le préjugé *et* l'interdit se trouvera hors d'état de traiter de l'érotisme, dont il aura méconnu, à travers sa propre conscience, le besoin fondamental de *transgression.*

A cet égard, tout n'est pourtant pas nécessairement si noir que le veut Bataille, ce qui ne saurait empêcher que son analyse soit des plus valables *à la limite.* Le déclic de l'érotisme dans l'âme humaine n'exige peut-être pas ce trop-plein d'énergies contradictoires où seulement le couple plaisir - souffrance parviendrait à se sublimer en pleine fusion. Force est ici de faire la part des complexions individuelles et des diverses formations — religieuse, morale — qui, même furieusement rejetées, persistent à miner la pensée et la vie. Venu de toutes autres disciplines et apparemment non meurtri de leur joug, R. Schwaller de Lubicz n'en affirme pas moins :

« Si les sens de la pudeur et de l'esthétique doivent être niés en érotique, les sens de la vie et du sacré ne peuvent pas être niés sans en même temps, provoquer la négation même de l'érotique. »

Nul doute, à partir de là, qu'une telle exposition ne prémédite, avec tout ce que cela comporte d'aventure, de faire pousser une reconnaissance en pleine forêt vierge dans

Paris même, au seuil de l'année 1960. Quelles que soient les hypocrisies auxquelles elle ne manquera pas de se heurter, rien ne peut faire que l'idée qui l'anime ne soit aujourd'hui « dans l'air » (si l'expression avait cours, c'est seulement de nos jours qu'elle s'est concrètement, on ne peut plus dramatiquement, chargée de sens). Dut-on n'en prendre à témoin que la thèse qui, tant en fonction des nouvelles ambitions nourries par l'homme que de la menace d'anéantissement imminent de son espèce, s'exprime dans l'ouvrage tout récemment publié sans nom d'auteur, sous le titre *Emmanuelle* :

« Le seul art qui soit à la mesure de l'homme de l'espace, le seul capable de le conduire plus loin que les étoiles, comme les figures d'ocre et de fumée ouvrirent sur l'avenir les murs de ses cavernes, c'est l'érotisme. »

Sur ce grand large, le surréalisme n'a jamais laissé d'avoir une vigie. Rien ne le force à gauchir pour faire face à ce qui se précise de toutes parts comme « signe des temps ».

Première remarque : Qui entreprendra de percer le secret de l'attirance élective qu'ont pu, à son origine et si durablement, exercer sur le surréalisme les œuvres on ne peut plus dissemblables de Duchamp et de Chirico aura toutes chances de se perdre en conjectures stériles si lui échappe que leur plus grand commun diviseur est *l'érotisme*. On observera qu'il s'agit, dans les deux cas, d'érotisme « voilé » (l'un parfaitement délibéré, l'autre selon toute vraisemblance involontaire) qui recourent à deux emblématiques différentes. On peut aussi dire que, par delà leur extrême disparité de moyens et d'aspect, ce qui, dans leur ensemble, caractérise et qualifie les œuvres surréalistes, ce sont, au premier chef, leurs implications érotiques.

que du présent, qui gravitent autour de la tentation charnelle et sont, de ce fait, en grande partie irréductibles aux critères (d'ailleurs de plus en plus défaillants) du jugement en matière d'art.

Un jeu de sorties et d'entrées individuelles, à quoi le surréalisme était astreint en tant que mouvement organisé et durable, oblige à faire deux parts de cette exposition :

une part rétrospective, *constituée par la réunion des œuvres, à notre propos et à nos yeux les plus représentatives, d'artistes*

Joan MIRO : *Nu* (1926).

qui se situent actuellement hors du surréalisme, œuvres choisies, autant que possible avec leur assentiment, parmi celles qu'ils ont accomplies dans le surréalisme;

une part actuelle, *pour laquelle est réclamée des autres une collaboration*

active à la manifestation projetée, c'est-à-dire non pas réduite à l'envoi de toiles, sculptures ou « objets », mais dès maintenant étendue à des suggestions dont l'indispensable mise en scène de l'ensemble puisse bénéficier.

Les organisateurs se réservent, en outre, la possibilité de faire appel à un petit nombre d'artistes non surréalistes dont l'œuvre, cependant, s'inscrit dans le dessein général de l'exposition.

Juillet 1959.

Seconde remarque : Alcide Bonneau, préfaçant en 1885 le *Dictionnaire érotique latin-français* de Nicolas Blondeau, écrit : « Malgré toutes les raisons qu'on peut donner en faveur du parler à la bonne franquette et contre la pruderie bégueule, nous penchons à partager l'aversion de beaucoup de gens pour ces mots qu'on nous dit être la langue de l'amour, et qui sentent mauvais, qui font sur le papier des taches malpropres. » C'est bien seulement à ce prix que l'érotisme, sauvé de la honte, peut revendiquer la place majeure à laquelle il a droit. Ces mots — les représentations qu'ils entraînent — notre plus grand souci aura été de les bannir de cette exposition.

Novembre 1959.

André BRETON.

Ci-contre : SONNENSTERN : *La malédiction de la charrue* et *Le transport tridimensionnel de tous les luniens.*

FRIEDRICH SCHRÖDER SONNENSTERN

Qui s'attendait, comme moi depuis 1945, à voir surgir en Allemagne quelque feu de poésie libératrice, escomptait une prise d'air et de conscience — enfin une réaction humaine valable — a dû reconnaître son erreur avec une diligence amère.

Pour ce qui est des beaux-arts proprements dits — que ce soit à Berlin-Ouest, Francfort, Dusseldorf, Kassel ou Munich — je n'ai pu découvrir aucune œuvre allemande d'« après-guerre », qui ne soit savamment fabriquée après consultation des récentes revues américaines ou françaises à la page. Bref, je n'ai vu que du « miracle économique ».

Loin derrière cette toile de fond sans promesses, pourtant il m'a été donné de rencontrer une personnalité, celle d'un homme autour de la soixantaine, solitaire, vivant visiblement en marge, dont l'intensité obsessionnelle, presque suffocante, tant en œuvres qu'en paroles, s'imposa à moi sans restriction intérieure aucune et pour qui je conçus une admiration qui, à partir de 1953, n'a cessé de croître.

L'étrange destinée de Friedrich Schröder Sonnenstern a voulu qu'il commence à dessiner et à peindre fiévreusement, à l'âge de 57 ans, après avoir mené, hors des ornières, une vie des plus tourmentées. Il vous en donne, ci-après, un aperçu.

Hans BELLMER.

SONNENSTERN : *Le moraliste de la critique universelle en chemise.*

1892 Né le 11 ~~septembre~~ en Lithuanie. Fils d'un postillon, je grandis parmi treize enfants, en outsider fanatique (entêté), en mouton noir ironique, critique, presque maladivement raisonneur (autoritaire?). Dès l'enfance, je suis isolé; personne ne veut jouer avec moi. Quand, le dimanche, les filles reviennent du bois avec leurs galants, je pousse l'espièglerie jusqu'à grimper aux arbres pour, dans la demi-obscurité, faire pipi sur leurs beaux chapeaux et robes. Résultat : des coups de toutes parts.

1906 Maison de correction.

1908 Apprentissage sévère chez un jardinier. Fuite à pied de trente kilomètres jusque chez nous, d'où je suis ramené bien vite à la maison de correction.

1909 Apprentissage, pire encore, dans une métairie. La nuit, je vole à la cuisine de la nourriture, des œufs.

1910 Evasion; un peu de repos à la maison, puis vagabondage. Un cirque ambulant m'embauche comme garçon d'écurie. On me découvre un don de comédien et l'on m'enseigne quelques petits rôles comiques. Devenu indépendant, je me produis dans des cabarets. Mes économies épuisées, j'obtiens du travail dans une ferme. Un jour, le valet de ferme se

montre trop tendre, à force de schnaps. Je saute par la fenêtre. Trois jours après, il monte dans ma chambre avec le fermier : on trouve son porte-monnaie caché sous ma paillasse. Je réagis violemment. A l'arrivée de la police, je saisis le couteau à fromage. On me garrotte avec une corde à linge : maison d'aliénés, camisole de force. Cinq mois plus tard on me libère comme guéri. J'écris alors des poèmes traitant des fondements de la justice sociale, des gangrènes de la civilisation. Je ridiculise les institutions officielles en m'adressant en paroles et par écrit à toutes les couches du peuple.

1915 On me déclare apte pour le service militaire au front. Je proteste en tant que reconnu aliéné mental, donc incapable de faire la guerre. Je deviens le clown du bataillon. Les médecins chuchotent : « Tare héréditaire, idiotie, faiblesse mentale. » Exempt de service, mais ne pouvant attendre plus longtemps qu'on décide de mon sort, j'ai une idée : je me procure à la cantine six harengs salés et deux mètres de fil de fer pour en faire des crochets de boucher. Le lendemain, je cours à la caserne remplie de deux bataillons en plein exercice. Je me faufile avec mes harengs vers les appareils de gymnastique; je les accroche aux échelons, puis je cherche une paillasse et l'allume. Je ris, je danse autour de la fumée et j'explique : « Je suis, Monsieur le comte adjudant général, livreur en harengs fumés pour les forces armées allemandes. » Après quatre semaines d'observation scientifique, on me rend la liberté, me tenant pour aliéné inoffensif et inguérissable. Je m'établis alors comme cantinier au front et tombe malade.

1917 Entré au service des Postes comme facteur auxiliaire, près de la frontière russo-lithuanienne, je me fais contrebandier. On m'arrête et l'on me dirige sur une maison d'aliénés.

1918 Quinze jours après mon évasion, deux gendarmes, deux gardes champêtres et deux infirmiers viennent m'arracher à mon refuge. Muni de la baïonnette à dents de scie de mon frère, j'ai longtemps ignoré comment j'avais pu tenir tête à six hommes; c'est, je le sais aujourd'hui, qu'on m'avait poussé jusqu'au seuil de l'assassinat. Les pompiers du village me douchent et aident à me transporter à la « Maison Forte » d'affreuse réputation, réservée aux aliénés dangereux. Là, avec des malades tranquilles et faibles d'esprit, on me donne à coller des sacs de

SONNENSTERN : *Les époux moralunaires.*

papier. Je risque de me ratatiner mentalement : légumes secs à l'eau, rarement un petit morceau de viande de cheval tombé au champ d'honneur, du poisson sec malodorant et de la confiture de navets. Défense de recevoir des visiteurs et du courrier.
Dans mon désespoir, je prie en criant si fort que les gardiens m'avertissent que, si je ne me tais pas, je serai mis immédiatement en cellule noire, au régime de l'eau. Je me le tiens pour dit et ne prie plus dans ma peine.
Quelques mois plus tard, le médecin-chef, sarcastique : « A perpétuité. Par décision du Tribunal, interné comme aliéné dangereux pour l'Etat et la communauté. Inguérissable. » Je m'évanouis; puis je commence la grève de la faim. La première guerre mondiale se termine. La révolution. On me conduit devant le Directeur de l'asile : « Monsieur Schröder, vous êtes maintenant guéri et libre à partir de ce jour. » Je rentre chez nous pour méditer.

1920 A Berlin j'ouvre un bureau et m'y installe comme astrologue et guérisseur magnétopathe. A Munich, cédant au désir de mes clients, je fonde un cercle spirite. C'est alors que je commence à connaître et à aimer une jeune baronne douée de connaissances spéciales et internationales.

1930 Condamné à six semaines de prison pour essai d'escroquerie, je continue à travailler à Berlin, tout en visitant avec succès les stations balnéaires de la côte baltique. L'arrestation me conduit de nouveau à un asile d'aliénés. J'y fais la connaissance d'un dessinateur malade que je regarde travailler. Sur son

SONNENSTERN :
L'alcool de Kaki des dompteurs de l'âne lunaire.

à droite :
Déesse de la rapidité, esprit de notre temps.

conseil, je me procure du matériel et je commence à dessiner.

Après ma libération, je suis condamné (violation de la loi sur les remèdes, exercice frauduleux de la médecine, faux en médicaments).

1937 Berlin : Assistance publique. A la deuxième guerre mondiale, je suis mobilisé comme contrôleur d'un dépôt d'armes aériennes, mais rapidement libéré comme « inapte au travail » à titre définitif.

1944 Avec ma belle-sœur, je m'installe dans la cave d'une maison en ruines. Je vends du bois de chauffage ramassé dans les débris.

1949 Mes jambes se gonflent d'eau; je ne puis plus mettre de chaussures et reste chez moi. C'est alors que je me souviens du dessinateur malade qui m'a encouragé; je me lance dans cet état qui m'était jusqu'alors inconnu. J'ai déjà fait une centaine de feuilles en couleurs quand je rencontre le professeur Kubisczek qui s'intéresse à mes travaux et les étudie durant six semaines. La galerie Springer achète mes vingt meilleurs dessins et, depuis lors, me soutient matériellement.

La plupart des professeurs de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin-Ouest m'ont traité avec mépris. On a voulu m'interdire l'entrée des bâtiments, sous prétexte que je semais le trouble parmi les étudiants par mes discours et mes travaux qui, de plus, seraient pornographiques.

1959 FINALE

Vous avez brisé mon espérance, bâillonné l'esprit, mis l'âme à la torture et maintenant, couvée puante, vous demandez que je vote pour vous? Je vote pour moi-même.

Friedrich SCHRÖDER SONNENSTERN.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Aucune exposition de l'œuvre très riche de Sonnenstern n'a eu lieu jusqu'à ce jour. C'est seulement depuis trois ou quatre ans que des tableaux de lui sont entrés dans les collections privées de Berlin, Hambourg et Paris et que quelques écrivains et artistes se sont prononcés en sa faveur.

1) **Berliner Morgenpost**, 1955. — 2) **Der Stern**, Hambourg, 1955, avec citations des professeurs F. Kubicek, Huth et Friedrich Kuhr, de Berlin. — 3) **Der Hausfreund**, Berlin : « Durant toute sa vie un espiègle ». — 4) H.A. Siegeris, Berlin : « Jadis jardinier, prophète ambulant; aujourd'hui génie de la peinture ». — 5) **Arts**, New-York, 1957. Edouard Roditi : « A Prophet in Berlin ». — 6) Erhard Ingwersen : **Berliner Originale**, Arani Verlag Berlin, 1958. « Le prince des petits pains de Schöneberg. »

INVENTAIRE D'UNE TÊTE DE FEMME

En dépit de toutes restrictions et camouflages, à fins de dissimulation ou de pure suggestion de leurs corps, les civilisations ont involontairement et heureusement permis à la tête (ou tout au moins à partie de la tête) de rester nue. Ne serait-ce que pour laisser les yeux percer un voile, la société a toléré cette mise en brèche de son code moral, dont les poètes n'ont pas cessé de se réjouir, eux qui hardiment ont vu dans l'œil d'une femme se refléter son sexe. Ils ont réalisé que la tête contenait plus d'orifices que le restant du corps, autant d'invitations supplémentaires à l'exploration poétique, c'est-à-dire sensuelle. On peut embrasser un œil ou faire qu'il se mouille sans heurter la décence. Lorsque la tête se dévoile complètement, soit dans son état naturel, soit parée des embellissements du maquillage, de la joaillerie et de la coiffure, on voit se produire une véritable orgie : rien ne peut alors réfréner l'imagination, en proie aux spéculations les plus scandaleuses.

Tous les sens se concentrent sur cette tête : les yeux, les oreilles, le nez, les lèvres, la langue, enfin la peau et son réseau de nerfs vibrants. On imagine ces sens, correspondant aux nôtres, prêts à répondre à une totale approbation. Les yeux ne reçoivent pas seulement une image extérieure, mais ils renvoient l'image d'une pensée invisible. Le nez hume des odeurs invisibles qui peuvent affecter tous les autres sens. Les oreilles arabesques et impénétrables, réceptives aussi aux sons invisibles qui enflamment le cerveau, deviennent stéréophoniques, tout comme les yeux sont stéréoscopiques, le nef stéréolfactif et la bouche stéréosculatoire, pour une plus grande intensité et une réceptivité plus sûre. Les cheveux, sauf dans quelques cas extrêmement isolés, ont échappé heureusement aux usuels tabous du sexe (poils pubiques), en sorte que les yeux, les mains et le nez peuvent explorer et caresser la couronne capitale, laquelle s'abandonne comme un corps consentant. Enfin, lorsque les lèvres, deux corps qui se complètent en harmonie, se donnent au sourire, elles nous révèlent la barrière menaçante des dents, qui néanmoins suggère une plus ample exploration.

Lorsque je tiens ce visage entre mes mains, je ne me demande pas si c'est un portrait du corps féminin. Je sais seulement que sans la tête tous les corps se ressemblent en ce qu'ils servent un seul but. Lorsque je vis pour la première fois un corps

nu dans une classe de dessin, ce fut une totale déception. Mon premier nu me valut cette critique du professeur : « Ceci n'est pas une femme, c'est un cheval ! » J'agréai en silence. Oh, je le sais, il y a la jambe bien tournée, le sein parfait, la croupe hospitalière, mais c'est d'abord par l'intermédiaire des yeux que le sens sexuel est stimulé. Et j'en appelle au témoignage de ma propre tête, car elle contient les mêmes sens que celle de la femme. Mon principal objet est d'instiller les mêmes désirs dans ces deux têtes par leurs ouvertures semblables. C'est seulement en réunissant deux visages qu'un véritable accord peut être consenti, et qu'on peut agréer les explorations ultérieures. Un peu partout, le baiser est devenu le mot de passe de cette union. En certains lieux seulement on le réprouve comme on réprouverait une manifestation d'exhibitionnisme sexuel. Puisque la nudité de la tête est tolérée, on tolère la jonction de deux têtes, ce qui confère à notre société une logique au moins superficielle.

Photo Man Ray

Et c'est tant mieux ! Car la tête d'une femme est son entier portrait physique. Cependant, quelle que soit sa fascination, « le portrait d'un être qu'on aime, écrit André Breton, doit pouvoir être non seulement une image à laquelle on sourit, mais un oracle qu'on interroge ». Aussi, dans tous les cas, exigeons avant tout d'une femme qu'elle ait une tête !

Man Ray

BENJAMIN PÉRET

Benjamin PÉRET : *Collage* (1951).

DERNIEREMENT

À mi-chemin entre le promontoire armé jusqu'aux dents
et la rivière qui fait des grâces
s'avance la grosse bête dont chaque poil est un œil
tantôt ouvert
tantôt fermé
au regard plus franc qu'un sou neuf
ou sournois comme un dé à coudre
qui se dirige vers la mer toute tremblante
du pas lourd de mille tombereaux qu'on ne déchargera jamais
ou d'un banc d'huîtres qui digèrent
Et la bête plus longue que la nuit précédant l'élargissement du condamné
plus massive qu'un tonneau de choucroute en fermentation
pénètre dans la mer qui recule
comme une locomotive manœuvrant à la recherche de ses wagons
Jusqu'où devra-t-elle reculer
Jusqu'à l'automne l'automne prochain où les chiens perdront leur peau
qui tournoiera dans les nuages de fonte comme un épervier en chasse

puis ira vêtir des pierres humides qui feront le gros dos
ou bien jusqu'à la rue déserte
où l'on ne voit que des dentelles de maisons
tordues par un vent à raser de près
et habitées par des ressorts qui se tendent et se détendent
au rythme d'une valse qu'on n'entend pas
parce qu'elle est fredonnée si bas
par des orties si hautes qu'on dirait des mâts de Cocagne
énervés par le dernier printemps
et qu'elle se perd dans leur vengeance
en tablier blanc
et en bottes de sept lieues
pour mieux persécuter les calèches aux joues flasques
qui gémissent du matin au soir
comme des litres

Le Marteau, juillet 1959.

LES MAINS DANS LES POCHES

N'hésitez pas et vous verrez la ligne de vie
du pain tranché sur toute sa longueur
C'est une vallée profonde où coule une rivière de lait aigre
dont le courant emporte des milliers d'ailes
qui battent sans cesse pour provoquer la fureur des eaux
mais non elles rient comme un sifflement admiratif
adressé du fond de Chicago
à la jeune fille nue qui se contemple dans son miroir
applaudissant bruyamment
et un poisson volant qui erre autour d'elle
en la critiquant
Ton œil droit concentre toute la mer et son sel qui brille au
soleil
tandis que l'autre présage l'automne
Entends-tu les fruits mûrs qui tombent sur le sol
avec un bruit de gifle imméritée
Que va dire la terre
Et ton sein droit qui figure un coup de canon
tiré en l'honneur des canards sauvages
qui émigrent dans ton sang
tandis que ton sein gauche se souvient
du poteau frontière qui pendant si longtemps
l'a privé des caresses du soleil levant
froufroutant sous son ombrelle couleur des deux mondes
ou s'abritent des bâillements à quatre mâts
des plaintes à dents de scie ébréchée
et des coups d'œil complices comme des coffres-forts ouverts
remplis de chevelures agitées par le souffle léger
des énigmes résolues

Oléron, août 1959

Robert RAUSCHENBERG : *Le lit* (1955).

LA PLUS BELLE DES PASSIONS

FOURIER scandalisa ses plus fervents disciples et de longs chapitres de son œuvre, jugés irrecevables, restèrent inédits. Les textes suivants sont extraits de quatre cahiers (1) qui traitent des développements amoureux d'Harmonie. Une publication intégrale, la seule entièrement fidèle, étant ici impossible, j'ai tenté de restituer le sens des manuscrits en commentant des phrases-clés qui donneront un contexte aux plus longs morceaux.

S. D.

« *De même que l'on peint un zéro au-dessus de la tête des saints* » (Lichtenberg : *Aphorismes*) on ne pouvait « *inventer rien de plus inutile que la sainteté civilisée; ces prières et ces austérités,* écrit Fourier, *ne font le bien de personne et pas même de celui qui s'y voue* ». Sans égard à ses désirs, le saint s'efface devant Dieu, son obéissance ne résout pas les contradictions, elle réduit l'existence. Mais Fourier n'a garde de négliger cette « *illusion* » : il y aura des saints en Harmonie et « *ce seront les êtres qui auront efficacement contribué au bonheur des hommes dans cette vie et, comme la bonne chère et l'amour sont les plaisirs les plus généralement (reconnus), ce seront ceux dont le perfectionnement élèvera à la sainteté ceux qui y auront puissamment concouru* ».

« *C'est une plaisante idée* », commente pour lui-même ce bizarre humoriste dont la cognée ne frappe pas la seule religion mais toutes les Vertus et les vérités. Révolutionnaire radical, s'il transforme l'économie il veut changer la vie. Certes « *les passions,* dit-il, *changent avec l'ordre social* » et il est presque impossible de prévoir tous les développements du monde sociétaire; cependant il importe de « *refaire l'entendement humain* » car les principes sont plus tenaces que l'ordre juridique des sociétés. A la longue ils sont devenus l'esprit même des hommes qui ne distinguent plus leur origine extérieure. A cette dévotion, Fourier oppose une autre piété : celle qui demeure attentive aux moindres filets de sève, aux « *germes* » les plus fragiles de vie et de plaisir, comme aux plus vastes élans; une générosité totale est la source de son irrespect et de la liberté inouïe qu'il imagine. L'Harmonie doit assurer la suprématie des forces qui n'eurent jamais que la forme d'un cri. Fourier reprend en effet les plus lointains appels de la sensibilité à vif mais il prétend les justifier et les ordonner.

« *Le bonheur,* écrit-il, *sur lequel on a tant raisonné consiste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens pour les satisfaire* » et, autrefois, Calliclès : « *le beau et*

(1) Cahiers 50, 51, 52, 54, cote 9. Archives nationales : Manuscrits de Fourier.

le juste selon la nature c'est ce que je suis en train de t'expliquer sans déguisement, à savoir que pour bien vivre il faut entretenir en soi-même les plus fortes passions au lieu de les réprimer et qu'à ces passions, si fortes soient-elles, il faut se mettre en état de donner satisfaction par son courage et son intelligence, mais cela sans doute, ajoutait Calliclès, n'est pas à la portée du vulgaire » (2).

Il y aurait donc une éthique de l'homme libre et une autre de l'esclave, de la foule timide qui crée des lois pour se protéger. La morale ne serait que souvenir et anticipation de la peur. Une fois au moins, Calliclès s'est levé pour dire ce que tous dissimulent et sa parole est si forte que Socrate ne lui oppose rien directement. Si la sagesse n'a pas fait long feu devant cette agression, il faut la retrouver sous le déroulement du discours : il indique une autre attitude devant la vie et dont le poids est à la mesure de l'injustice avouée du cynique. Du cri de Calliclès, cependant, quelque chose demeure qui n'a pas plié, une exigence immuable sans cesse déchue et que Fourier prétendit réaliser dans son intégrité : la frénésie de Calliclès exprimait ses bornes autant qu'elle-même, les passions empêchées explosent pour le mal mais en leur essence, elles sont possibilité de communion. Par elles seules nous sommes reliés à l'être autre. Nous les découvrons donc à la source de toute société et de toute pensée. La morale elle-même naît d'une extase passionnée ; il faut étendre les actes à la pointe du désir et non se plier aux conventions ou aux vertus mortes, fragments refroidis d'enthousiasme.

On a dit qu'il n'est point d'ordre du sentiment, mais c'est qu'on a toujours réfléchi à partir de l'individu isolé. Or, si les passions nous jettent au monde et à autrui, elles n'existent qu'au point de jonction sujet-nature-société et l'on ne peut parler d'elles en vérité qu'à partir d'un tout. Fourier fut le premier sans doute à penser aussi fermement qu'il n'est point de salut individuel. Il a créé une grande et neuve théorie du sentiment, une morale intersubjective qu'appelaient de leurs vœux au début du XIX^e^ siècle des auteurs oubliés, tel Senancour que Fourier cite : « *il serait sublime de trouver dans le concours Harmonique de toutes les passions naturelles la félicité générale et individuelle de l'homme social, la moralité de son action, le prix de ses vertus et le terme de ses destins sans avoir besoin de recourir au pouvoir dangereux des opinions hasardeuses et chimériques.* » L'harmonie est ce lieu sublime où les passions s'équilibreront elles-mêmes, non par l'autorité de quelque raison légiférant à part, mais par le seul effet des chemins droits que la réflexion ouvre à la spontanéité.

Pour Fourier, comme pour Socrate, le Juste est le plus heureux mais le Juste n'est pas le plus raisonnable : il est le plus passionné, l'homme intègre en qui se retrouvent, équilibrées les unes par les autres, toutes les passions également puissantes : l'omnigyne ; ces caractères étant exceptionnels, c'est entre les individus divers que la balance se fera. Le mal naît des absences et des refus, non de l'ardeur des passions, car elles ne sont pas des états bons ou mauvais, mais des *a priori* affectifs qui ne se révèlent que dans l'épreuve. On ne peut donc les comprendre si l'on ne favorise toutes les rencontres où elles trouveront chance de se réaliser au vrai. On a cru que suivre la nature serait se laisser emporter comme la pierre par la pesanteur et perdre toute liberté ; c'est, écrit Fourier, que l'on a méconnu « *la nature intentionnelle de l'homme* ». Puisque les passions sont des intentions, on peut et on doit les juger sur leur contenu : vouloir la pleine spontanéité de chacun, ce n'est pas déclarer que tout est moral, car il est des passions faussées « *aussi nuisibles qu'elles pourraient être bienfaisantes* ». Le postulat de Fourier est qu'il existe un « *juste essor* » pour chaque désir. Le bien et le bonheur sont à notre portée, mais il nous a manqué la clé et la formule et Fourier, seul entre tous, nous donne à voir les « *décrets de Dieu* », mais cette vérité qu'il invoque pour assurer dans l'être ses projets ne nous dispense pas d'inventer et d'agir. « *Le ciel exige de nous une aide composée et non pas simple. Il veut que nous nous aidions de bras et de génie, qu'aux efforts du travail nous ajoutions les efforts d'invention pour découvrir notre destinée sociétaire.* » Nous pouvons présumer l'harmonie parce qu'à la fin elle ne dépend que de nous, de notre audace judicieuse à faire bien jouer notre verve et tous nos goûts. L'équilibre ne sera que si l'on multiplie les liens qui amenuisent les haines nourries dans l'isolement. La joie

(2) PLATON : *Gorgias*.

d'un monde où tout est prodigalité absorbe, si elle ne les réduit, toutes les passions négatives. Fourier prétend diriger « l'association » comme un immense orchestre, mais un orchestre de jazz plutôt qu'une harmonie classique. Il appelle en effet chacun à développer au maximum chaque nuance de passion. Comment donc n'y aurait-il pas quelque stridence? mais le son le plus perçant ne doit pas nuire à l'ensemble. Ce n'est pas l'harmonie à une seule dominante qu'il recherche, mais celle, plus difficile où chaque son, où chaque couleur au maximum de son intensité s'accorde pourtant, grâce aux transitions, avec toutes les autres; il poursuit à travers les séries d'harmonie le jeu subtil des passages par qui la moindre valeur irradie à l'égal de la plus vive lumière. Dans ce concert total, l'homme le plus modeste, les plus humbles qualités, conquièrent leurs privilèges.

Une telle affirmation de toute virtualité conduit Fourier au cosmique. Sa théorie des passions est aussi une métaphysique: il s'établit en effet, par elles, une commune mesure entre la matière et l'esprit, le sujet et l'objet; les distinctions rigides des métaphysiques classiques se brisent. Nos passions sous-tendent, dit Fourier, les représentations elles-mêmes : tout l'être leur est donc relatif : « *Spirituel par opposition au matériel* ». Elles sont analogues au « *Feu Créateur, à Dieu* ». La raison n'intervient « *qu'au second rang* » pour ordonner un jaillissement essentiel.

Toute spontanéité participe ainsi de l'infini, toute passion tendant vers l'autre est en quelque mesure « *unitéisme : souche, principe et but de toutes les autres passions* ». Elle est en quelque mesure amour. Ces deux passions sont en effet les deux grands « *foyers* », les deux « *pivots* » du système de Fourier et sa pensée oscille entre elles, comme alterneront de l'une à l'autre les amants d'Harmonie. L'unitéisme est une excroissance de notre vie en autrui, une multiplication de nos forces, il nous transforme en « *demi-dieux de vertu et de puissance* », mais l'amour est « *la plus belle des passions... toute divine, qui nous identifie le mieux avec Dieu, qui nous rend en quelque sorte participants de son essence* ». L'amour est une expansion généreuse, il affirme chaleureusement une autre existence et la soutient de tout son possible. C'est le plus réel mouvement hors de soi, une faveur accordée sans réserve à autrui. En ce sens l'amour est comme un don de vie et s'apparente à la création. « *Le saint en amour* » écrit Fourier, est proche du « *héros* » harmonien, c'est-à-dire de l'artiste. Ainsi explicite-t-il, comme autrefois Platon et plus tard les surréalistes, l'union intime entre l'amour et la poésie. Comment donc « *l'amour peut-il nous pousser au superlatif de l'égoïsme et de l'injustice?* » Comment la générosité peut-elle se muer en un fauve appétit de possession? c'est que « *l'imbécile civilisation n'a su imaginer que le dernier des liens, le lien forcé, celui du couple. Pouvait-elle imaginer moins que ce que découvrent sur ce point la plupart des animaux?* » Mais les hommes ne se satisfont pas de l'uniformité. Leurs goûts sont multiples et leur désir s'élance toujours au-delà : « *Pour satisfaire les vœux des divers âges, pour leur procurer en amour des jouissances entièrement neuves, il faut que je contredise en tous points les préventions civilisées dont il ne résulte qu'un ordre de choses incapable de contenter les divers goûts. C'est donc au lecteur à souhaiter que je m'arme contre lui-même, que je l'arrache à ses préjugés, que je l'emporte dans un monde nouveau où des fortunes inouïes produisent des plaisirs neufs pour tous les âges de l'un et de l'autre sexe.* » Fourier saura-t-il, entre ingénuité et connaissance, nous embarquer dans ce nouveau paradis? Il oblige d'abord à considérer ce que les moralistes ont refusé de voir : « *le goût de la majorité des hommes pour la polygamie qui partout l'emporte, malgré leurs digues, légalement chez les barbares et les sauvages, secrètement chez les civilisés* ». Il ouvre les yeux aux mœurs réelles pour découvrir la vérité qu'elles recèlent. Ainsi, l'adultère atteste la possibilité « *d'un partage amiable en amour* ». Il est un « *germe d'essor direct ou sociable. Voilà l'embryon qu'il faut développer, ne voit-on pas les gens qui vivent dans un état d'adultère trouver de puissants motifs pour concilier leur partage avec l'amour-propre, la délicatesse, le sentiment?* » Mais l'opinion « *titra les hommes d'aimables roués* » et accabla les femmes d'injures, « *singulière inconséquence : on trouve aimable dans un sexe et odieuse dans l'autre une conduite qui est forcément réciproque; une conduite obligée par l'un des sexes, dès qu'elle est suivie par l'autre, les hommes ne pouvant pas, à moins de sérail fermé avoir vingt femmes*

consécutivement sans que les femmes n'aient vingt hommes consécutivement ». On fit par là des *hommes cyniques* et des *femmes perfides*, mais le nœud du désordre est le mariage. « *Ce qui a induit en erreur tous les philosophes civilisés sur les destinées de l'amour c'est qu'ils ont toujours spéculé sur des amours limités au couple. Dès lors, ils n'ont pu parvenir qu'à l'égoïsme, il faut en spéculant sur les effets libéraux fonder sur l'exercice collectif.* » Nul jusqu'ici ne l'osa. Les révolutionnaires de 1789 qui « *sapaient tous les préjugés, plièrent devant le sacro-saint mariage* ». Dès lors, ils ne pouvaient qu'échouer, affirme Fourier.

C'est là une curieuse manière de préjuger des révolutions. Certes, les couples égoïstes, isolés derrière leurs portes closes, retardent l'association. Mais les furieuses diatribes de Fourier ont un autre sens. On a favorisé, dit-il, l'essor le plus étendu des groupes d'ambition, d'amitié, de familisme. Or, « *un char ne peut rouler sur trois roues* ». Toutes les passions sont faussées par les bornes extrêmes assignées à l'amour et la fraternité demeure un slogan vide. Pourtant, « *s'il arrivait par quelque enchantement qu'une ville ou une armée ne comptât que des amants et des aimés, il serait impossible que cette ville ou cette armée n'eût pas trouvé par eux la plus sûre garantie de sa prospérité. De tels hommes, en effet, s'abstiendraient de tout mal et ne se voudraient mutuellement que du bien* » (1). Fourier prétend détenir le charme qui acclimatera la merveille entrevue : il n'est que d'accorder partout la liberté; la passion « *ne se traite que par elle-même, ce sont les amours de degrés supérieurs qui établiront l'union au lieu des discordes engendrées par leurs degrés inférieurs* ».

Les caractères multiformes qui exigent l'hétérogénéité la plus étendue figureront l'harmonie tout entière, car en eux les passions se transmettent réciproquement l'essor et leur inconstance est vertu; leurs désirs successifs sont assez vrais pour laisser subsister l'amitié et comme un artiste, qui croit ne travailler que pour sa gloire, donne cependant et crée une œuvre qui sera pour autrui chance de communion, les « *amours puissanciels* » des grands caractères relient des êtres jusqu'alors indifférents. La prééminence de la *noblesse d'amour* tient au rayonnement de tels individus, capables « *d'accorder sans jalousie autant de personnes qu'en comporte le titre du caractère* ». L'harmonie donnera pleine licence aux amours sous la seule réserve de l'admiration qu'elle prodiguera *aux saints et aux héros* qui savent « *faire coïncider la passion de l'amour avec l'honneur, l'amitié, le parentisme et avec elle-même* ».

Pourquoi donc tant de règles partout diverses, mais partout contraignantes? Pourquoi les sociétés qui autorisèrent de multiples amours ne le firent-elles jamais que partiellement ou bien au bénéfice des seuls hommes? Parce que l'enchaînement des amours et la non-réciprocité des hommes et des femmes ne se peuvent séparer. Si Fourier octroie aux amours un cours sans limite, il ne distingue pas les droits des deux sexes ou même il fait pencher la balance en faveur des femmes. Il est de leur nature, dit-il, de « *dominer en amour* » tandis que « *les hommes l'emportent en ambition* » et, selon son humeur et les moments, il alloue à chaque femme douze amants ou mille deux cents. L'essentiel est qu'en harmonie on ne verra plus des prostituées vendues, ni de nobles jeunes filles échangées. Les femmes disposeront d'elles-mêmes. Or, là est le scandale et l'arme étrange capable de miner les assises d'une société. Les femmes, en effet, ne furent « *jamais des sujets à côté des hommes* » mais des *objets d'échange* « *comme la monnaie dont en beaucoup de sociétés elles portent le nom... Le lien de réciprocité que fonde le mariage n'est pas établi entre des hommes et des femmes mais entre des hommes au moyen des femmes qui en sont seulement la principale occasion* » (1). Les règles ordonnent ces échanges et plient l'amour à des formes qui leur soient compatibles.

Supprimer le mariage, c'est anéantir la maîtrise des hommes et l'aliénation des femmes, c'est non pas certes abolir les échanges, mais en favoriser de plus souples. Fourier saisit que l'échange n'est pas seulement inhérent à la société mais à toute vie; il veut approfondir et multiplier ces transports de richesses matérielles ou spirituelles d'où naissent tous les biens; les femmes jouent en sa pensée le même rôle que le prolétariat pour Marx, et l'avenir de ces deux béliers lancés contre la forteresse sociale se recoupe peut-être; si le prolétariat

(1) PLATON : *Le Banquet.*

(1) LÉVI-STRAUSS : *Les Structures élémentaires de la parenté.*

dénué de tout doit faire l'universalité, les femmes aussi deviendront sujets. Privés de traditions, les ouvriers sont pour Marx des êtres sensibles prêts à faire paraître l'homme vrai, mais ce côté du marxisme, qui dut sans doute beaucoup à Fourier, s'effaça devant le souci de la libération économique et la recherche des puissances capables de forcer la révolution. Le socialisme en marche magnifie le travail et la production; il s'aliène dans les anciennes valeurs. Fourier que rien ne vassalise s'élève d'autant; l'utopiste en délire est un grand théoricien du socialisme. Il nous parle d'une libération affective totale. Mais, si les femmes doivent en être le levier, elles ne sauraient, comme le prolétariat, assurer le nouveau triomphe par la violence : un mûrissement intérieur peut seul lui donner naissance; conditionné par les transformations économiques, il dépend de la ruine progressive des préjugés. Fourier, quant à lui, nous mène, au bout du chemin, en un lieu inouï où nul être humain ne sera plus traité comme un moyen mais toujours comme une fin, ne sera plus aliéné à autrui, ni à ses propres objets : vertus, richesses ou production, où tout se rapportera *« aux convenances de l'homme »*; mais pour voir la morale kantienne réalisée en Harmonie, il eût fallu rendre à Fourier justice de l'intérieur même de sa pensée. Les critiques se contentèrent de refléter ses dires en leur miroir boueux; ils se moquèrent, ils parlèrent de « Sésame érotique ». Fourier certes ne leur ménagea pas les prétextes : *« Le squelette dépouillé de son enveloppe est dégoûtant »* mais sans lui point de beaux corps, ajoute-t-il. De même, *« le pur amour appelé sentiment n'est guère que vision ou jonglerie chez ceux dont le matériel n'est pas satisfait. »* La privation accroît démesurément l'appétit et le souci de vaincre les obstacles occupe l'esprit. Mais *« quand tous seront bien pourvus de tout le nécessaire amoureux, exerçant en pleine liberté toutes les variétés d'amour sensuel en orgies et bacchanales tant simples que composées »*, on connaîtra une liberté nouvelle pour des *« jouissances aussi neuves que l'étaient les mines du Pérou à l'arrivée des Européens. »* J.-J. Rousseau, *« l'un des plus habiles peintres de l'amour, se plaisait à rêver d'amours plus épurées que celles qui existent en civilisation. »* Mais *« on ne peut élever le sentiment au degré transcendant que par la pleine satisfaction du matériel : au moyen de cette clause nous allons découvrir dans le lien sentimental des emplois tout à fait neufs et bien supérieurs en charme à tout ce que les romanciers ont pu imaginer. Le cynisme et la satiété des civilisés toujours insatisfaits et tôt blasés »* tient à leur ignorance des bases du bonheur. Ils les cherchent en quelque divinité ou Raison transcendantes, au lieu de les vivre sur la terre commune. Il fallait, non s'indigner ou s'effaroucher des orgies, des parties carrées, en harmonie sixtines ou octaviennes, mais comprendre le sens *« d'un besoin le plus répandu »*. Toutes lois un temps abolies, l'orgie libère l'élan naturel, le désir de s'allier à un autre désir par le plaisir; elle délivre de la distance à soi et à l'autre. Elle relie les individus à une totalité, à la chaleur de la vie. Les festins et les bacchanales sont comme une grande obéissance à la nature la plus nue. Mais la nature humaine n'est pas simple, répète Fourier, elle est composée : comme le rythme, le chant et la danse semblent naître du corps parvenu à la pointe de ses possibilités, un élan spirituel prolonge les désirs sensuels. La sexualité entravée se satisfait dans la honte ou le cynisme, coupée de l'être : une pleine liberté laissera paraître une soif de plénitude. Les amours omnimodes proviennent de *« passions immodérées »*. A ces *« désirs insatiables »* Fourier découvre une fin, un au-delà des affections particulières mais un au-delà de ce monde-ci. Il prétend, par les *« ralliements amoureux »*, hausser les harmoniens jusqu'au rêve chrétien : aimer l'autre inconnu, aimer tous les hommes. Aller au bout de l'incarnation c'est, peut-être, découvrir le sens de la résurrection de la chair : l'amour des beaux corps déborde l'instinct brut et le désir, fidèle à son origine, se transcende. On a cherché l'idéal au ciel pour ne pas l'avoir vu ébauché dans la nature, où paraît la beauté comme un écran où s'esquisse l'esprit, un masque sur la vie simple qui l'agrandit et l'élève au-dessus d'elle-même. Pour mieux rendre sensible cet ennoblissement, Fourier imagine les *« orgies de musée »*. On exposera nues les plus belles créatures d'Harmonie et le plaisir de les contempler, une émotion comparable à la joie de l'art, transcendera la jouissance simple.

Ainsi vont les règles d'Harmonie qui jamais ne contraignent tandis qu' *« en amour, comme en toutes choses, chaque civilisé voudrait gé-*

néraliser ses goûts dominants. Celui qui est porté à préférer l'amour sensuel voudrait organiser un monde purement cynique, celui qui donne dans le sentiment voudrait un monde purement romanesque ». De tels hommes, si même ils ne songent pas à légiférer, restent fermés sur leur expérience; ils parlent des amours, non de l'amour. « *Si l'on observe,* dit Fourier, *que dans l'ordre que je vais décrire les amours égoïstes ou civilisés seront pleinement licites à tout le monde, n'est-il pas évident que le nouveau mode qui introduit des germes d'amour et de satisfaction générale sera vraiment le mode divin!* » L'idéal de l'amour exclusif est encore, pour Fourier, un mode d'aliénation : il nie le désir de connaître, au vieux sens biblique, tous les êtres qui semblent promettre un bonheur inconnu pour n'affirmer que le vœu d'un amour unique et sans borne. Mais Fourier n'a-t-il pas dissous cette contradiction en une trop vaste résolution? Ebloui par l'unitéisme, il semble n'offrir au désir d'absolu que la multiplicité illimitée des liens, le nombre. Au vrai l'étonnant rêveur sait unir et distinguer : « *L'unitéisme s'allie très bien à l'amour* », dit-il, mais « *il est un charme très différent* » et c'est dans le mouvement pur qu'il unira les inconciliables. « *Tel effet de mouvement qui paraît essentiellement discordant comme la polygamie se rallie dans les degrés plus élevés. Le problème du nœud et de l'accord se réduit à opérer en degré supérieur* ». Les simples, les monogynes n'éprouvent guère que l'amour égoïste, mais les grands caractères, s'ils s'élancent aux libertés de tout leur envol, dénouent les entraves imaginées :

« *Les polygynes ont la propriété de se créer un ou plusieurs pivots amoureux, je désigne sous ce nom une affection qui se maintient à travers les orages d'inconstance. Un polygyne, quoique changeant fréquemment de maîtresses, aimant par alternat tantôt plusieurs femmes à la fois, tantôt une seule exclusivement, conserve en outre une vive passion pour quelque pivotale à qui il revient périodiquement. C'est une amante de charme permanent et pour qui il ressent de l'amour même au plus fort des passions... Cet amour est pour lui un lien d'ordre supérieur, un lien de foyer qui se concilie avec les autres amours comme le blanc avec les sept couleurs dont il est l'assemblage.* » Si l'amour est pivot ou foyer de société, l'amour pivotal est le pivot du pivot, le plus haut lieu de l'affection, et certes Fourier a peine à clore cette quête de l'unique : les individus supérieurs peuvent avoir six ou sept pivotables, précise-t-il, mais une seule *superpivotable*. L'incertitude ici adhère à l'épreuve; elle rend sensible la fuite de l'absolu qui toujours ressurgit. L'amour pivotal est une image de l'harmonie, une preuve sans cesse contestée de la valeur infinie de la personne individuelle, un absolu non absolu. En lui paraît « *une fidélité transcendante d'autant plus noble qu'elle surmonte la jalousie qui dépare les amours ordinaires* ». Les amants pivotaux ne connaissent pas d'adieu mais toutes les transformations qui répondent à leur nature et aux moments. Leur amour accomplit la Papillonne et toutes les autres passions. De même que le vrai est preuve de soi-même et du faux, l'amour pivotal éclaire les autres amours. L'accord le plus vrai et le plus total est une affection libre entre des êtres libres.

Cette délicatesse de cœur, ignorée des belles âmes et des spirituels rieurs, méconnue des proches disciples de Fourier fut sensible aux plus imaginatifs : « *Le fouriérisme,* écrit Dostoïevsky, *est un système pacifique, il enchante l'âme par sa finesse; il séduit le cœur par l'amour de l'humanité qui a toujours inspiré Fourier, il frappe l'esprit par l'harmonie de toutes ses parties* », une harmonie qui s'esquisse peut-être en notre avenir puisque tout concourt à mêler les cultures et à instaurer la chance d'une civilisation mondiale. Mais celle-ci ne saurait émerger que de la ruine des règles conventionnelles. Or, Fourier propose à chacun d'imposer sa différence. En son monde, les liens et les échanges ne sont plus définis qu'à partir des mouvements individuels et par les rencontres indéfinies où l'être singulier découvre ses dons et se renforce en lui-même tandis qu'il s'allie aux autres. Le génie de la société tient, selon Fourier, aux mêmes libertés que le bonheur de chacun. L'uniformité stupéfie l'esprit et, si les grandes créations se firent jour à travers les âges à partir des oppositions et du choc vivifiant des cultures, les individus singuliers prendront, dans le monde uni de Fourier, la relève des humanités différentes. Les modèles simplificateurs n'investiront plus les projets particuliers, refoulant aux abîmes les puissances sauvages qui s'ignorent : tous devront inventer leur lumière. Les chances partout offertes forent l'accès à des

forces imprévues. L'ordre nouveau effacera donc les règles les plus universelles si elles restreignent quelque authentique essor individuel, et Fourier effrite jusqu'à la prohibition de l'inceste. « *De même que les amours saphiennes sont de précieux liens de transition de l'amour à l'amitié* », l'inceste est un « *ambigu* » qui « *engrène de l'amour au familisme* ».

Peut-être fut-il nécessaire d'assurer les échanges sociaux par de telles règles arbitraires, et de lutter contre la nature pour créer les richesses indispensables au monde sociétaire. Mais ce mouvement simple tenait à une prématuration depuis longtemps dépassée, affirme Fourier. Il est grand temps de le composer, et de montrer que la supériorité humaine est ancrée bien plus profond qu'on ne le crut en la spontanéité originale de tous. Borner les désirs, brider l'imagination, c'est manquer le réel et isoler les hommes derrière les mondes inhumains qu'ils édifièrent entre la nature et eux. En deçà des règles et des lois, nous communiquons par de possibles inconnus avec les êtres les plus différents. Nous participons de l'intérieur avec la nature même. Nos passions, ces mouvements intentionnels, sont des *illusions réelles* inscrites dans les choses comme en notre regard. L'analogie, voie de découvertes inépuisables selon Fourier, dévoile le fond commun de tout ce qui est. Mais, de cette vaste correspondance poétique, la science aujourd'hui donne une image exacte : les physiciens et non plus seulement les philosophes parlent de mouvements qui précèdent l'être et le fondent. L'analyse rationnelle, à l'extrême de ses possibles, se dépasse, pour avoir su inventer selon « *l'expérience, boussole pivotable* ». Le décalage n'est que plus monstrueux entre la subtilité scientifique et la monotonie politique. Accorder le pas à notre sensibilité profonde, comme on sait libérer des forces naturelles, ce serait changer la réalité, faire la Révolution intégrale, « *agir de concert avec Dieu* », dit Fourier.

« Le désir, seule règle que l'homme ait à connaître » (1), dans le monde sociétaire, approvisionnera sans fin l'appétit de merveilleux. En face du rêve d'Harmonie, il y a comme une futilité de l'intelligence qui s'enchante à désespérer de sa solitude, qui épuise la sensibilité au lieu de l'accomplir. Mais l'amour, pivot de la Révolution selon Fourier, enfant de richesse et de pauvreté, révèle notre essence hors de nous, en autrui, dans le monde, et la vérité de l'étrange compagnon qui nous attend est celle d'un poète :

Et si nature oultragée se sent
De me voir vivre en toy trop plus qu'en moy
Le hault pouvoir, qui œuvrant sans esmoy
Infuse l'âme en ce mien corps passible
La prévoyant sans son essence en soy
En toy l'estend, comme en son plus possible (2)

Fourier bâtit de là un monde d'une folle et géniale logique où chacun rejoindrait son « plus possible », un système tout entier informé par l'enthousiasme qui nait d'un accord juste. Mais, comment ménager partout l'occurrence d'un heureux coup de dés? Comment faire un programme social de ce que la spontanéité et le hasard, magiquement alliés, ont produit dans un éclair exceptionnel? Fourier l'osa pour avoir su découvrir la liberté au plus profond de la nature, en une existence susceptible d'aimanter les hasards et de fournir à chacun ce qui lui ressemble : à des hommes mutilés, freinés, disjoints, une vie à leur image. Nul abandon n'est donc plus possible. Nous avons à faire notre être, comme les choses, à nous maintenir en haleine à la hauteur de nos souhaits. Fourier, qui ne se soucie pas de philosophie, renouvelle les théories de la passivité : non plus éponge poreuse aux effluves de l'univers, mais attente orientée capable de bouleverser et d'enrichir l'être. Il décrit avec minutie les voies d'une sensibilité indéfiniment à venir, et l'harmonie se relie non pas aux utopies rationnelles, mais aux contre-utopies modernes. Elle est une révolte des sentiments, un monde surréel et triomphant, car « l'illusion réelle » de Fourier, le « foyer » de ses dons optimistes est que le désir, secret actif de toute vie, ne peut être une duperie : il affirme « le devoir du bonheur » (3).

Simone DEBOUT.

(1) André Breton.
(2) Maurice Scève.
(3) Claude de Saint-Martin.

Jasper JOHNS : *Vaste construction-cible* (1955).

CHARLES FOURIER

★

DES SYMPATHIES PUISSANCIELLES OU AMOURS POLYGAMES ET OMNIGAMES

Cumulatif et consécutif et ambigu

1re notice : Des harmonies polygames en amour.
Des affections nobles ou d'amabilités réglées.

CHAPITRE I

DE LA NOBLESSE ET LA ROTURE EN AMOURS D'HARMONIE

Chapitre I. — De la noblesse et la roture en amours d'Harmonie.

On appelle en Harmonie noblesse d'amour la classe d'âmes fortes et raffinées qui savent subordonner l'amour aux convenances de l'honneur, de l'amitié et des affections indépendantes du plaisir, et au contraire roture tous ceux qui sont assez faibles pour ne pas connaître l'essor libéral en amour.

DES CONDITIONS D'ÉLIGIBILITÉ A LA NOBLESSE AMOUREUSE

1. L'épreuve en amour pur ou céladonisme simple. Elle est fort contraire à tous nos préjugés car elle exige qu'on ait un amour céladonique bien constaté concurremment avec un amour composé... condition fort opposée aux vues de nos casuistes qui veulent qu'on soit tout entier à la personne aimée. C'est la propriété des monogynes mais de telles âmes n'ont point d'aptitudes aux liens d'amour transcendant.

A quoi servent en fait de liens deux individus qui ne vivent que pour eux-mêmes ? C'est l'attribut le plus banal de l'amour et celui qu'on trouve chez tout le monde. Si au contraire deux individus très épris et heureux ensemble sont encore assez accessibles à la galanterie pour former, outre leur union, deux liens de céladonie constatée ils seront évidemment plus aptes aux liens sociaux qu'un couple de farouches républicains qui n'aiment qu'eux-mêmes, ne sont courtois et passionnés que pour eux-mêmes.

2. L'épreuve d'amour amical est un des plus graves péchés selon la philosophie. Cet amour consiste dans la polygamie simple, jouissance consentie d'un homme avec deux femmes ou d'une femme avec deux hommes et un redoublement d'amitié entre tous trois par l'effet de ce lien. De pareils (1) sont impraticables en civilisation où les germes d'amitié sont nuls en tout sens, tandis que ceux de haine ont une activité sans bornes, d'ailleurs ils reposent en partie sur l'emploi de l'ambigu qui est encore un ressort inadmissible dans nos mœurs mais qui était admis dans l'antiquité.

Toutefois si cette pluralité d'amours est incompatible avec la nature pourquoi en a-t-elle donné le goût à tous les humains ? Tous les êtres des deux sexes deviennent polygames quand ils en ont la pleine liberté ; quand Dieu leur donne généralement un penchant inconciliable avec leurs convenances, n'est-ce pas un indice que ce penchant a des emplois réservés à un ordre différent de l'état civilisé ?

3. L'épreuve d'amour honorifique... qui s'étend en composé à toutes les prouesses dont la religion est le mobile.

La division que je viens d'établir borne à 3 ordres les amours transcendants qui servent à former des liens sociaux supérieurs aux effets de discorde qu'engendre l'amour ordinaire ou le composé brut. Cette passion source de tant de discorde ne se traite que par elle-même. Ce sont les amours de degrés supérieurs qui établissent l'union au lieu des discordes engendrées par leurs degrés inférieurs.

Une observation que chacun se hâtera de faire c'est qu'il est fort peu de gens aptes à ces amours transcendants... les officiers ne doivent pas

(1) Un blanc dans le manuscrit.

être en même quantité que les soldats, et c'est le petit nombre qui cause l'erreur générale. On regarde comme dépravés ceux qui manifestent quelque penchant d'amour transcendant. On regarde aussi comme vicieux les caractères supérieurs qui ont 6 ou 7 dominantes. Il est dans l'essence de la civilisation de considérer comme germes de mal tous les ressorts les plus précieux du mouvement.

...Aux principes de cette civilisation mensongère il est une réplique péremptoire : c'est que le but des passions est de former des liens et que la politique doit s'exercer à les élever au plus haut degré.

Commençons par enlever les masques...

...Procédez sans prévention à examiner les méthodes qu'on va fournir et provisoirement tenez pour hypocrites ceux qui se hâteront de déclamer contre l'autorisation de telle coutume aujourd'hui proscrite ; ceux qui déclameront le plus contre la polygamie sont ceux qui la pratiquent en secret. Il en est ainsi de tous les vices dominants.

...Vous n'entendrez guère l'homme intègre vociférer contre les friponneries. Il sait que la probité est une ingrate et rebutante carrière. Il se bornera à l'avis de se précautionner contre le larcin et blâmera peu le larron, mais croyez que celui-là est larron qui opine avec feu pour faire pendre les voleurs.

Pour la règle d'admission aux diverses classes de noblesse galante, elle comprend tous les genres de délicatesse alliés à l'amour.

Le corps de la noblesse est lié immédiatement à celui de la sainteté qui est corporation transcendante en amour libéral. Les autres degrés répondent à ceux de la gamme ordinaire dans l'ordre suivant :

Pivots sainteté composée active, ou composée passive, toutes deux alliées avec l'héroïsme (l'art)

1. sainteté simple active
2. sainteté simple passive
3. haute noblesse active
4. haute noblesse passive.

...Constatons d'abord le côté vicieux de l'inconstance. On appelle Vice en attraction tout ce qui diminue le nombre de liens et Vertu tout ce qui l'augmente... les polygynes ayant pour la plupart la propriété de conserver l'amitié à la suite de l'amour, l'inconstance chez eux tourne entièrement au bénéfice de la vertu, car une femme polygyne qui a changé 12 fois d'amants et qui conserve de l'amitié pour les 12 tout en réservant l'amour pour le 13e a formé, au moyen de cette inconstance, 12 liens amicaux qui n'existeraient pas si elle eût été constante.

Objectera-t-on que cette inconstance a dans l'ordre civilisé des inconvénients même très graves tel que l'adultère et autres désordres qui ne sont pas compensés par la formation de 12 liens amicaux, mais je parle ici en général et par application aux Périodes sociales comme la 7e où l'adultère et le mariage permanent n'existent pas.

L'inconstance devient exempte de dangers et utile quand elle laisse après elle des liens d'amitié.

Ainsi cette fraternité, cette bienveillance générale que nos savants veulent établir aura une de ses sources dans l'inconstance d'espèce vertueuse, je veux dire celle qui laisse après elle des liens d'amitié...

C'est vraiment là le côté honteux des civilisés. Rien de plus odieux que leur coutume presque générale d'oublier complètement la personne qu'ils ont idolâtrée. On peut leur dire vous étiez donc bien aveugles, bien sottement inspirés dans ce violent transport pour un être indigne de souvenir amical ou bien vous êtes aujourd'hui très ingrats, très égoïstes de ne conserver aucune affection pour l'être à qui vous avez dû (1) et l'on est fondé à imaginer pareil oubli de la personne qui vous fixe aujourd'hui.

Les monogynes se vantent d'une rigoureuse fidélité et l'observent réellement tant que dure le lien amoureux, après lequel ils tombent dans une parfaite indifférence pour ceux ou celles qu'ils ont aimés. Cette conduite est fidélité simple, très méprisable en ce qu'elle ne laisse aucune trace des liens. On n'estime en Harmonie que la fidélité composée puissancielle, qui est l'attribut des polygynes, qui crée un amour de pivot auquel s'allient toutes les autres intrigues. Ce genre de fidélité s'établit souvent dans le mariage par esprit d'ambition et de parentisme. On voit une femme avoir consécutivement 20 amants et conserver toujours de la tendresse amoureuse pour son mari qui broche sur le tout — c'est fidélité composée qui devient pivot d'autres liens de même espèce et se soutient concurremment avec eux.

On s'égare sans cesse lorsqu'on veut consulter les principes au lieu de l'expérience. Il n'y a tel brigand qui n'ait des principes assurés à faire valoir, telle monstruosité qu'on ne puisse étayer de l'autorité d'un principe, témoin la maxime de Robespierre : Périssent les colonies pour conserver un principe... il faudrait trouver un moyen de tolérer ce qu'on ne peut empêcher et lorsqu'un vice ou prétendu vice (la polygamie) domine légalement chez la majorité du genre humain et clandestinement partout, il vaudrait bien mieux s'évertuer à en tirer parti que de se livrer à d'inutiles déclamations contre une faiblesse inséparable de la nature humaine

(1) Un blanc dans le texte.

...Dissertons d'abord sur le but social de l'homme, la tendance à la sagesse réelle ou accroissement des richesses et à la vertu réelle ou accroissement des liens sociaux, concorde, unité ; et qu'importe qu'on atteigne à ce but par des voies dites immorales quand il est certain que les voies dites morales ont conduit aux buts opposés à la pauvreté et à la discorde, fruit constant de la civilisation ? Nos législateurs ne se corrigeront-ils jamais du système de Robespierre : sacrifier les hommes et les choses à des illusions de principe ?

L'amour est le lien le plus fort qui soit connu. Il n'est pas de passion parmi les 12 qui élève l'affection à si haut degré ; celle de paternité est plus durable mais bien éloignée de la fougue et de l'intensité de l'amour ; en outre la paternité a le vice d'être limitée fixement à quelques individus tandis que l'amour, pouvant s'appliquer indistinctement et successivement à un grand nombre, c'est la passion sur laquelle il convenait de spéculer pour étendre les liens sociaux.

Ils ont employé l'amour à traverser l'association industrielle et en étouffer le germe. Leur manie, système de ménages isolés ou couples de mariage exclusif, réduit l'association domestique au plus petit nombre possible. On ne peut imaginer un ordre domestique plus restreint que celui de nos ménages bornés à 1 homme et 1 femme dont les enfants, du moment où ils atteignent la puberté, s'isolent à leur tour des pères et mères et s'associent à une épouse avec qui ils vont former une nouvelle subdivision politique la plus petite possible. Or si la richesse naît de l'association, base de toute économie, que doit-on penser d'un ordre de choses agricole et domestique qui tend à morceler et subdiviser à l'infini l'exploitation agricole et l'état domestique ? Je donne aux plus habiles à inventer une subdivision plus petite que celle de nos ménages civilisés. Il n'en existe qu'une, celle des ermites. Mais l'ermite n'est pas un être complet puisqu'il faut homme et femme pour l'intégralité du corps humain.

Comment des savants peuvent-ils révoquer en doute l'insurrection secrète du genre humain contre toute législation qui exigera des civilisés cette fidélité amoureuse perpétuelle dont le mariage impose la loi !

...L'amour dans le nouvel ordre marche dans le même sens que les jours et les nuits, passant et repassant périodiquement des modes concordants combinés ou transcendants aux modes incohérents ou égoïstes exclusifs, qui est en quelque façon un repos, une désertion des grandes prouesses de l'âme, un sommeil du génie social amoureux.

DE L'AMOUR PIVOTAL OU GERME DE POLYGAMIE COMPOSÉE

J'ai préparé les voies en faveur de la polygamie ou cumul d'amour ; j'ai prouvé qu'elle est le plus précieux germe d'union familiale, qu'elle seule peut réaliser le rêve philosophique d'une grande famille de frères.

Ce n'est encore qu'une induction en sa faveur, c'est un mérite indirect puisqu'il repose sur les services qu'elle doit rendre dans une branche d'affection autre que l'amour ; il faut à présent lui découvrir un mérite direct, la montrer comme germe d'union générale en amour où elle n'engendre quant à présent que la désunion.

Si nous ne savons pas harmoniser des liaisons polygames simples comme celles des barbares et des civilisés, essayons sur le genre composé, et si nous ne réussissons pas élevons-nous au genre puissanciel, employons l'ambigu ; enfin sondons toutes les ressources que peut fournir le mouvement et nous verrons que la polygamie et les hautes fonctions d'amour qui sont parmi nous des tisons de discorde deviennent autant de gages d'harmonie quand on les emploie dans leurs hauts degrés, où les nœuds aussi faciles que brillants opèrent le nœud des degrés inférieurs.

L'amour pivotal est vraiment une fidélité transcendante et d'autant plus noble qu'elle surmonte la jalousie qui dépare l'amour ordinaire. Hommes et femmes ne sont point jaloux des inconstances de leur objet pivotal dont ils sont confidents. On trouve en civilisation beaucoup de traces de ce genre d'amour.

J'ai dit que l'amour pivotal a les mêmes propriétés que le blanc comparé aux 7 couleurs qu'il réunit toutes. Ainsi l'amour pivotal réfléchit sur l'objet du pivot les 7 passions primitives et d'abord le pur amour...

On trouve dans ce lien un essor de 3 distributives :

1. de la composite, en ce qu'il renferme et entretient toutes les sortes d'enthousiasme ;

2. de l'alternante, en ce que cet amour a la propriété du caméléon, passant du céladonisme au cynisme, du composé au puissanciel et à toutes les manières ;

3. de la cabaliste en ce qu'il soutient constamment la ligue entre l'amant et la pivotale. C'est l'esprit de favoritisme appliqué à l'amour.

Dans ce genre d'affection la constance est en durée inverse des amours ordinaires, c'est-à-dire que le trigyne sera plus longtemps attaché à sa pivotale que le digyne à la sienne et par degrés jusqu'à l'omnigyne qui est le plus constant de tous en tel amour tandis que chez les monogynes cet amour ne donne que des lueurs très passagères ; ici tout l'avantage est du côté des caractères supérieurs : pentagyne, hexagyne, qui soutiennent

plus longtemps cette affection polygame. Or, comme elle est bien plus précieuse en mécanique sociale que l'amour égoïste et qu'il y a de l'égoïste au pivotal la même différence que du cuivre à l'or, c'est ici que les polygynes vont briller par la constance composée et par le prix du lien sur lequel ils l'exercent.

...En général un amour pivotal naît subitement parce qu'il frappe en divers sens, en impressions d'amitié, d'amour, de favoritisme, etc., et quelquefois toutes se réunissent d'emblée pour (1).

Il faut être bien préoccupé par quelque autre passion pour ne pas aimer d'emblée l'objet à qui on doit s'attacher pivotalement. Cependant lorsqu'il y a travestissement de caractère, selon l'usage de tant de femmes civilisées, on peut bien ne pas reconnaître d'emblée celle qu'on doit aimer en pivotal et ne ressentir pour elle qu'un germe d'affection vague et difficile à définir.

DE LA POLYGAMIE HARMONIQUE

La Polygamie amoureuse est propriété d'essence et d'alternat chez tous les polygynes. Elle est graduée selon les degrés, c'est-à-dire : la trigyne aimera 3 hommes à la fois dans les périodes d'alternat, la pentagyne en aimera 5, l'heptagyne 7 à la fois, l'omnigyne 8 avec transition. Observons que j'estime en terme moyen, je ne veux pas dire qu'une heptagyne, chaque fois qu'elle terminera une liaison d'amour exclusif, se passionnera le mois suivant pour 7 autres amants mais qu'elle pourra dans les alternats en aimer 7 à la fois et accorder à chacun une dose d'amour assez forte pour qu'il y trouve du charme, tandis que la trigyne quand elle en aimera 3 à la fois dans un alternat n'aurait plus d'amour pour un 4e prétendant ou si elle accepte elle cessera d'aimer un des 3 autres, son degré cumulatif étant réglé à 3, sauf exception car ces estimations ne sont pas invariables mais seulement moyennes.

...Examinons l'emploi de l'amour polygame chez les monogynes où il est réputé libertinage parce qu'il ne laisse pas de trace d'amitié : il n'en est pas moins utile pour les services du caravansérail des armées (industrielles) ; une bayadère serait vicieuse en mécanisme social si elle aimait exclusivement — elle serait donc inabordable pour tout autre que le possesseur passager — sa destination est toute opposée, plus elle flattera et satisfera de prétendants, plus elle excellera dans ses fonctions, la vertu en harmonie consistant à former le plus de liens possible dans tous les genres, c'est-à-dire que s'il faut des amours en lien exclusif il en faut aussi en lien multiple... La perfection sociale est d'affecter à chaque genre le nombre de fonctionnaires convenables à la balance. Or, quel que soit le nombre des bayadères, il est certain qu'elles ne seront estimées qu'autant qu'elles sauront mener de front plusieurs amours. Dût-il n'en rester aucune trace d'amitié, elles n'auront pas moins excellé dans leur genre où le souvenir sentimental n'est que peu nécessaire. Elles traitent avec des passagers qui n'ont besoin à la rigueur que de l'affection présente. Les choses n'en iront que mieux... ceux qui seront attachés aux corporations du sacerdoce faquirat-bacchantat-bayaderat, etc., seront d'autant plus parfaits qu'avec leurs amours de fonctions religieuses ou amours passagers ils pourront cumuler une autre passion soutenue susceptible de laisser un souvenir amical après quelques mois de durée...

DES AMALGAMIES

...L'inceste, lien réprouvé par toutes les lois civilisées et religieuses. Et pourtant qu'est-ce que l'inceste ? C'est un amalgame des deux cardinales mineures, des deux affections d'amour et de familliisme. On a vu certain peuple d'Orient ériger l'inceste en vertu... d'où l'on voit que les principes des morales sont des lames à deux tranchants. Les Religions et philosophies diront-elles qu'elles n'admettent pas ce principe, en ce cas je leur demande cur (2) elles admettent l'inceste en ligne collatérale et pourquoi l'on permet à prix d'argent qu'une tante épouse son neveu... Il n'est donc pas crime naturel puisqu'il est très généralement conseillé par la nature ni crime social puisqu'il est un objet d'accommodement avec les lois humaines qui établissent pour tous les incestes collatéraux des prix fixes comme pour les petits pâtés... Les philosophes répondront que la loi n'accommode que sur l'inceste collatéral mais qu'elle est fort sévère sur l'inceste direct. C'est une frivole distinction sur le plus ou le moins, distinction aussi risible que celle du casuiste Sanchez qui prétend qu'un cordonnier peut sans pécher vendre 2 paires de souliers le dimanche mais qu'il pèche mortellement s'il en vend 3 paires. Tous les péchés de proportion ou de quantité ne valent que sur des échelles arbitrairement classées. Tel casuiste déclare que le péché commence au 3e ou 4e degré de l'échelle, tel autre en fixera l'initiative sur d'autres degrés et c'est ce qui arrive dans la question qui nous occupe...

J'excuserai bien plutôt Phèdre et Jocaste que les deux Brutus... L'opinion chez nous sur ce point comme sur tant d'autres est absolument contraire avec la législation et tolère en secret les liens qu'elle proscrit le plus en public.

(1) Un blanc dans le manuscrit.
(2) « Pourquoi ».

Quelques ergoteurs vont m'objecter que... je ne déclare pas nettement si l'inceste en tous degrés sera autorisé ou défendu dans l'harmonie. Voici la règle qu'on suivra à cet égard.

L'Harmonie innovera brusquement sur les coutumes d'ambition d'économie domestique industrielle, où toute innovation lucrative et commode ne saurait choquer personne, mais elle ne procèdera que par degrés sur les innovations religieuses et morales qui heurteraient les consciences, par exemple sur l'inceste, quoi qu'il soit de règle d'autoriser tout ce qui multiplie les liens et fait le bien de plusieurs personnes sans faire le mal d'aucune ; on maintiendra quelque temps les préjugés existants, par exemple on pourra classer les incestes en gamme régulière en 7 degrés et le pivotal qui sera celui de Loth et Jocaste, d'où l'on descendra jusqu'aux infiniment petits comme celui du 7e degré entre cousins. Ce genre d'inceste, déjà si commun aujourd'hui, sera inévitable quand les familles seront subdivisées à l'infini et que chacun sera parent des 7/8 de son tourbillon. Les degrés plus élevés 6 - 5 - 4 seront encore tolérables et les 3 - 2 - 1 seront seuls un objet de blâme ainsi que le pivotal, et pourront mériter par gradations que le délinquant soit classé dans certains échelons de la roture amoureuse... mais on fera la distinction du cas de prégnation ou non-prégnation, le 1er étant seul contraire au vœu de la nature ; du reste je ne saurai trop redire qu'on procédera lentement et avec circonspection sur toutes les innovations qui ne touchent pas au mécanisme industriel et dont on n'aura que faire dans le cours de la première génération d'Harmonie. Les 2e et 3e n'innoveront qu'à mesure que, leur société plus avancée en industrie, un raffinement passionnel pourra être généralement dégagé de certaines impressions qui, utiles en mécanique « civilisée », deviendront peu à peu inutiles ou gênantes dans le nouvel ordre. Il n'attaquera dans ses débuts que les préjugés civilisés qui vantent les germes de pauvreté et de mensonge, vantent la gloire des accapareurs et agioteurs et fourbes mercantiles, la vertu des ménages haineux et discordants qui, par leur désunion, compliquent au décuple et au centuple tout le régime domestique et industriel. C'est sur ces préjugés, source du mensonge et de la pauvreté, qu'on portera la cognée. Quant aux autres, je les attaque en théorie générale pour compléter le corps de doctrine et présenter dans son intégrité le mécanisme d'harmonie passionnelle dont il sera loisible de ne mettre à exécution les diverses branches que successivement et proportionnellement aux convenances du temps et des mœurs.

Charles FOURIER.

Jules-Arsène GARNIER : *Le flagrant délit.*

LA FIN

Jindrich HEISLER : *L'espalier* (1944).

...ET LA MANIÈRE

CHANSON A RECULONS

Un, deux, droit, sur l'épaule de son sort,
S'en remettant,
Un petit peu, en petite peau, à petits pas,

Le camarade Ballant
Disait : Je ne m'encombre pas
De ma mort couchée en roue
Dans les anneaux de mon être rond.
Mon affaire est sans prospérité
A la lumière de ce qui est.

Mon affaire a sa personnalité
Dans les anneaux de mon être-roue
Et ma personne se couche en rond,
Dans son encombrement personnifié.

Voyez, voyez, et maintenant recommençons,
Le décor a toujours raison.

Voici celui, sans tête, sans pied,
Qui n'en peut plus, qui ne peut rien
Et qui n'y peut plus rien,
N'ayant pour se déplacer
Que le coup de pied.

Voici, voici le Ballant ballottant,
Saluez ici le Baillant baillonné,
Sans bras, sans pied,
Mais en rond seulement.

Ballotté de Rien à rien
Du tout, dans tout complètement;
Qui n'est que boule et
Qui boule seulement.

Mais comment, mais comment ?

Parce qu'au commencement...
Parfaitement, parfaitement !
Car il faut un commencement et
Recommençons-le par le commencement.

L'ETERNITE DANS LES DRAPS NOIRS

I

L'éternité dans les draps noirs. Mes funérailles dans la robe de cendre. Par ici le grand trépaneur d'andouilles!...

On nous a mués. Ce qui nous est, fait beau reflet et j'ai toujours sur moi la photographie du suprême détergent.

Tous nos ports chavireront bien quelque part ! J'ai un vaisseau, une pelle de souvenirs, qui flotte, qui flotte. Plus besoin de poisson, voyez j'élimine. Je jette un grand jour à découvert; déjà j'ai commission du jour des morts.

Ailleurs, j'ai fermé portes et fenêtres, baissé les stores, cherché les poisons viables, j'ai la bougie comme l'intérieur de la vue et rien ne m'empêchera de me jeter au feu des boulets de souvenirs.

Forgeron, dans la tête de pierre, j'ai battu le feu aux poudres d'un acier qui ne se voulait rien entendre dire. Installé à mon compte, j'ai écharpé le propre de ce qui n'était pas; installé spécialement, je me remplace par un sommeil peuplé de greniers qui m'habitent obscurément une cervelle faite éponge sur un lit d'araignées crues.

Et moi, je les aimais bien cuites, pattes déveloutées, asperges de hargne.

Enfin, de bon cœur, chevauchant toujours, j'écoutais hurler le brisant aux cavaliers marins, constatant la brique dans la mer toujours calme, toujours seule, éternelle pieuvre sans laquelle mes bras ne sont plus bons à prendre.

Qui donnera la paix, quel soleil à éclipser, passant le verre à l'intérieur du cœur ?

Et quelle visite fera des petits ? J'aurais des trous gagnés dans la mémoire, que le reste aurait suivi...

La mer n'étant que le terrain boisé dont j'ai faim de perdre la fuite.

II

Des enfants dans chaque racine. Le pire est-il qu'on mange des bêtes ? Dans le clapier, la nourriture est trop vécue...

Et ce n'est pas que les morts me dérangent; ensuite j'ai l'habitude... La paix de ce genre de ménage repose sur un serrement de gorge ou sous un coincement de terre.

III

Enfin, dans le cachot, j'ai des jeux très compliqués. C'est un secret répandu très volontiers, mais qui manque de place ! A l'aller, j'ai fait déborder le nord, cela qui est la goutte perfide de l'océan.

Sans communiqué, allo !

Les lignes sont toutes occupées. Dans les visages, plus de hasard. Ma conscience fait des petits et un pépin hypnotique toujours urgent.

Enfin je suis à moi ! Ce que je suis n'est plus à moi. Voyez le change. Responsabilité illimitée !

CELA

Le mystère balayé avec le reste des fenêtres.
Les habitudes du vent,
Les grands moments.
Cela venait à peine de s'ouvrir,
Que le sourire en noir
Ouvrait déjà sa porte pour le mourir.

Et cela donnait sur un reste de rue
Qu'un reste de fenêtre pensait encore,
Cependant que cela
Séchait du sang sur le reste d'un corps

Et que quelque chose mouillait.

Jean-Pierre DUPREY.

Yves TANGUY : *Nombres imaginaires* (1954).

LE SURRÉALISME

Max ERNST : *Portrait voilé* (1934)

Wifredo LAM : *L'ensorceleuse* (1951)

ET L'ART MODERNE

Le malentendu qui n'a cessé de régner à propos des implications plastiques du Surréalisme est au fond davantage un prétexte — savamment exploité par le grand orphéon de la critique d'art — qu'une réalité. Cela s'exprime généralement en peu de mots : le Surréalisme n'a rien à voir avec la peinture, ou encore : la peinture surréaliste n'est pas de la peinture (1). Ces deux affirmations, qui pour un profane paraîtraient contradictoires, sont en réalité destinées à s'étayer. Mais voyons les arguments traditionnellement invoqués pour justifier ces deux théorèmes :

1° Le Surréalisme est un mouvement littéraire. La preuve ? c'est qu'il a été créé et dirigé par des poètes et qu'il s'est exprimé surtout au moyen de l'écriture : le fondement même de son activité n'est-il pas l'écriture automatique ? Cela n'empêche pas ? Si, car :

2° Le Surréalisme se refuse à prendre en considération les « valeurs plastiques ». Les Surréalistes l'ont maintes fois déclaré, et qu'ils se moquaient bien des pommes de M. Cézanne ou de la « touche » de M. Renoir. Ce qui les intéresse dans la peinture (oui, ils s'y intéressent quand même, on ne peut pas empêcher...), ce n'est pas la peinture. Quoi donc alors ? Le peintre ? Moins encore. La seule chose, Breton lui-même l'a écrit, c'est de savoir si telle ou telle toile « ouvre sur quelque chose ». Quelle hérésie ! Comme si la peinture pouvait ouvrir sur autre chose que sur la peinture ! Lisez plutôt M. Malraux, qui démontre que la peinture est un monde en soi, lequel n'a que faire de références à autre chose qu'à lui-même, monde d'ailleurs uniquement habitable par les peintres et quelques rares élus de la critique ou de l'histoire de l'art. Le résultat ? C'est que :

3° S'il y a des Surréalistes peintres (qui font de la peinture), il ne saurait y avoir de peintres surréalistes. Un vrai peintre ne peut être autre chose que peintre : cela lui fait bien assez de tracas ainsi ! Impressionniste, réaliste, fauve, cubiste, abstrait, tachiste, cela oui, ça veut dire une certaine façon de peindre, d'être peintre. Surréaliste, non, car ça signifie autre chose que de peindre, autre chose que d'être peintre. Quelque chose de plus ? La question n'est pas là : autre chose... Oui, mais enfin, Mirò, Max Ernst ? Ils n'ont jamais été surréalistes « pour de vrai » : faute de jeunesse, plaisanterie de rapins ! D'ailleurs, tous les autres ? Occupés à peindre des rêves, des obsessions malsaines, des refoulements, des personnages bizarres. Et d'un léché, tout cela. Bouguereau, Meissonier, en somme, avec des sujets morbides. Bref, aucun rapport avec la peinture, la vraie... Ainsi s'écrit l'histoire et se maintient avec succès une prétendue doctrine esthétique, valable pour toutes tendances, de la « jeune peinture » (réaliste) à « l'art autre », et qui n'est qu'une variante de l'art pour l'art, à peine corrigée par sa signification réelle, à savoir : l'art pour l'argent. Il est à peine besoin, tant le débat se situe au niveau de la mauvaise foi la plus flagrante, d'objecter que :

1° La poésie n'est pas aujourd'hui l'une des régions de la littérature, mais son contraire. Au constat, à l'équivalence morne, à l'anecdote littéraire (le roman), la poésie oppose la métamorphose, la métaphore et la tension lyrique (le poème et le drame). Si l'on transpose ceci sur le plan pictural, on voit assez clairement que la littérature sera représentée à coup sûr dans le passé par Masaccio, Velasquez, Rembrandt, Greuze ou l'école de David, plus près de nous par Millet, Degas, l'ignoble Valadon et son digne rejeton, Gromaire,

(1) Je n'insiste pas sur cette « astuce » de la critique qui consiste à donner pour surréalistes de tristes décorateurs comme Léonor Fini, Labisse, Carzou, etc.

Léger ou Grüber et leurs pauvres sous-produits. Poètes, par contre, ceux qui, tels Uccello, Grünewald, Bosch, les maîtres de l'Ecole de Fontainebleau, Watteau, Goya, Gauguin, Seurat, Munch, Chirico, Picasso, Kandinsky, Klee, Chagall ou le Douanier Rousseau, ont su transcender les données de l'immédiat au profit d'une véritable « révélation ». Que les Surréalistes se soient réclamés de ces derniers ne prouve donc pas qu'ils aient été fermés à la peinture, mais plutôt à certaines de ses formes peu exaltantes, abjectes ou tout simplement inutiles.

2° Par ce choix même, il est bien évident qu'ils ne se sont pas inclinés aveuglément devant la prétendue suprématie (depuis peu découverte) des « valeurs plastiques ». Que leur importent les qualités picturales de Rubens si celui-ci ne leur apporte rien ? ou celles de Rouault, qui n'a cessé de profiter de ces puissances maléfiques de la société qu'il prétendait dénoncer : prélats épais, juges adipeux, hommes d'argent malodorants ? Qu'ils n'aient pas la superstition de la « main à pinceau » serait plutôt à leur honneur, si la lucidité et la rigueur intellectuelle avaient cours dans ce domaine. Cela ne les empêche nullement d'être sensibles aux « moyens » employés, mais entre deux « métiers » de qualité égale, celui qui est au service d'une plus haute exigence spirituelle les retiendra davantage : Gauguin plus et mieux que Cézanne, et même que Van Gogh. Ainsi ramènent-ils la peinture à sa définition même de moyen d'expression ; pas plus qu'en poésie la rareté des vocables ne suffit à déterminer la valeur du message poétique, les vertus de la « pâte » ni du trait ne sauraient conférer automatiquement au peintre un privilège qui le dispense d'avoir quelque chose à exprimer.

3° Il est donc bien évident qu'un peintre surréaliste ne peut être uniquement un monsieur (ou une dame) qui fait de la peinture plus ou moins « d'avant-garde », mais quelqu'un qui a admis la primauté de l'imagination, libérée par le recours aux forces souterraines de l'esprit, ou l'utilisation lyrique d'une sorte de lucidité supérieure, et s'emploie à leur vérification par les moyens de la peinture. Ce qui déplaît le plus, dans la peinture de caractère surréaliste, aux pontifes de l'art, c'est l'absence d'un style unique, reconnaissable entre tous : de Chirico à Arp, de Mirò à Tanguy, de Max Ernst à Matta, quelle « commune mesure » formelle peut servir de repère au sein de cette prodigieuse diversité ? Il n'y en a pas, justement, et tant pis pour nos petits contrôleurs de cimaises s'ils n'ont pas compris que la seule identité possible était dans une commune attitude d'esprit, avec toutes les nuances individuelles de tempérament, de sincérité, d'intégrité et de moyens que cela implique.

On pourrait ainsi reconnaître que le Surréalisme est, avec peut-être le « Blaue Reiter », le mouvement qui a laissé aux peintres le plus de liberté : seulement, on s'efforce plutôt de prouver le contraire ! Car le Surréalisme n'a jamais dissocié la révolution poétique de la révolution morale et sociale, ce qui revient à dire qu'il ne suffit pas d'être un poète surréaliste ou un peintre surréaliste pour être un homme (ou une femme) surréaliste. Les grands talents poétiques ou picturaux n'impliquent pas obligatoirement une égale rigueur morale, et ce n'est pas le moindre mérite du Surréalisme que de n'avoir pas voulu se limiter aux premiers. Baudelaire remarquait déjà en 1863 que les artistes modernes, « pour la plupart, ne sont guère que d'illustres ou d'obscurs rapins, de tristes spécialistes, vieux ou jeunes : de purs ouvriers (...) » Cette constatation n'a rien perdu de sa valeur, au contraire, en raison de la situation privilégiée accordée aujourd'hui à tout artiste de quelque valeur dans un délai assez bref. Plus que jamais

MATTA : *Le vertige d'Eros* (1944).

MIRO : *Terre de grand feu* (1956).

persuadés que peindre leur tient lieu de philosophie, de politique et de morale (entre autres choses), la grande majorité des peintres ne voit plus dans le Surréalisme qu'une atteinte à leur « autonomie » ou, à la rigueur, un excellent moyen de lancement publicitaire. Celui-ci acquis, il se trouve toujours quelque héraut prêt à claironner que vous avez « dépassé » le Surréalisme, sésame indispensable pour que s'ouvrent devant vous les portes de galeries « qui ne s'intéressent qu'aux valeurs plastiques ».

Ce procédé quasi-mécanique n'a fait que s'accentuer depuis 1938 environ, c'est-à-dire à partir du moment où fut acquise la consécration de quelques peintres surréalistes, Mirò et Dali principalement. D'ailleurs, selon une réaction logique, l'hostilité de certains milieux intellectuels au Surréalisme n'a pu que croître au fur et à mesure que s'imposait telle ou telle des valeurs ou des œuvres qu'il avait défendues. Chose qui est d'autant plus visible en peinture qu'il y va d'intérêts commerciaux parfois assez considérables. Une sorte d'unanimité a pu ainsi s'établir contre le Surréalisme, tant sur le plan théorique que pratique, coalisant ses adversaires idéologiques : réalisme socialiste ou non ; abstraction froide ; ses renégats et ses dérivés, de Dali aux tachistes ; et enfin les partisans du juste milieu, de l'art moderne tiède. Aux termes de cette

PABLO PICASSO
La femme aux seins dorés (1916)

entente tacite, devait être tenu dans l'ombre tout ce qui se réclamait trop nettement du Surréalisme. Preuve par l'absurde, s'il en était besoin, du retentissement de ce mouvement sur les arts plastiques, et de l'imprégnation presque souterraine de toutes les activités créatrices.

Car, passé le moment où la prétendue suprématie Matisse-Picasso, postulat promu en dogme au lendemain de la Libération, cessa de dissimuler les véritables sources de rénovation, les œuvres qui s'affirmèrent (avec le retard inévitable) comme déterminantes furent celles de Kandinsky, Klee et Mirò. Or chacun de ces trois artistes présentait des affinités indiscutables avec le Surréalisme, et le meilleur de leurs œuvres ne s'éclairait vraiment qu'à la lumière de l'automatisme ou, d'une façon plus générale, de la prépondérance accordée à l'esprit créateur, au lyrisme de l'imagination poussé à son stade le plus élevé.

Les mouvements plus ou moins dérivés du Surréalisme, enfin, sont innombrables : il suffit d'énumérer, entre autres, « l'Art Brut », « Cobra », le « tachisme » dans ses diverses variantes... Bref, l'hostilité au Surréalisme sous les couleurs de la peinture-peinture (invoquée par les tenants des divers

académismes, ceux des Ecoles officielles, de la maison Drouant-David ou de l'église Denise René) s'est vérifiée indispensable pour tous ceux dont l'ambition se limitait aux bornes d'un métier conçu comme fin suffisante à leur activité (la touche, l'équilibre, les accords, le « rythme »...). Il semblerait par contre que tout artiste quelque peu exigeant à qui se sont posés les problèmes de l'inspiration, de l'expression et de la création plastique sous leur aspect le plus actuel n'a pu éviter à un moment quelconque, ne serait-ce qu'en passant, de rencontrer le seul mouvement au sein duquel ces questions se soient débattues avec quelque rigueur. Ce qui ne suffit pas, bien entendu, à valoir au Surréalisme un grand nombre de sympathies désintéressées (Marcel Jean ne déclarait-il pas, en un moment de lucidité, que « les meilleurs amis du Surréalisme ne sont pas ceux qui lui doivent le plus »), mais au contraire lui confère un rôle très particulier, le Surréalisme se voyant, dans nombre de cas particuliers, invoqué et reconnu comme exemple et symbole de libération spirituelle, mais refusé en tant qu'activité collective et attitude morale...

D'autre part, il ne faut nullement s'étonner de la désaffection, apparente ou réelle, de tous ceux qui pourraient être considérés comme héritiers ou simplement parasites du surréalisme : d'abord, ce dernier a accordé trop de prix aux valeurs individuelles (avec, toutefois, le correctif de la communauté d'action) pour ignorer le pouvoir de l'égocentrisme et la force de l'orgueil libéré par la création poétique ou artistique ; enfin, on ne saurait méconnaître l'atomisation de plus en plus étendue de l'art moderne, né de l'offensive lancée à la fin du siècle dernier contre les conceptions esthétiques gréco-latines de la Renaissance, offensive qui depuis n'a fait que s'accuser mais en s'éparpillant entre de multiples tendances. De même, sur le plan critique, le faux problème de la « recherche des sources » cède la place à l'examen des œuvres comme attitudes morales et intellectuelles, en « conduites », comme l'a si brillamment démontré Robert Lebel (« Chantage de la Beauté »). Formes d'expression communes signifieraient donc aspirations à un même comportement éthique et, sous ce rapport, l'influence réelle du Surréalisme sur l'art d'aujourd'hui se révélerait donc déterminante, je dirai même : essentielle.

Bien entendu, les peintres se défendent comme de beaux diables de céder à pareille assimilation. Ils veulent bien devoir l'essentiel de leurs moyens au Surréalisme, mais cela ne comporte pour eux nulle adhésion morale, au contraire : que diraient leurs directeurs de conscience, leurs marchands de tableaux, M. J. J. Sweeney, etc. ? Des révolutionnaires, eux ? Mais non, mais non, voyons, des soutiens sûrs, éprouvés de la Finance et de la Bourse. Dans ces conditions, comment pourraient-ils être surréalistes ? Ce refus d'un mouvement qui sent un peu trop le soufre pour que l'on puisse s'en réclamer sans inconvénients s'accomplit généralement au nom de prétextes jugés dignes et audacieux. Un exemple, entre mille, que j'emprunte à la revue de propagande américaine en France « Informations et documents » : « Pollock et les artistes de sa génération, dans la mesure où le surréalisme d'Ernst ou de Duchamp avait pu toucher certains d'entre eux, eurent tôt fait de le purger de deux de ses aspects essentiels, le côté mystificateur et le côté littéraire au profit des pures valeurs picturales : l'association des idées cédant en particulier le pas aux moyens expressifs de la peinture. » (Michel-Louis Conil.) Il s'agit toujours, comme on le voit, d'éliminer tout élément agressif ou subversif et de réduire toute portée révolutionnaire au niveau des « couleurs sans danger »

des boîtes de peintures pour écoliers. La terreur des idées, le camouflage derrière les piètres impératifs de l'esthétisme gratuit, sans crainte de se contredire — car les « pures valeurs picturales » ne sont pas plus les « moyens expressifs de la peinture » que Malewitch ne se confond avec Soutine — autant de raisons pour les peintres de se réfugier dans un monde, non pas de l'inexprimable, mais de l'inexpression, où tout devient diarrhée picturale, balbutiements séniles, radotages à perte de vue, les « moyens expressifs de la peinture » se voyant interdire par les pontifes de la critique d'avoir à exprimer quoi que ce soit.

Cependant, malgré eux, ceux qui ont retenu du Surréalisme ne serait-ce que quelque « recette » participent encore de cet aspect scandaleux qu'ont souvent revêtu les expositions, les films, les revues et les œuvres surréalistes. A mes yeux, le geste de Pollock, ce fameux « drip-painting », renouvelle le scandale des « ready-made » de Duchamp, de la « Sainte-Vierge » de Picabia, des collages ou des « frottages » d'Ernst, des premiers Dali, des « papiers déchirés » d'Arp... Mais le bénéfice du scandale, qui logiquement devrait jouer en faveur de la révolte, n'est plus ici qu'un moyen d'aboutir à des fins opposées : une sorte de snobisme nationaliste avec Pollock, le fascisme monarchique avec Mathieu, l'exaltation de l'Eglise catholique avec Dali et Hantaï. Le refus d'accepter le schème dialectique qui identifie la création et la révolte, la dissociation introduite entre la révolution plastique ou poétique et la révolution sociale entraînent chez les peintres, devenus dès lors les agents de la pire réaction, la perte de la conscience morale. Ici encore, le rôle corrupteur de l'argent, en grande partie responsable de l'égotisme forcené des artistes d'aujourd'hui, ne saurait être sous-estimé. En tout cas, il est certain qu'une véritable révolution sociale trouverait aujourd'hui parmi ses adversaires les plus acharnés la grande majorité des peintres « arrivés », de Braque à Buffet, de Dubuffet à Mathieu.

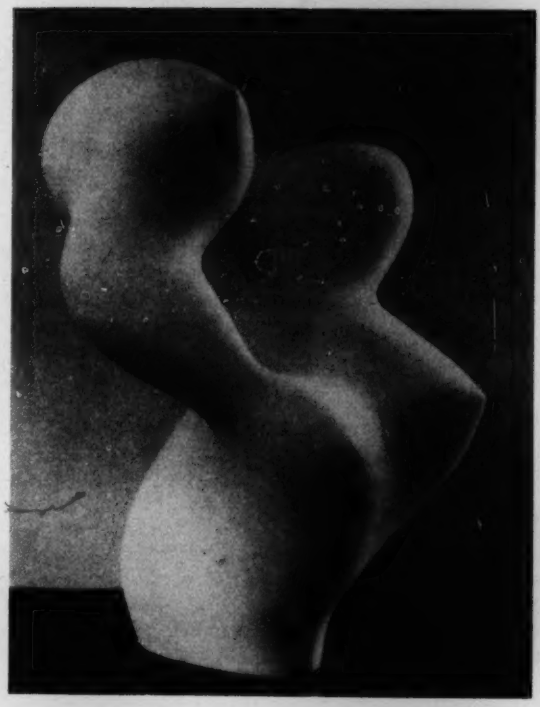
A l'heure actuelle, les peintres qui se réclament à haute voix du Surréalisme sont peu nombreux, certes. Légion par contre, ceux qui, lui devant tout, font profession de l'ignorer ou de le fuir. Mais il se peut que vienne brusquement à se manifester l'impérieux besoin d'ouvertures plus profondes.

Pollock mort, le tachisme-fascisme triomphant de la maison Tapié-Mathieu et succursales sonne en même temps le glas d'une forme d'expression trop continûment exploitée par des diseurs de riens. L'abstraction lyrique, sauf en de très rares moments, a trop souvent été un geste sans âme, un ensemble de recettes sans implications humaines profondes. Déjà des réactions en sens divers se sont fait jour parmi ses plus brillants représentants. Beaucoup sont arrivés à un point de leur évolution qui ne permet point de suite. La nouvelle école espagnole, quelques Italiens indiquent qu'un tournant est en vue.

Si, comme nous l'affirme François Mathey, à la lignée de Cézanne, celle des constructeurs, des raisonneurs — et des superficiels — s'oppose, dans les destinées de la peinture du XX[e] siècle, celle d'Henri Rousseau (auquel il nous est impossible de ne pas adjoindre Paul Gauguin), la seule issue (1) semble être l'apparition possible d'une nouvelle peinture symboliste (ou expressionniste-magique, comme on voudra) qui ne pourra s'empêcher de retrouver sur son chemin la plupart des objectifs du Surréalisme.

(1) Buffet et Lorjou, fort heureusement, nous préservent pour longtemps d'une solution « réaliste » ou pseudo-expressionniste.

José PIERRE.



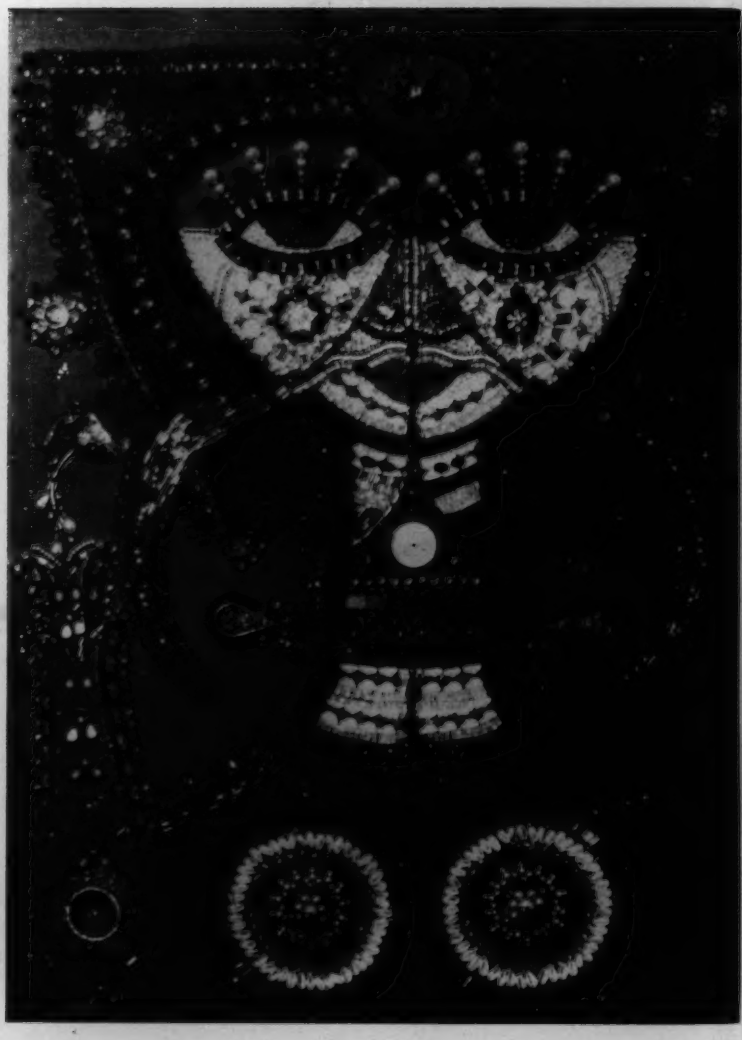
Jean ARP : *Couronne de bourgeons* (1936).

NAGEURS ENIGMATIQUES

Nos actes sont des actes de rêveurs, de nageurs énigmatiques. Nous ne nageons pas trop mal mais notre auguste tête avec sa grappe de raison incluse se cogne continuellement contre les vitres de l'aquarium dont nous ne réussissons pas à nous échapper. Notre mâchoire éreintée par le bavardage happe gloutonnant un peu de foin trempé dans du cambouis. Nos œuvres sont des fantômes, des fantasmagories, par exemple le fantôme d'un moulin qui tourne ses ailes en brayant comme un âne et qui prétend être un ange.

Jean ARP.
1959.

OBSÉDÉ



SVANBERG : *Portrait d'une étoile, III* (1956-57). Mosaïque de perles.

PAR LA FEMME

On ne peut atteindre la beauté totale, inquiétante et ambigüe que par le jeu irrationnel d'une figuration perpétuelle, poétique et libératrice où lignes et couleurs ne sont plus des buts absolus mais des moyens pour une plus grande intensité de l'imagination. Pour parvenir à la netteté extrême de la beauté, il faut, je crois, être conscient, jusqu'à en souffrir, de la présence terrible de la mort.

Loin de tous les tabous, je taille inexorablement mon art — diamant de mon destin — l'agrafe à une monture de lèvres féminines, ouvertes et humides. Je taille cette obsession visionnaire qui, telle la fleur, déplie, l'un après l'autre, les pétales de sa singularité dans la déraison du cœur, uniquement affectée par son seul but de s'accomplir en tant que message du merveilleux. Cette fleur — ma Femme rêvée — est un monde surdéterminé où attraction et agression, où toute ma joie de vivre et l'épouvante de la mort, son compagnon habituel, l'ont taillée en facettes infinies de beauté.

Ma peinture est l'hymne à la femme, cet étrange hybride de visions et de réalité, de beauté convulsive et de chastes tentations. Elle est ce solitaire dans une chambre couleur d'arc-en-ciel, cachant sa peau sous des vêtements singuliers des nuées de papillons, sous des événements, des odeurs, des doigts de roses matinales, des soleils transparents, des amours bleues du soir, des poissons de nuit aux grands yeux.

Tout est surdéterminé jusqu'à devenir le paysage changeant de ma femme rêvée : la joue en fièvre et en pluie, les yeux de noyée entourés d'une forêt carbonisée, le baiser et le papillon, la fleur brûlante de la blessure ouverte, le dialogue du poisson et de l'oiseau à travers un coquillage, les hauts talons cliquetants et l'oreille qui n'oublie jamais. Ce sont ses attributs séduisants qui intensifient, choquent, ornent tout en dévoilant, tout en cachant. Mais Elle est toujours une vision en transformation et lorsque l'on pense l'avoir capturée Elle s'enfuit, peut-être en laissant derrière elle les mains de l'adorateur couvertes de poudre d'or. Elle devient la main d'opale d'un matin brumeux qui me nourrit de poissons frétillants du jour à venir et me promet, tandis que je mange, la gestation de nouvelles rencontres étranges, les visions dépliant leurs visages et paysages.

Obsédé par Son inévitable corps en fleurs, obsédé par Ses cheveux de danse de Saint-Guy qui tourbillonnent lourdement comme des cygnes ivres et noirs entre Ses nénuphars, obsédé par Ses joues bleu-ciel, parées de papillons doubles, je sens un désir d'animal aveugle pour Son ventre éblouissant. Et tandis que mon désir erre dans les ruelles des planètes ondulées, le corps de mon Amour est un œuf de neige dans lequel vit une caresse profonde.

J'entends alors le bruit frêle des femmes de porcelaine levant leurs jupes vers le ciel où bat mon cœur, où le jour est plus bleu que jamais.

Max Walter SVANBERG.

(Traduction J. & L. Söderberg.)

L'IMMACULÉE CONCEPTION DES PAPES

Avant d'entamer cette étude et de démontrer, en nous appuyant sur la révélation et sur la tradition, l'origine divine des Papes, nous convions le lecteur à venir faire un tour dans le Ciel pour le reposer de ces épuisantes distinctions dialectiques. Nous ne pourrons en effet guère comprendre les attributs divins du Pape que si nous avons minutieusement suivi l'évolution de sa puissance, de sa souveraineté, dont lesdits attributs sont la conséquence. Car c'est la puissance qui fait la divinité. Nul ne tiendrait un simple évêque pour divin. A l'origine, le Pape n'était sans doute que l'évêque de Rome, mais la puissance qu'il a progressivement acquise lui a conféré son caractère divin. Nous le comprendrons encore mieux si nous nous élevons jusqu'au ciel, où nous verrons comment les divinités autrefois toutes-puissantes, ont pu se laisser ravir leurs prérogatives.

Entrons. Voici d'abord Dieu le Père, personnage numéro 1 de la Trinité. C'est maintenant un très vieux monsieur. Il ne nous entend même pas entrer. Il paraît sourd. Il a toujours le même visage à la fois vénérable et doux que lui a donné Michel-Ange. Mais où est donc passé le pli de colère entre ses sourcils? Il est effacé depuis longtemps; car il y a bien longtemps en effet que ce Dieu n'est plus un Dieu vengeur, longtemps qu'il accomplissait des prodiges, fendait la mer Rouge d'un bras puissant, donnait ses lois de feu sur le mont Sinaï, frappait les Médianites sur la tête, prêtait l'oreille à son favori, David, et, pleurant avec Jérémie, méditait au-dessus des eaux de Babylone. Depuis la destruction de Jérusalem, le vieux monsieur est fini; il a passé son sceptre à son Fils. Il s'est fait une raison d'ailleurs, il ressemble de plus en plus à ces généraux russes que l'on convie au couronnement des rois, et autres festivités; à cette occasion il permet volontiers aux souverains de faire suivre leur titre de la mention « par la grâce de Dieu ». Mais à part cela il ne s'occupe plus de rien. Nous doutons même qu'à l'heure actuelle il se lève encore de son trône — si ce n'est pour quelques brefs instants — car ses béquilles sont reléguées dans un coin. Il semble s'être réservé pour ses vieux jours la pluie et le beau temps. Mais si nous exceptons sa collaboration à la rédaction des communiqués guerriers, il a renoncé à toute activité. Il ne participe même plus aux batailles et l'affirmation du poète allemand Arndt, selon laquelle il y a encore quatre-vingts ans il faisait « pousser le fer » en Allemagne (1), il la repousserait aujourd'hui délibérément, ce travail étant au-dessus de ses forces.

Ensuite, voici le Christ, deuxième personnage de la Trinité. Sans être très vieux il a l'air fort pitoyable. Mon Dieu, cet homme a-t-il jamais été bien portant? En tout cas, son éternelle résignation, son éternelle douceur, son éternelle humilité d'agneau, ses éternelles formules « petits frères », « petits enfants », « aimez-vous les uns les autres », sa pitié, ses airs penchés, ses blessures, ses souffrances, ont fait de ce Dieu une figure de papier mâché devant qui nul ne tremble plus, et par conséquent pour qui personne n'a plus la moindre considération. Mais la crucifiction? dira-t-on. A la bonne heure! Ça c'est une chose qu'on ne peut pas oublier! Mais elle est bien ancienne, il y a longtemps qu'elle a été escomptée, longtemps qu'elle a produit tous ses effets. Qui en parle encore? Les peintres religieux eux-mêmes aiment mieux cent fois mettre en croix un saint Aloysius qu'un Jésus, et les sculpteurs d'Oberammergau se plaignent depuis longtemps du manque de débouché pour leurs bondieuseries. Mais sa morale? Certes, tirons-lui notre chapeau, elle était neuve et bonne, elle a trans-

(1) Allusion au célèbre poème de l'époque des guerres de libération, 1813: « Le Dieu qui fait pousser le fer, n'a pas voulu d'esclaves... ».

formé les cœurs de fond en comble. Mais tout le monde la connaît maintenant par cœur, et tout le monde l'observe. Ceux qui l'ignorent encore ne l'apprendront jamais. Cette morale aussi a produit tous ses effets. La pitié est de nos jours une des vertus les plus répandues, à tel point que certaines voix se sont élevées pour la combattre (1). *En somme, le Christ n'est plus à la mode. Je suis obligé de parler aussi durement, et je prouve ce que j'avance : neuf dixièmes des prières qui montent vers le Ciel s'adressent à Marie; j'ai même de bonnes raisons de croire que la proportion exacte est encore plus défavorable à Jésus. On ne saurait imaginer les vagues de murmures que les chapelets débités envoient jusqu'au Ciel. Les gens sont pressés, c'est évident, car ce qui compte c'est le nombre de prières. Et même dans les* Pater *qu'ils récitent, pourtant destinés à Dieu lui-même, la plupart des gens pensent à la Vierge. Il n'est pas difficile de s'en rendre compte. Sur le dixième à peine des prières qui montent vers Jésus, la plupart émanent de protestants, elles sont prononcées à voix basse, lentement, avec insistance et conviction, mais tout cela ne fait évidemment pas grand effet. Etant donné un tel état de choses, peut-on s'étonner si le Christ est malade et abattu? Car c'est en effet un homme malade; couché sur son lit, il ressemble à Heine avec ses joues creuses, son regard languissant — et s'il avait encore quelque chose à communiquer, il ne demanderait pas mieux que de le faire. Depuis qu'il sait qu'en Allemagne il est question de boire pendant la Cène non pas son sang, mais le lait de Marie (cf. plus haut), c'en est fait de lui et il n'aspire plus qu'à la mort.*

Voici enfin le troisième personnage de la Sainte Trinité, le Saint-Esprit. Tiens, mais où est-il? je ne le vois pas. Pfft! qu'est-ce qui vient de s'envoler par la fenêtre? Il est parti! — si du moins c'était lui. Ce Saint-Esprit qui se manifeste toujours par le symbole d'un pigeon, oiseau rapide et difficilement visible, m'a toujours été suspect, je l'avoue humblement. Je ne veux pas dire expressément qu'il n'existe pas, mais il faut qu'il soit bien mince, bien ténu, bien rapide. Beaucoup de gens ne mangent pas de pigeon parce que le Saint-Esprit a choisi cet oiseau comme habitat, et du reste, manger du pigeon, rend triste, dit-on. Est-ce la raison pour laquelle le Saint-Esprit est un Dieu si triste? En tout cas on eût vivement souhaité qu'il se montrât plus souvent. On dit qu'au cours du premier siècle il a fait de grandes choses à Jérusalem, le jour de la Pentecôte. Les gens alors parlaient

(1) Ceci semble indiquer que l'auteur a lu Nietzsche.

MARÉCHAL : *Le triomphe de l'avidité temporelle* (détail).

toutes les langues. Et pourtant les Romains prétendent que le Saint-Esprit ne parle que l'italien (1). En tout cas, depuis cette époque reculée, il n'a guère fait parler de lui. Les Papes assurent le plus sérieusement du monde qu'ils en sont habités. Voilà qui n'est pas douteux. Leurs actes, leur puissance, leurs possessions sur terre et en dehors de la terre, tout cela n'est guère possible qu'avec l'aide d'un Dieu. Seulement il nous vient un doute : puisqu'il s'est identifié avec la papauté, s'il vient à mourir, les Papes n'en continueront pas moins le petit jeu de cache-cache, le « partout et nulle part ». Je crois que de ce côté il ne faut pas s'attendre à un faire part de décès du Saint-Esprit.

Telles sont donc les divinités que nous avons rencontrées au Ciel. Vous me l'accorderez, cher lecteur, c'est une triste société. Une manière d'hôpital. Deux sont toujours malades, le troisième n'est jamais là. Mais n'avez-vous personne d'autre? demanderont certains. Si fait, si fait! Il y a là une femme admirable, toute réserve et distinction, encore dans la force de l'âge, peut-être pas tout à fait aussi svelte que l'a peinte le professeur Muller de Dresde, debout sur le globe terrestre, mais encore bien proportionnée. Elle porte un gros trousseau de clefs à la ceinture (parmi lesquelles, si je ne m'abuse, les deux clefs du Ciel) et elle nettoie, époussette, se démène, sert les deux malades, les soigne, les borde, les habille. Quiconque a une prière à formuler, doit s'adresser à elle. Quelle est donc cette parfaite et céleste maîtresse de maison? C'est Marie. Elle tient tout dans ses mains. Sans elle le Ciel est proprement impensable. Elle est la grande patronne. Il n'était que juste qu'elle devînt enfin reine et fondât sa propre dynastie.

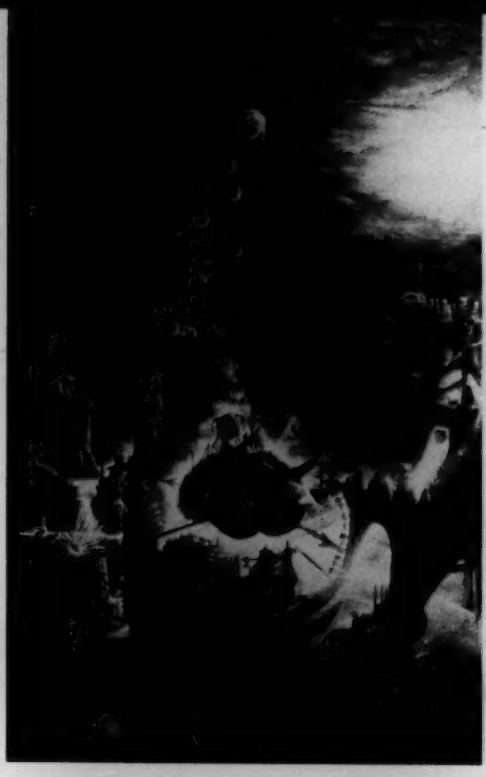
Et là-dessus, revenons à notre enquête sur les Papes.

Après ce que nous avons dit, nul ne s'étonnera si nous répétons notre formule : nous sommes à un tournant de l'histoire du monde et de l'univers. Le Ciel est orphelin. Les anciennes divinités ont perdu le respect qu'on leur témoignait. Seule Marie s'est élevée à une position quasi-divine. Mais elle n'est pas reconnue sans réticence. Une femme d'ailleurs ne peut pas tout faire. Entre temps le Pape a tiré à soi presque toute la couverture. Je crois même ne pas aller trop loin en disant que les grands bouleversements, les expropriations qui ont eu lieu au Ciel au cours des siècles précédents, sont l'œuvre des Papes. Au Ciel on ne parle plus que l'italien. Sans l'homme miraculeux qui occupe le trône de saint Pierre, Marie n'aurait jamais obtenu son influence, sa position. Les pronunciamentos que le Pape a organisés tout récemment encore en sa faveur, proclamant à la face du monde que tous les espoirs des fidèles reposent en elle seule, et nous font clairement prévoir ce qui va suivre.

Dans ces conditions, nous pensons qu'il est de notre devoir de chrétien, de catholique, de Bénédictin, non seulement de ne rien faire contre la divinisation du Pape, mais au contraire de la favoriser partout où cela sera possible. Et nous considérons comme essentielle à cet égard notre enquête sur l'Immaculée conception des Papes.

Quand on a suivi l'évolution de la Papauté depuis les premiers siècles, où le Saint-Père était un simple évêque, jusqu'à nos jours, où son pouvoir est illimité dans le domaine tant moral que matériel; quand on a vu les Papes, modestes et réservés de leur personne, sans cesse poussés en avant, se trouver brusquement élevés à une position que nul être humain n'a jamais atteinte — position qu'ils ne prévoyaient d'ailleurs pas eux-mêmes; quand on a lu l'histoire et vu les Empereurs du Saint Empire — empereurs par la grâce de Dieu — plier comme roseaux devant eux; quand on réfléchit à cette évolution de la nature des Papes, inexplicable par la somme des intentions et des efforts de chacun d'eux, mais surgie brusquement comme une tempête dont on ne sait ni d'où elle vient ni où elle va; quand on a considéré tout cela, et bien d'autres choses encore, il faut en arriver à penser — et c'est

(1) Depuis la mort d'Adrien VI, en 1524, qui fut le dernier étranger à occuper le Saint-Siège, les Italiens prétendent : **« Lo spirito santo no entende altro ch' italiano ».**



MARÉCHAL :
L'amour au bordel populaire.

ce qu'ont fait nombre de théologiens — que la Papauté n'est pas seulement une institution divine, que le Pape n'est pas seulement le représentant du Christ, habité par le Saint-Esprit, mais qu'il est un être purement et simplement divin. Mais alors comment les caractères divins se sont-ils transmis à des hommes issus d'autres hommes? Regardons bien en face les difficultés qui surgiraient si nous devions considérer les Papes comme de simples mortels : on ne devient guère Pape avant l'âge de cinquante ans. Or à cet âge l'esprit et le corps sont définitivement formés, les pensées, les idées sont définitivement arrêtées, le moindre changement soit sur le plan physique, soit sur le plan spirituel est à peine pensable. Comment dans ces conditions le Saint-Esprit trouverait-il le moyen de se manifester dans un Pape de ce genre? Et pourtant le premier acte d'un Pape est déjà de nature divine. En effet comment expliquer que la puissance divine pourrait lui échoir brusquement? Peut-on croire que le Saint-Esprit, qui prend volontiers la forme d'un volatile, va leur tomber tout rôti dans la bouche? Le conclave, où le Pape est élu par quelque soixante-dix cardinaux, est une institution humaine, avec toutes ses tares et toutes ses irrégularités. Le Saint-Esprit ferait-il un si long détour, attendrait-il la réunion du conclave pour inspirer soixante-dix dignitaires qui ont peut-être mal dîné ou mal dormi, dont quelques-uns sont récalcitrants et se laissent guider par des considérations temporelles, pour porter son choix sur celui qui est déjà l'oint du Seigneur? Ou alors lui faudrait-il accepter l'homme que lui imposeraient ces plaisantins de cardinaux? N'est-il pas plus plausible, plus acceptable pour notre esprit, plus agréable pour nos cœurs, de supposer que le Saint-Esprit a choisi le futur Pape de toute éternité? — comme Dieu la Vierge Marie — et déposé le germe divin, comme les abeilles le font pour leur reine, dans une cellule spéciale, dans le corps d'une femme, d'une servante de Dieu particulièrement pieuse? Car il faut bien que le Pape soit mis au monde! — même si l'on peut éliminer son père. Ainsi, dès le premier instant de son existence, on aurait rendu possible le développement de Celui qui est appelé à représenter le Christ. Pour nous du moins, nous pensons que le choix préétabli de l'enfant « papal », du germe papal, est plus naturel, plus conséquent, plus en harmonie avec la doctrine chrétienne

que le choix fait par une assemblée de joyeux et roublards cardinaux, se jouant ainsi criminellement du Saint-Esprit. Sans doute bien des Papes sont devenus Papes grâce à la corruption. Mais il n'y a pas là contradiction, certainement pas! C'est que les Papes en question se trouvaient alors aveuglés, leur nature humaine avait pris momentanément le dessus; mais c'est bien en vain qu'ils avaient distribué de l'argent. Preuve: la plupart d'entre eux, après leur élection ne payèrent pas le prix stipulé, entre temps ils avaient compris, ils avaient eu la divine illumination, ils s'étaient rendu compte que l'argent ne jouait aucun rôle et que de toutes façons ils devaient devenir Papes.

Nous possédons encore des arguments de poids, prouvant péremptoirement la naissance surnaturelle des représentants du Christ. On sait que l'église a prononcé les jugements les plus sévères sur les hommes nés du premier mélange des sexes, sur l'acte sexuel lui-même, sur la concupiscence qui lui est liée, à laquelle succède obligatoirement la libido, *souvent accouplée avec la* voluptas : *tout plaisir sexuel recherché par les conjoints dans l'intention expresse de procréer, est un péché. Pour les célibataires, étant donné qu'ils n'ont pas la bénédiction de l'Eglise, c'est même un péché mortel.*

. . . . . .

Donc, tout rapport sexuel conjugal ou extra-conjugal est un péché conscient. Et alors bien des choses s'éclairent pour nous, et aussi, nous l'espérons, pour le lecteur. Si l'on avait besoin d'une preuve supplémentaire, on pourrait la trouver chez un autre grand docteur de l'Eglise, Origène. On peut lire en effet dans ses Homélies cette phrase qui en dit long : « Le Saint-Esprit est absent de l'acte sexuel. » (Negat in coitu unquam Spiritum Sanctum adesse » *selon la traduction de Sanchez.) A la réflexion, cette phrase est excessivement importante : en effet, puisque le Saint-Esprit, à ce que nous savons est une chose, un souffle, une vapeur qui pénètre tout, est partout présent à la fois, cette phrase signifie qu'il existe un lieu où il n'est pas. Et comme tout ce dont il se retire ne peut être que mauvais, il n'y a pas lieu d'hésiter plus longtemps : tout acte sexuel, quelles que soient ses raisons, est une œuvre du diable, destinée à maintenir les hommes en son pouvoir* (1).

Et maintenant, nous poserons encore une fois la question : est-il pensable que le bien le plus précieux que nous possédions sur cette terre, que le seul intermédiaire qui nous rattache à Dieu, que celui qui lie et délie toutes choses, sur la terre comme au Ciel, que le grand créateur et le rédempteur de nos âmes, que le Pape enfin, puisse être issu d'une conjonction aussi impure? Non, mille fois non! Que la naissance du Pape ait eu lieu dans la volupté, par l'œuvre du diable, voilà une pensée insupportable pour tout catholique et le seul désir des fidèles de voir le Pape, détenteur des saintes vérités, libéré de toute souillure, voire d'un soupçon de souillure, oblige l'Eglise, tant que rien de définitif n'a pas été prononcé, à ne pas s'opposer à la doctrine de l'Immaculée conception des Papes, à la considérer comme pieuse, à dire d'elle ce que Duns Scot disait de Marie : « Quod autem factum sit, Deus novit. Si auctoritati ecclesiæ vel auctoritati scripturæ non repugnet, videtur probabile, quod excellentius est, attribuere Mariæ. » (Duns Scoti Opera, Lugdunum 1639, VII, 1, 95.)

Oskar PANIZZA

. . . . . .

Traduit de l'allemand par Jean BREJOUX.

(1) Il n'aura peut-être pas échappé au lecteur attentif, versé dans la littérature profane moderne que certaines exigences de la morale se sont manifestées dès le III[e] siècle, celles que Tolstoï par exemple pose dans sa « Sonate à Kreutzer », renoncer à toute création par l'acte sexuel pour laisser périr une bonne foi l'humanité, afin de voir ce qui s'ensuivra. Si les hommes avaient été aussi conséquents que leur maître Origène, lequel pour résister aux tentations, s'émascula de ses propres mains, le comte Tolstoï, grand maître de la morale actuelle, n'eût pas eu la peine de reprendre cette doctrine ni d'envisager le grand acte auquel il se trouve acculé.

ci-contre : Jindrich STYRSKY : *Le beau jambon* (1934).

POUR EPINOIA

Les guéridons de fer vêtus de haute mousse, entre un demi-ciel de feuilles et un autre noirci à la lumière des forges, d'une goutte à la suivante incessamment retentissent encore des orages. Des chaises de palmes ont été disposées pour les cétoines, mais les belles ont préféré aux éclairs des serpentines l'ensevelissement au centre de la coupe, où tinte la pitié, sous une vague de pollen.

Qui donc? C'était elles qu'on allait voir, filant le loch dans les mares baguées d'odeurs, entre des archets de soie bleue. Ce qui consentait à se former toujours prêt à se défaire emplissait l'ardeur extrême de la vie, dans la fixité de pierres jumelles. Les étoiles doubles, accrochées au pelage de la grande loutre, cette nuit verte sont tombées d'une scintillation trop soutenue. Il y avait pour les accueillir le multiple foyer des aguets dans les feuilles prêtes à ne faire plus qu'une marée, d'elles-mêmes, de l'esprit qui s'y est incorporé, et du joli pourrissoir de lichens réséda. Avec le froissement qu'y laissait le passage, les tambours faits dans les crânes des prisonniers du vert sont restés pendus par les yeux.

Pour l'aubade dernière les ouïes des altos s'aiguisent, les élues se sont fait sacrer au cœur croisé du cristal. Des crocs de morse, aux déchirements du bouton d'où la mort éclora parée comme l'enfer, s'enfoncent à longueur de fourche dans le velours des bruyères. Le couple ruisselant de vertige a fomenté pour son empire un nouveau jeu et s'éploie vers des fleurs funèbres.

Vincent BOUNOURE.

OCTAVIO PAZ

DUREE

Tonnerre et vent : durée.

Y. CHING.

I

Noir le ciel
Jaune la terre
Le coq déchire la nuit
L'eau se lève et demande l'heure
Le vent se lève et te demande
Il passe un cheval blanc

II

Comme forêt en son lit de feuilles
Tu dors en ton lit de pluie
Tu chantes en ton lit de vent
En ton lit d'éclairs tu donnes des baisers

III

Odeur multiple véhémence
Corps de beaucoup de mains
Sur une tige invisible
Une seule blancheur

IV

Parle écoute et réponds-moi
Ce que dit le tonnerre
La forêt le comprend

V

J'entre dans tes yeux
Tu sors par ma bouche
Dans mon sang tu dors
A ton front je m'éveille

VI

J'aurai pour te parler un langage de pierre
(Tu réponds avec un seul mot vert)
J'aurai pour te parler un langage de neige
(Tu réponds avec un éventail d'abeilles)
J'aurai pour te parler un langage d'eau
(Tu réponds avec un canoë d'éclairs)
J'aurai pour te parler un langage de sang
(Tu réponds avec une tour d'oiseaux)

LETTRE A UNE INCONNUE

Je ne sais pas encore ton nom. Je te sens tellement mienne que t'appeler d'un nom serait en quelque sorte me séparer de toi, reconnaître que tu es distincte de la substance dont sont formées les syllabes de mon nom. Et je connais trop bien son nom à elle, et jusqu'à quel point il s'interpose entre nous, comme une muraille impalpable et élastique. Tout ceci doit te sembler confus. Je préfère t'expliquer comment je t'ai connue, comment j'ai découvert ta présence et pourquoi je pense que toi et elle êtes et n'êtes pas la même chose.

Je ne me souviens pas de la première fois. Es-tu née avec moi, ou bien notre première rencontre est-elle si éloignée qu'elle a eu le temps de mûrir en moi et de se mélanger à mon être? Dissoute en moi, rien ne me permettait de te

Roger VAN HECKE : *Le zéphyr* (1957).

déceler, de te reconnaître. Mais le mur de silence qui, certains jours, barre les pas de la pensée, la marée innommable — la marée de vide — qui monte de mon estomac jusqu'à mon front, et s'y installe comme une avidité que rien n'apaise et une sentence qui ne fléchit pas, l'invisible trou qui s'ouvre parfois devant moi, la grande bouche maternelle de l'absence — le vagin béant qui m'engloutit et me déglutit et m'expulse : « Au temps, au temps! » —, la nausée et le vomissement qui me tirent en bas chaque fois que, du haut de la tour de mes yeux, je me regarde... tout enfin ce qui me montre que je ne suis rien sinon une absence qui se précipite, me révélait — comment le dire? — ta présence.

La deuxième fois : un jour tu te dépris de ma chair pour aller vers une femme grande et blonde, vêtue de blanc, qui t'attendait, souriante sur une petite jetée. Je me rappelle le bois noir et luisant, et l'eau grise qui se jouait à ses pieds. Il y avait une profusion de mâts, de voiles, de barques et de cris d'oiseaux de mer. En te suivant, je m'approchai de l'inconnue qui me prit par la main sans dire un mot. Ensemble nous avons parcouru la côte solitaire, jusqu'à atteindre l'endroit des rochers. Là j'ai chanté et j'ai dansé; là j'ai blasphémé en une langue que j'ai oubliée. Mon amie riait; puis, elle a commencé à pleurer. Enfin, elle s'est enfuie. La nature ne resta pas insensible à mon défi : tandis que la mer me menaçait du poing, le soleil descendit à pic sur moi. Quand l'astre eut posé ses griffes sur ma tête hérissée, il commença à m'embraser. Puis l'ordre se rétablit. Le soleil

reprit sa place et le monde resta immensément seul. Mon amie cherchait mes cendres entre les rochers, là où les oiseaux déposent leurs œufs.

Depuis ce jour j'ai commencé à la persécuter. (Maintenant je comprends qu'en réalité c'est toi que je cherchais.) Des années plus tard, dans un autre pays, un jour où je marchais en hâte à la rencontre d'un crépuscule qui consumait les hauts murs rouges d'un temple, je l'ai revue. Elle ne m'a pas reconnu. Je me changeai en son ombre. Depuis, je ne la quitte plus. Durant des années et des mois, durant des minutes atroces, j'ai lutté pour réveiller en elle le souvenir de notre première rencontre. En vain je lui ai expliqué comment tu t'es détachée de moi pour l'habiter, notre promenade au bord de la mer et mon imprudence fatale. Je suis pour elle cet oubli que tu fus pour moi.

J'ai usé ma vie à t'oublier et à me souvenir de toi, à te fuir et à te poursuivre. Je ne suis pas moins seul que lorsque, enfant, je t'ai découverte dans cette flaque d'eau de ce jardin trempé de pluie; moins seulement que, lorsque, déjà adolescent, je t'ai contemplée entre deux nuages cassés d'un après-midi en ruines. Mais je ne tombe pas dans mon propre sans fin, je tombe dans un autre corps, dans tes yeux qui se dilatent et se contractent et me dévorent et m'ignorent, dans une fente noire qui palpite, corail vivant et avide comme une blessure fraîche. Corps dans lequel je perds corps, sans fin. Si un jour j'arrive à la limite de la chute, là-bas, de l'autre côté, j'apparaîtrai à la vie. A la vraie vie, celle qui n'est ni nuit ni jour, ni temps ni non temps, ni quiétude ni mouvement, à la vie où bout la vie, à la vivacité pure. Mais tout ceci peut-être n'est qu'une vieille façon de nommer la mort. Peut-être es-tu la mort, née avec moi et qui m'a quitté pour habiter un autre corps.

MOUVEMENT

Si tu es la jument d'ambre
Je suis le chemin de sang
Si tu es la première neige
Je suis celui qui allume le brasier de l'aube
Si tu es la tour de nuit
Je suis l'escarboucle qui brûle à ton front
Si tu es la marée matutine
Je suis le cri du premier oiseau
Si tu es le panier d'oranges
Je suis le couteau d'obsidienne
Si tu es l'autel de pierre
Je suis le cadran solaire
Si tu es la terre couchée
Je suis le roseau vert
Si tu es le bond du vent
Je suis le feu enterré
Si tu es la bouche de l'eau
Je suis la bouche de la mousse
Si tu es la maison des nuages
Je suis l'éclair qui habite à ton sein
Si tu es la montagne jaune
Je suis les bras rouges du lichen
Si tu es le soleil qui monte
Je suis le chemin de sang.

Octavio PAZ.

(Traduit de l'espagnol par Léna Leclercq.)

UNE SOLITUDE ENCHANTÉE

Dans le livre de Pauline Réage, O, la très soumise, qui avait accepté le fouet et la bouche sur elle des inconnus de Roissy, refuse pourtant de se caresser devant Sir Stéphen dont elle venait de consentir à ce qu'il disposât d'elle sans condition.

Comme portée par une rêverie-prétexte, la main ne voudrait bien s'égarer que portes closes et lumières éteintes, au creux d'un lit sage, geste qui conservera toujours son caractère de pis-aller, de plaisir taciturne arraché à la malédiction d'être seul. Quand cette solitude paraît vaincue par la bonne chaleur de l'autre, son désir déchiffré dans ses yeux plus clairs, la main, presque spontanément se dirige vers ce corps étranger, pour qu'il brûle de même façon que soi. Et si tout à coup, de manière non moins spontanée, la main refait longuement, amoureusement, à la face de l'autre, le geste furtif des solitaires, cela risque d'être assez mal interprété : insolence extrême ou perversion, défi porté à l'amour même. Le scandale est, en tant que tel, ressenti surtout par l'autre, quoique la main se sache d'un certain point de vue coupable d'avoir osé, cette légère honte, et son regard, étonné ou triste, son désarroi, et le sentiment d'avoir enfreint la règle du jeu, ne faisant d'ailleurs qu'exacerber le plaisir d'être à soi-même sa cause et son objet.

Mais le scandale peut devenir le pain tendrement partagé si la main se retourne vers soi pour obéir à un **ordre ;** que l'on veuille bien poursuivre, et le caractère d'extériorité de l'ordre ne tarde pas à disparaître pour laisser la place à une impulsion ressentie comme nécessaire par ces deux corps tendus, mais à distance, qui bien que ne se touchant pas, et peut-être parce qu'ils ne se touchent pas, ne feront qu'un corps.

D'abord, toutefois, il y a scandale pour moi et pour autrui : scandale pour mes jambes, mon sexe, dédaignés soudain, abandonnés à leurs manies, réduits à une mécanique dont on apprécie l'élévation de température, les grincements et les

tensions, les silences, le relâchement des ressorts, leur rupture progressive, le silence ; scandale double peut-être pour celui qui dédaigne et qui ordonne, précisément parce qu'il dédaigne ce qu'il aime, et que s'il l'aime, mais s'il l'aime seulement, l'humilier c'est s'humilier et c'est en même temps, devant ce corps suffisant et satisfait en dépit ou à cause de son humiliation, s'avouer à lui-même sa propre impuissance et sa solitude sans remède, puisque cette femme se referme sur son rêve accompli et que je n'y suis pour rien...

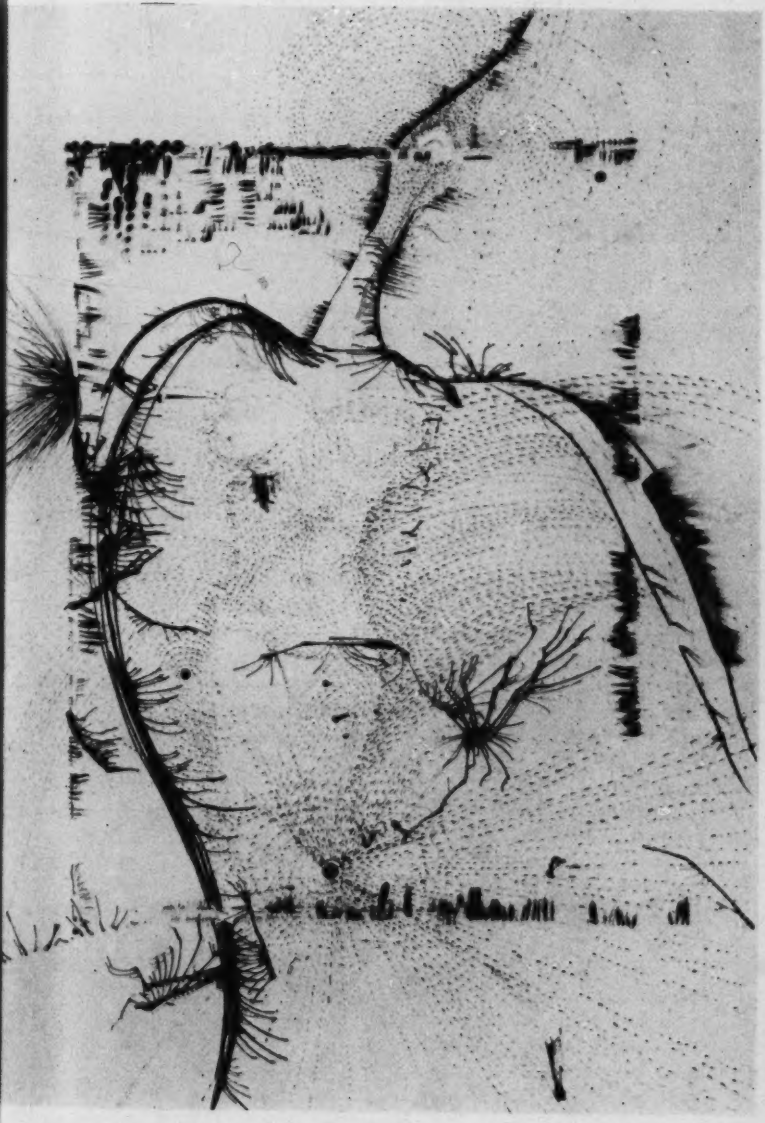
S'ils ne s'aiment pas, les partenaires ne dépassent pas ce stade de la prise de conscience d'une solitude plus amère de s'être donnée en spectacle, cette extase avare, d'inspiration démoniaque, chère à Mme Chantelouve, selon Huysmans. Mais qu'ils s'aiment, et la croûte extérieure du scandale, comme dévorée par le feu, s'effrite pour céder la place au grand mystère, le déclic double qui rendrait possible la superposition de deux images sur une même pellicule vierge, la confusion obtenue en un instant et pour un instant, des corps séparés : je caresse un corps **enchanté** par le désir de l'autre, qui n'est plus le mien et qui n'est pas tout à fait le sien, mais où je retrouve l'ossature de ses hanches étroites, jusqu'à son odeur, et ce sexe qui me pousse entre les jambes...

Celui qui regarde, peut-être (ou sûrement, puisqu'il aime), se ressent-il de ce renversement de signe, ce rapt par lequel il a cessé d'être orphelin, pour se retrouver bien au chaud dans l'autre corps, à la fois son frère jumeau et son enfant plus intérieur à lui que lui-même, l'enfant qui ne saurait mourir... A moins qu'il n'ébauche de son côté un geste parallèle, que le contenu ne se transforme à son tour en contenant, et que les amants, devenus miroirs l'un pour l'autre, ne voient leurs doubles les quitter timides, pour aller s'embrasser silencieusement sur une autre planète, car le jeu érotique, qui se caractérise toujours comme **second mouvement**, signifie pour l'amour à la fois sa culmination et son épuisement prochain, à trop s'aventurer sur ce terrain glissant de la conscience de conscience, reflétante-reflétée à l'infini.

Cependant, ce vertige provoqué par soi-même, face au regard apparemment tranquille d'autrui, ce vertige, parce qu'il n'est en aucune manière comparable à la volupté solitaire, bien qu'obtenu par le même procédé mécanique, se trouve peut-être en mesure de dévoiler certains aspects de l'amour même. Ne serait-il pas avant tout besoin d'être, tension inquiète vers soi, tout se passant comme si l'on ne pouvait s'atteindre et s'aimer que par le truchement de l'autre, et retrouver ainsi une **solitude seconde**, enrichie de la présence de l'amant, source et confluent d'images, au lieu de subir la solitude maudite d'avant l'amour ? Cette solitude ne saurait être conquise, cette identification à soi réalisée que si l'autre a été vu, quelque part en lui-même comme semblable ou analogue : dans cette mesure, l'inceste peut se présenter comme la plus prometteuse des tentations, puisque la parenté physiologique semblerait a priori multiplier les chances d'analogie. Mais il n'est pas nécessaire que la parenté soit de cet ordre : on se laisserait volontiers aller à imaginer que non seulement le rein, les jambes, les yeux d'un être, mais jusqu'à son cœur puissent être greffés sur un autre corps et y vivre, si ces individualités, régies par des coordonnées identiques, appartiennent à la même constellation mentale.

Mais peut-être est-ce là une manière de penser purement féminine, car l'homme s'avoue plus difficilement que son être contient aussi du manque d'être et que cela ne se comble que par la densité d'un autre corps, ou son image. Peut-être d'ailleurs en convient-il, car enfin, la possibilité des amours réciproques ne demeure pas tout à fait exclue.

Nora MITRANI.



MANINA : *Extension illimitée d un corps* (1959).

Photo Ehrmann

ENFIN JEAN BENOIT NOUS REND LE GRAND CÉRÉMONIAL

Il y a des testaments qui sautent les murs pour aller chavirer dans les yeux des loups, lesquels ne se montrent plus guère dans nos campagnes. Lors de son ensevelissement on a trouvé cousu dans l'habit de Pascal un papier de sa main, daté de *huit ans plus tôt* et dédié au FEU, sous certain aspect optimum qu'il prit pour lui durant deux heures de la nuit du 23 au 24 novembre 1654. Pour sibyllin qu'il fût, ce message témoignait qu'un tel FEU lui avait permis de surmonter l'antinomie de la foi et de la raison jusqu'à l'amener à écrire, en toute économie de mots : « Certitude, Certitude, Sentiment. Joie. Paix » et, cette ligne, l'emporter comme talisman jusqu'au tombeau. Qui sait ce qu'un tout autre feu, qui se voulait purificateur — par delà les reflets lointains de sa jeune gloire et les sombres perspectives de Tiffauges — put éclairer au dernier regard de Gilles de Rais?

L'esprit se prend souvent à errer dans ce *no man's land* où l'attirent les grands disparus, à l'heure où leur pensée reflue sur elle-même tout en tendant de toutes ses forces à rendre d'autant plus dominante et harcelante l'image que nous garderons d'eux. Elle s'impose à nous de toute la fixité, dans leur pas somnambulique, des « revenants », en qui la sagesse populaire a eu tôt fait d'appréhender des *âmes inapaisées* et de se demander *que faire pour elles.*

A cet égard, il n'est rien d'aussi impérieux que de tenter de dégager, des dispositions prises par le marquis de Sade le 30 janvier 1806 en vue de régler les modalités de son enterrement, le sens global qu'il entendit donner à son œuvre et à sa vie. Du fait qu'aucun compte n'en a été tenu, elles n'ont pas fini de provoquer les plus profonds remous.

VICTORIA AND ALBERT MUSEUM LIBRARY

[...] *Cinquièmement :* enfin je défends absolument que mon corps soit ouvert sous quelque prétexte que ce puisse être, je demande avec la plus vive instance qu'il soit gardé quarante-huit heures dans la chambre où je décéderai, placé dans une bierre de bois qui ne sera clouée qu'au bout des quarante-huit heures prescrites ci-dessus, à l'expiration desquelles ladite bierre sera clouée; pendant cet intervalle il sera envoyé un exprès au sieur Le Normand, marchand de bois, Boulevard de l'Egalité, numéro 120 à Versailles, pour le prier de venir lui-même, suivi d'une charette, chercher mon corps pour être transporté sous son escorte et dans ladite charette au bois de ma terre, de la Malmaison, commune de Mancé, près Epernon, où je veux qu'il soit placé, sans aucune espèce de cérémonie, dans le premier taillis fourré qui se trouve à droite dans ledit bois en y entrant du côté de l'ancien château par la grande allée qui le partage. La fosse pratiquée dans ce taillis sera ouverte par le fermier de la Malmaison sous l'inspection de Monsieur Le Normand qui ne quittera mon corps qu'après l'avoir placé dans ladite fosse, il pourra se faire accompagner dans cette cérémonie s'il le veut par ceux de mes parents ou amis qui sans aucune espèce d'appareil auront bien voulu me donner cette dernière marque d'attachement.

« La fosse une fois recouverte il sera semé dessus des glands, afin que par la suite le terrain de ladite fosse se trouvant regarni et le taillis se retrouvant fouré comme il l'était auparavant, les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes, excepté néanmoins du petit nombre de ceux qui ont bien voulu m'aimer jusqu'au dernier moment et dont j'emporte un bien doux souvenir au tombeau.

Photo Ehrmann

« Fait à Charenton-Saint-Maurice en état de raison et de santé, ce trente janvier mil huit cent six. »

De telles dispositions, à l'instant où elles doivent devenir exécutoires, *huit ans plus tard*, s'avèrent lettre morte. Où est passé le sieur Le Normand, marchand de bois? La croix haïe a tout couvert de son imposture, la plus flagrante qui fut jamais. Les glands n'ont pas levé, et pour cause. La sublime réparation attendue de l'oubli organisé avec la complicité du monde végétal s'est refusée. Ainsi, fût-ce à son corps défendant, tout se conjure pour que l'ombre de Sade crie justice.

On sait le reste : ce qui ne trompe jamais, l'ardent regard des poètes (Borel, Swinburne, puis Apollinaire) sur ces pourpres lacérées qui assignent l'avenir, la réhabilitation très lente d'une mémoire envers laquelle la biologie et une science des mœurs encore balbutiante seront contraintes de reconnaître leur dette.

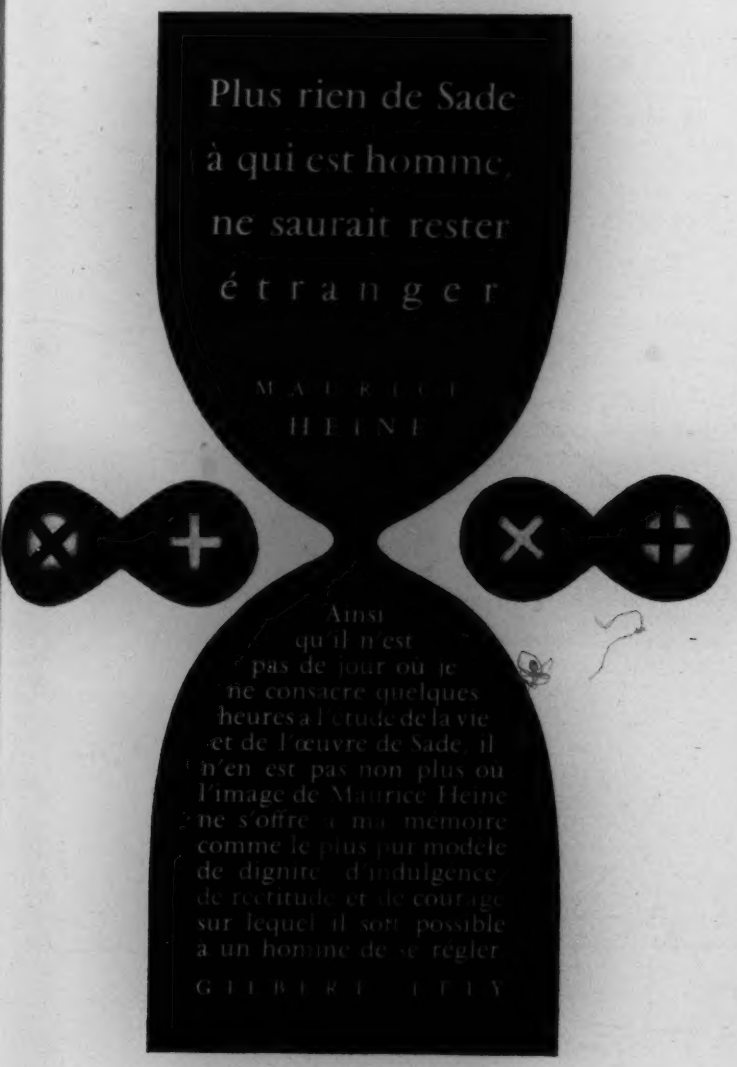
De là devait, tôt ou tard, se lever mieux qu'un spectre. Tout l'annonçait, depuis la conviction exprimée par Gilbert Lély que la naissance de Maurice Heine, c'avait été, « dans le registre du destin, la promesse d'une résurrection, l'annonce de la seconde naissance du marquis de Sade, mais sous d'incorruptibles auspices », jusqu'à la longue trace aimantée qu'il laissait sur le sable des lectures, quand c'étaient Georges Bataille, Pierre Klossowski, Maurice Blanchot, voire Jean Paulhan qui parlaient de lui. L'absence de tout portrait autre que conjectural était faite pour stimuler l'imagination qui, à de bien moindres frais, convenons-en, se perd à la poursuite de l' « abominable homme des neiges ». Où ne l'entraînera pas celui des volcans! De la confrontation de cette existence poignante et d'une œuvre monumentale tout abstraite de charpente mais à la lettre réputée plus nocive qu'aucune autre était appelée à surgir tout armée une *entité métaphorique*.

C'est ici qu'intervient le prodige. On ne s'attroupe pas encore mais je gage que cela viendra. Chacun dort sur ses deux oreilles pendant que Fieschi et les chauves-souris font leur ronde autour du moulin de Croulebarbe. Ce n'est pas loin d'ici que, sous les yeux des trois Marguerite, le canari a rendu l'âme dans un silence où « l'on ne distinguait que le craquement saccadé des fragments de la cage qui, en vertu de l'élasticité du bois, reprenaient en partie la position primordiale de leur construction ». Les rares passants capables encore aujourd'hui de lever la tête n'auront pas grand peine à déceler, à hauteur d'une fenêtre du cinquième étage de la rue Saint-Roch, l'origine de ces vocalises qui, par instants, en imposent au fracas des voitures : des éclairs de plumes de toutes couleurs les renseigneront très suffisamment. Mais, d'en bas, peut-on savoir d'eux quel dispositif, quand le temps se gâte, fait pivoter la volière vers l'intérieur, comme il serait beau de savoir faire de nos pensées? La maison est grise comme celles qui l'environnent. Le jour s'y effiloche comme une grotte, dans des bureaux. Mais moi, je n'ai d'yeux que pour la porte, sachant à quoi, par une belle fin d'après-midi, elle doit livrer passage. Comment se fait-il qu'elle se dilate aux proportions de l'arc de triomphe du Carrousel? C'est qu'il faut qu'elle laisse au météore ses coudées franches (ne murmurez pas, vous comprendrez) et que son aura bleu nuit, sans qu'il en soit perdu une particule, de l'escalier dans la rue — à toutes fins utiles — s'extravase

comme gomme adragante. Ah! voilà les arbres de l'avenue de l'Opéra qui s'intéressent et les agents de la circulation frappés de rigidité sous leur bougie. Seul un couple d'amants enlacés poursuit son chemin indifférent. Pas si loin pour la lanière du sacré, dans le désert, le départ est donné pour la course des six Shalako et, dans la jungle, nos superbes semblables creusés de nacre et empennés de paradis, d'un bond, de toutes parts, écartent les lianes ruisselantes.

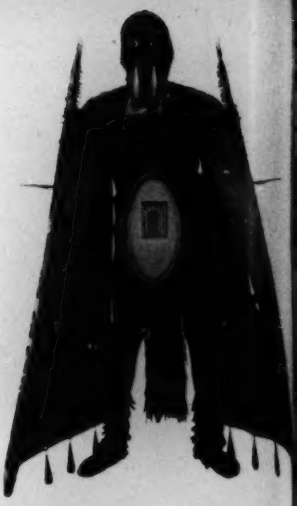
LAISSEZ PASSER le marquis de Sade « tel qu'en lui-même » et réinvesti de tous ses pouvoirs par Jean Benoît.

André BRETON.



NOTES CONCERNANT L'EXÉCUTION DU TESTAMENT DE SADE ☛

LE MÉDAILLON



COUVERTURE :

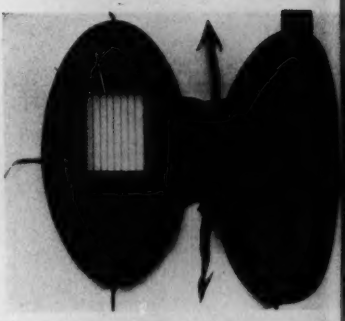
SADE EN PRISON.

« Le marquis de Sade, cet esprit le plus libre qui ait encore existé. »

APOLLINAIRE.

INTÉRIEUR DU MÉDAILLON :

OVALES 1 et 2 :



« Sade a passé, pour ses idées, vingt-sept années, sous trois régimes, dans onze prisons et en a appelé, avec une plus dramatique espérance que quiconque, au jugement de la postérité. »

André BRETON.

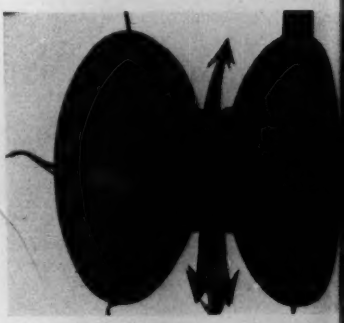
(*Anthologie de l'Humour noir*, p. 33.)

« Tout ce que signe Sade est amour. »

Gilbert LELY.

(Introduction aux *Morceaux choisis* de Donatien-Alphonse-François Marquis de Sade, p. XXXVIII.)

OVALES 3 et 4 :



LA DERNIÈRE « PENSÉE » DE SADE, OU LA BALANCE DE L'INJUSTICE

La dernière pensée de Sade : « ...les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes ».

(Voir testament de Sade.)

Flèche décochée au cœur de la sentimentalité.

(Pour explication, voir Maillot.)

La balance de l'injustice : 4 ou 5 décembre 1814. Inhumation du Marquis de Sade. Il n'a été tenu aucun compte de ses dispositions testamentaires : on a procédé à l'autopsie de son corps *, M. Le Normand n'a pas été prévenu et l'enterrement a eu lieu *religieusement* au cimetière de Saint-Maurice.

G. LELY.
(Aide-Mémoire de la Vie de D.-A.-F. de Sade, p. LXI.)

* Voir *L'Aigle Mademoiselle*, pp. 197-198.

OVALES 5 et 6 :

Hommage à André Breton, Gilbert Lely, Maurice Heine.

Copie du testament du Marquis de Sade.

LE MAILLOT

DE FACE : Flèches-tentacules qui étreignent le cœur-de-la-sentimentalité, tout en le libérant des larmes. Le costume en est entièrement éclaboussé. (Voir tombe, ailes, voiturette.) Le cœur enfin libéré « des idées de patrie, de famille, de religion ».

« Il n'y a de dangereux dans le monde que la pitié et la bienfaisance : la bonté n'est jamais qu'une faiblesse dont l'ingratitude et l'impertinence des faibles portent toujours les honnêtes gens à se repentir. Qu'un bon observateur s'avise de calculer tous les dangers de la pitié et qu'il les mette en parallèle avec ceux d'une fermeté soutenue, il verra si les premiers ne l'emportent pas. »

SADE.
(*La Philosophie dans le boudoir.*)

« Ne transmettez à ceux qui vous lisent que l'expérience qui se dégage de la douleur, et qui n'est plus la douleur elle-même. Ne pleurez pas en public. »

LAUTREAMONT.
(Œuvres complètes - José Corti, éd., p. 240.)

CAGOULE : Larmes voilées qui disparaîtront sous le grand masque.

DE DOS : Le poulpe.

« Le problème du mal ne vaut d'être soulevé que tant qu'on n'en sera pas quitte avec l'idée de la transcendance d'un bien quelconque qui pourrait dicter à l'homme des devoirs. Jusque-là la représentation exaltée du « mal » inné gardera la plus grande valeur révolutionnaire. »

BRETON.
(*L'Amour fou.*)

LES BÉQUILLES

Encadré par le temps. Cadran solaire sur chaque béquille.

BÉQUILLE DROITE :

Le bonjour - bonne journée-de-la-vie. (Lignes courbes.)

BÉQUILLE GAUCHE :

Le bonsoir - bonne nuit-de-la-mort. (Lignes brisées.)

Photo Ehrm

LES PANNEAUX

(Homme-sandwich : symbolise un des états d'esclavage dans lequel l'homme est tenu aujourd'hui.)

DE FACE : Vie. Œuf. ovale, grossesse, fécondité. Ovules et spermatozoïdes qui se rejoignent. Yeux, tétins, nombril, anus, etc. Evasement des flèches vers le haut ↖↗.

« C'est dans le sein de la mère que se fabriquent les organes qui doivent nous rendre susceptibles de telle ou telle fantaisie; les premiers objets présentés, les premiers discours entendus achèvent de déterminer le ressort; les goûts se forment, et rien au monde ne peut plus les détruire. »

SADE.

« Quand l'anatomie sera perfectionnée, on démontrera facilement par elle, le rapport de l'organisation de l'homme aux goûts qui l'auront affecté. Pédants, bourreaux, guichetiers, législateurs, racaille tonsurée, que ferez-vous quand nous en serons là? Que deviendront vos lois, votre morale, votre religion, vos potences, vos paradis, vos Dieux, votre enfer, quand il sera démontré que tel ou tel cours de liqueur, telle sorte de fibres, tel degré d'âcreté dans le sang ou dans les esprits animaux suffisent à faire d'un homme l'objet de vos peines ou de vos récompenses ? »

SADE.

DE DOS : Mort. Fossile d'un poisson ombre. Rétrécissement des flèches vers le bas ↘↙.

BRETELLES POUR PANNEAUX : A la vie. A la mort.

LE MASQUE

Totem de l'homme-liberté.

« Toute pensée sincère mérite le respect, n'eût-elle d'autre tenant au monde que son propre auteur. »

Maurice HEINE.

« Que vaut toute soumission à ce que l'on n'a pas promulgué soi-même... »

André BRETON.

« Ma façon de penser, dites-vous, ne peut-être approuvée. Et que m'importe ? Bien fou est celui qui adopte une

façon de penser pour les autres ! Ma façon de penser est le fruit de mes réflexions; elle tient à mon existence, à mon organisation. Je ne suis pas le maître de la changer, je le serais, que je ne le ferais pas. Cette façon de penser que vous blâmez, fait l'unique consolation de ma vie; elle allège toutes mes peines en prison, elle compose tous mes plaisirs dans le monde et j'y tiens plus qu'à la vie. »

SADE.

(Flèche [au dos du masque] pointée vers le ciel et destinée, de préférence, au Saint-Esprit. Une personne de moins en Dieu ! Celui qui est assis « à droite » depuis une éternité, risque d'en perdre l'équilibre et de se retrouver sur la terre. Je le mets à défi cette fois de racheter le « genre humain ». De toute façon, il aura forte concurrence.)

NOTE : Le masque est conforme à la loi concernant l'homme-sandwich : pas plus d'un mètre au-dessus de la tête.

LES CHAUSSURES

Les seules lignes droites du costume : la ligne de conduite.

« Le bonheur tient à l'énergie des principes, il ne saurait y en avoir pour celui qui flotte sans cesse. »

SADE.

Les chaussures sont anti-eurythmiques. (Voir klaxons.) Le pied droit : bruit strident. Le pied gauche : bruit sourd.

LES AILES

Eclaboussures des larmes du Maillot.

« Sade est totalement impitoyable. Son constant refus de pitié unit dans son œuvre l'humain à l'inhumain et fait la principale force de son génie. »

Maurice HEINE.

(Les ailes s'attachent au maillot et sur les béquilles.)

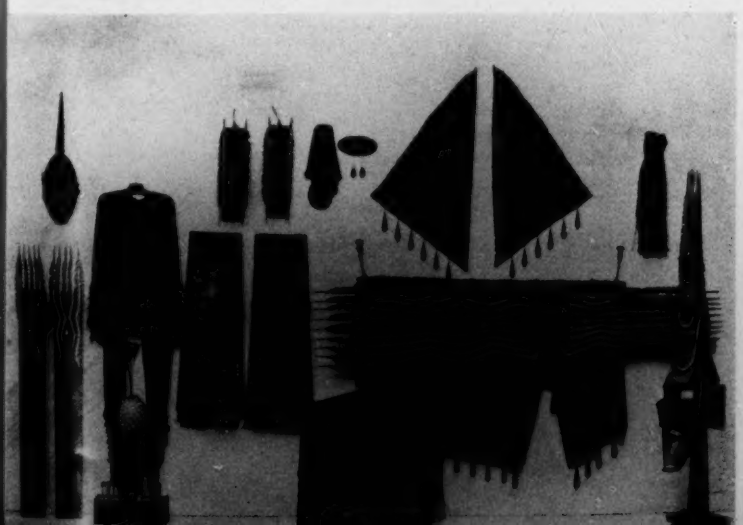
LA TOMBE

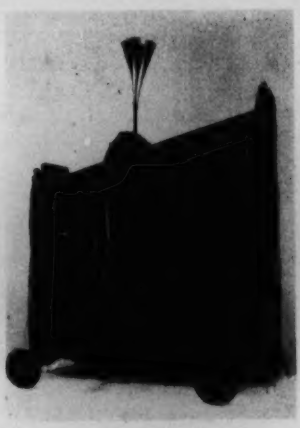
La tombe est « l'ombre portée » du costume. (Voir les planches qui ont précédé l'exécution du costume.)

La ligne brisée, la ligne courbe : même thème que sur les béquilles.

Le soleil noir (à travers duquel passe le bouquet du vit).

Tout autour de la tombe des flèches enfouissent les larmes sous terre.





LA VOITURETTE

La voiturette est spécialement conçue pour supporter le vit. La tombe s'emboutit directement dessus, et le tout est tiré par la chaussure droite.

Fleur-de-risée : larme (voir les parois de la voiturette qui sont ornées de larmes).

NOTE : Cette partie du costume, accompagnée du vit, (voir photo E 2), peut être détachée de l'ensemble et poussée par une femme, à la manière d'un landau d'enfant, un dimanche après-midi aux Tuileries.

LE VIT

Le vit marqué de traces de flagellation.

Ejaculation : bouquet de cinq fleurs (ou larmes 'ronquées), chaque fleur comportant une lettre insérée dans la corolle : *A. M. O. U. R.*

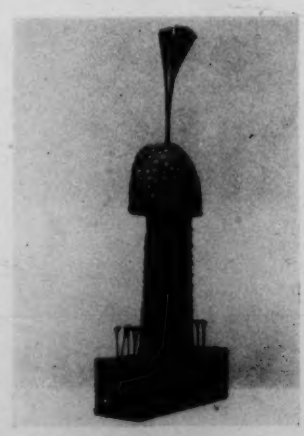
Testicules : × l'espoir multiplié, + la vitalité additionnée, tour à tour additionnés et multipliés par le signe de l'infini : ∞.

A l'intérieur des testicules : genre de radiolaires.

(Voir photo.)

« Quoi de surprenant, dès qu'opposant le sexe à l'esprit, le romancier décide de faire abdiquer à l'homme ses énergies spirituelles pour mieux exalter en lui le jeu de ses fonctions matérielles ? »

Maurice HEINE.
(Avant-propos aux *120 Journées de Sodome.*)



LE VIT CACHE-VIT

Le vit cache-vit recouvre mon propre sexe. Il a les proportions des deux personnages des 120 Journées de Sodome : Brise-cul et Bande-au-ciel. Il fait partie du tatouage et du maillot au travers duquel il passe. (Voir photos.)

A l'état d'érection apparaît le sablier qui par le fait même se vide. Le sablier à tête d'homme aux yeux ouverts et à tête de femme aux yeux fermés est rempli de véritable sable noir de volcan.

« Un jour, examinant l'Etna dont le sein vomissait des flammes, je désirais être ce célèbre volcan. »

SADE.
(La nouvelle Justine ou les Malheurs de la vertu.)

LE TATOUAGE

Thème à peu près semblable à celui du maillot, à cela près que l'homme ici est définitivement libéré du cœur-de-la-sentimentalité et de ses larmes. Il est maintenant digne d'être marqué à jamais du nom de Sade. Les flèches partant de toutes les parties sensibles du corps indiquent l'endroit où viendra s'appliquer le fer. (A ce moment précis et à cet endroit seul, le tatouage disparaîtra comme par enchantement.)

Le tatouage est conçu uniquement de face à l'exception du dessin au dos de la main droite qui tiendra le fer.

NOTE : Le tatouage prend de 6 à 8 heures d'exécution, il est sombre, comme les couleurs du costume.

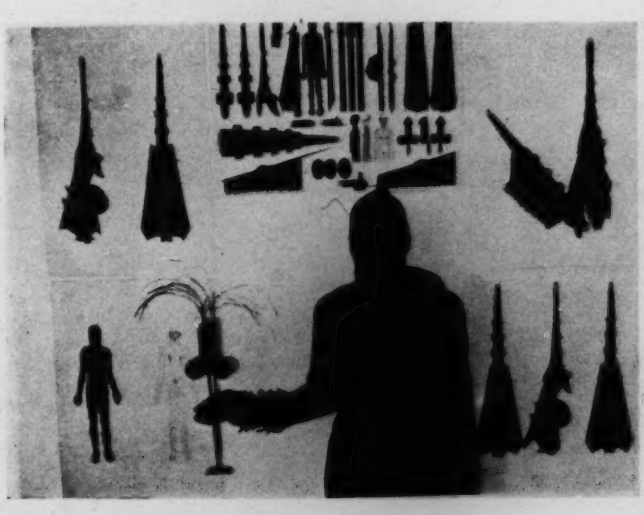
« Tout est bon quand il est excessif. »

SADE.

LE FER

La poignée est dessinée « aux armes » de Sade, c'est-à-dire le vit dans lequel est gravé le blason. A l'autre extrémité, les lettres de métal : SADE.

(Faut-il brûler Simone de Beauvoir ? Oui, sur la fesse. [« Faut-il brûler Sade ? » Article de Simone de Beauvoir paru dans les *Temps modernes*, n° 74, décembre 1951.] ainsi que tous les détracteurs de Sade, du genre Paul Bourdin, Jean Desbordes, Louis Parrot, etc., etc., avec joie sadique et sur les deux fesses pour Paul Claudel.)



LE COSTUME (en entier)

Transfèrement symbolique du tombeau de D.A.F. de Sade.

(La démarche est lente, cassée, étrange, pleine de vacarme alors que la tombe semble glisser doucement derrière.)

La couleur est spécialement conçue pour prendre toute son intensité à la lumière chaude du soleil couchant. (Le costume devra être porté de préférence à ce moment-là.)

Toutes les pièces du costume s'imbriguent, s'adaptent, ou se superposent. Elles peuvent tout aussi bien se « déplier » pour le mur et former une vaste panoplie.

A noter : aucune flèche horizontale.

« Les yeux du cloître véritable n'ont que deux chemins, en bas et en haut, rien de côté. »

Xavier FORNERET.

NOTES
CONCERNANT L'EXÉCUTION

De vieux journaux pour pâte-à-papier (de préférence « l'Humanité » et « Le Figaro » — à mélanger).
2 Bouteilles d'encre « noire administrative » (la même qui s'emploie dans les bureaux en bas de chez moi.)
5 Pelotes de corde détortillées, peignées, teintes et encrées.
3 Grandes feuilles de carton.
Des baguettes de bois.
Une pièce de feutrine.
Un vieux bas nylon.
Des boutons-pression.
2 Planches en bois.
Un écheveau de raphia.
4 Plaques de colle.
3 Sachets de teinture.
4 mètres 20 de tissu.
69 Billes de bois pour les larmes (goutte à goutte coûte que coûte).
2 Klaxons (aux Puces).
4 Roues (Foire à la ferraille).
Un tisonnier (Foire à la ferraille).
4 Lettres en métal : SADE.
Sable noir du volcan Stromboli.

LE TOUT : neuf mille quatre cent soixante francs.

HAUTEUR : 3 m. LONGUEUR : 3 m. 50. LARGEUR : 1 m.

Ce travail a été commencé le 2 décembre 1949 et son exécution terminée au mois de décembre 1950. (Entre-temps paraissait dans le journal « Combat », 8 juin 1950, une enquête sur l'héritage littéraire par Geneviève Bonnefoi : « Les morts auront-ils toujours tort ? »)

Jean BENOIT

Dans toute œuvre d'art fini
Il y a une part d'infini
NOVALIS

DALILA

Dalila qu'effeuilla le cor
Du géant triste
La marguerite de tes dents
Châtre le vent

Hissons la langue
Il faut nous mettre à l'unisson

Il nous faut des nuées de sons
Peuplant la ruche des lèvres
Il faut un bourdonnement fin
Sous la grossière écorce des oreilles
Attention
La blancheur écoute

Hissons
Il faut que les étendues rougissent

Dalila lis
Les cheveux chut
Sur ta blancheur tu penses

Sans nul lion
Qu'à la face des sables
Ta rose
Rasée de près

Singsong lily
Dite aussi belle mangue
Perruquière de nuit
Pour hommes
Au salon philistin
Tes airs chien
L'ont eu

Ton rideau ding
Sur sa déconfiture

Que la chiennerie résonne
Encore en lui
Ce grand corps de héros
Ce château triste

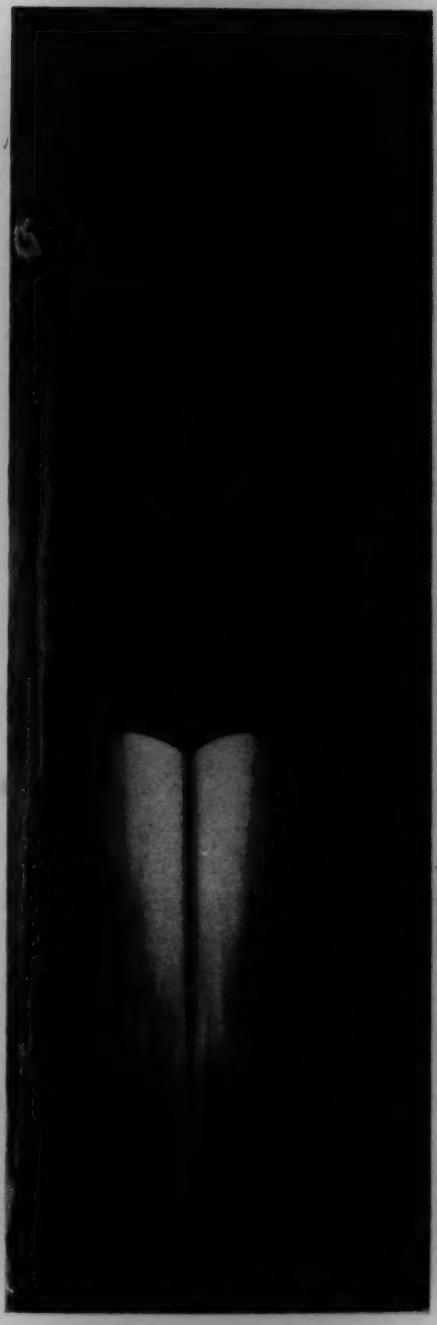
Hissons les mots
C'est dans le haut qu'ils bourdonnent
Montrons le chien de gloire

Généraux de la barbe au cul
Maréchalerie poulaille
Gros hères de bâton
Vos corps grouillent aux mains
Des petites de chez Aline
Qui ont métier de laver l'or
Sur un placer charogneux
Au fond de la baignoire

Bidetamajor
Samson le bide
Rasé comme ta rose
Ma fleur

Il faut amincer le verbiage
Il faut alléger le vocabulaire

EXALTÉE



TOYEN : *La belle ouvreuse* (1957).

Nous passerons le rasoir
Sur la boule des héros
Sur les mots du salon riche

Le chêne et le laurier
Seront tondus chartreux

Nous reviendrons vers les câlines
Qui s'offrent à vous faire le soldat
inconnu
Le dos contre un mur de gare

Dalilas d'un quart d'heure
Toi Louisa foraine
Qui par métier au Trône reignes
Dans les banlieues du porc

Ou bien toi peau de lait
Aux belles poules
Qui fut aimée du peintre Wols

L'olive coite
La Martiniquaise attentive

La nièce du général Chanzy
Qui tapine à Quincampoix
Pour le désarroi des chutistes
Et des hommes de la coloniale
Marie mie de pain
Jeanne qui
Se dégante ivre
Raymonde nulle
Et l'altière Saragosse
Plus maigre qu'une cathédrale

Filles au drapeau vague
Votre parfum rouge essaime
De l'autel à l'égout
Entre le tout et le rien
Sur le terrain des pas perdus

Vos mains vos pieds
Décrivent un lieu vieux et neuf
Où le galon n'a plus cours
Où la médaille est blette
Où les honneurs reconnus
Fraternisent avec le chauve minet
La rosette avec le chiffon
Le mâchefer avec les palmes
Légion de poubelle

O casseuses d'épieux
Belles qui désarmez les hordes
Jetez-les à genoux
Sous la voûte velue
De vos arcs de triomphe
Belles statues à poings fermés
Beaux chiffres vivants de la mourre
Jaillis d'une porte à judas
Ou d'une bouche à clavier noir
Comme un conservatoire des vices

Entre le rut et le rêve
Vous jalonnez la déroute
Du pas rythmé
Du nickel et de la clique

L'ordre s'affaire
Sous le talon d'un bas brodé

La puissance a bonne mine
Dans les draps communaux

. . . . . .

André PIEYRE DE MANDIARGUES.

Indications concernant
les travaux pour l'aménagement
de

NOTRE-DAME DE PARIS EN PALAIS D'AMOUR

Il va de soi que les travaux ne pourront commencer qu'après une totale désinfection de ce qu'est aujourd'hui NOTRE-DAME.

La purification sera longue et pénible et la nuit couvrira l'Ile de la Cité.

Pourtant, à l'heure où la Seine blanchit sous le Pont-Neuf, quand l'extrême pointe du « Vert-Galant » annonce dans l'eau la place Dauphine, peut-être un jour nouveau se lèvera sur le Parvis. De la cendre surgira un joyau éclatant, et, sur la pierre, se tissera la vie des hommes.

L'ensemble de la sculpture médiévale sera soigneusement conservé. On pourra cependant envisager certains déplacements.

C'est ainsi qu'au Portail du Croisillon Nord, ou Porte du Cloître, on remplacera :

— la Vierge par l'image en pierre, polychrome, d'une femme à l'épiderme fortement noirci par le soleil. Dans sa main, une étoile.

— les trois étages de bas-relief du tympan par trois projections en couleurs montrant, de bas en haut :

1. La croissance, très accélérée, de branches d'arbres.
2. Des vagues se brisant sur le sable.
3. Des flammes.

— les anges des voussures par des pierres phalliques et des coquillages.

Les vitraux seront doublés extérieurement par un vitrage étanche. Les remplissages des voûtes, actuellement en calcaire, seront démolis ainsi que la toiture de la nef et du transept. On ne conservera que les nervures des ogives, entre lesquelles on placera de longues glaces transparentes courbées.

Une coque de verre, formant un quart de cylindre, sera construite depuis le toit des tribunes jusqu'à une altitude un peu supérieure à celle des clefs de voûtes, sur tout le pourtour de l'édifice. Cette vaste coupe, alimentée d'eau de pluie, recellera une grande variété de poissons, de plantes, tous les fruits de la mer. A la belle saison, les amateurs d'ébats nautiques pourront s'élancer vers la Flèche, île abrupte.

A l'intérieur des tours, on accrochera des petites constructions en métal léger, indépendantes les unes des autres. Ce seront les chambres d'amour, aux formes diverses :

— parois souples, ondulées, ou angles vifs

— où tout le sol est un vaste lit

— intérieurement tapissées de fourrures ou de velours, totalement closes (la porte une fois fermée est invisible de l'intérieur)

— criblées de trous

— aux parois de glaces, transparentes de l'intérieur, miroirs pour l'extérieur

— pleines de voiles tombant du plafond, faits de la soie la plus légère.

Les sommets des tours seront deux étangs.

Les chapelles seront fermées sur toute leur hauteur par d'épais rideaux. Chacune aménagée confortablement pour l'évocation solitaire. Laboratoire muni d'un alambic pour la distillation des philtres, lieu propice à la découverte de tout artifice susceptible de provoquer la rencontre follement attendue.

Accessibles seulement par deux petits escaliers à vis, les tribunes seront des régions de demi-sommeil.

Sur le sol, couvert d'une épaisse couche de terre, on fera pousser des herbes géantes, des arbres nains.

Lits pour six personnes, nombreux parfums, vents faibles.

Dans les sous-sols, on construira un grand nombre de labyrinthes, chacun comportant deux entrées opposées, et une chambre, somptueusement meublée, en son centre.

Une femme choisit sa route au carrefour Nord. Elle suit des couloirs dont la section est un triangle au sommet inversé. Les parois sont des miroirs.

Un homme choisit sa route au carrefour Sud. Il suit des couloirs dont la section est un triangle au sommet dirigé vers le haut, tapissés de velours rouge.

S'ils ne s'égarent pas, ils doivent, inconnus l'un de l'autre, se rencontrer dans la chambre centrale.

Les grandes orgues doivent être placées sous les dalles de l'entrée, enfermées de telle façon qu'aucun musicien ne puisse jamais y prendre place. Le clavier est relié par télécommande à un appareil qui, placé sur la pointe la plus exposée de l'Ile de Sein, lui transmet les mouvements de l'océan.

Du même appareil, sensible également à l'état atmosphérique du lieu, dépend l'éclairage de la nef du Palais d'Amour.

D'un blanc-jaune par temps calme, la lumière tend vers le bleu le plus sombre à mesure que le vent souffle plus fort, vers le rouge le plus violent suivant la fréquence et la grandeur des éclairs.

BERNARD ROGER

Joyce Mansour

CROISSANT DE BRUME

Malade malade
Sur mon lit de mort toujours frais
Telle une mouche sur un fromage blanc
Je me console à l'idée que vos yeux me survivront
Qu'ils recaresseront nos animaux faméliques
Qu'ils reverront nos plages
Et que les cheveux des fillettes au fond de l'eau grise
Qui se balancent et se pavanent au passage des poissons
Charmeront comme toujours vos prunelles vinifères
Je pense en souriant à vos yeux à leurs regards sans adresse
Ni excédent de larmes
Vos yeux qui se reposent là sous mon drap comme une bouillotte ancienne
Comme une gaine
Le jour meurt épinglé sur le mur
Et moi dans mon lit
(Ne t'agite pas sur ta chaise)
Mes pieds sont des glaçons qu'aucun son ne fracassera
Mes jambes ont oublié leurs sauts dans la prairie
Seule ma bouche souffre encore et tremble
Mais qui entend les cris d'une langue platement inerte
Dehors le soleil crève le cœur de la dernière flaque d'eau
Là dans le parc où je rampais enfant
Timide comme une limace mais cambrée de ruse
Et heureuse quelquefois
Vos yeux viennent aux nouvelles
S'éternisent sur mon nez valsants inquiets
Incapables de comprendre
Déjà vos pas traînants s'éloignent sur le gravier
C'est bien
Je tomberai comme une feuille
Seule digne et sans maquillage
C'est gênant d'agoniser quand les parents veulent parler
Le râle même profond est souvent débraillé.

LES YEUX DES AMIS

Je cherchais ton cœur sous un monceau de débris
Un étrange parfum hirsute et prévoyant
Fouillait à mes côtés sans éteindre son cigare gris
Des plats réchauffés passaient sous mon nez
Des ligules des lamas des plumes du lilas
Des tentacules qui lient plus étroitement qu'une maladie
Des souvenirs non comestibles des gravures de nus aux hanches rebondies
Des étages du passé grignotés par la démence
D'autres plus conformistes fardés de poudre de riz
Cernaient leurs meubles de pompe et de dentelles de cérémonie
Je cherchais ton cœur sous un monceau de papiers gras
Mais le parfum de ton amour a éteint son cigare sur le tapis
Et je suis restée seule avec les cendres d'une savante plaisanterie.

CHOSE MORTE

Depuis que je te connais
Ame de mon âme
Chaque hydre que j'avale se transforme en esprit
Les tristes démangeaisons des femmes closes devant l'amour
Pèsent sur mes jambes comme des nids de batraciens
Et la renoncule des marais s'ouvre devant toi
Telle une bouche malpropre lumineuse de moquerie
Tu embellis ma route
Ame de mon immense amour
Telle une feuille sur une tombe
Telle une larme dans la soupe
Je te guette la nuit tendue à l'extrême au risque de se briser
Souhaitant ta venue sans me connaître encore
Vois une boule de sanglots prête à éclore
Grésille entre mes mâchoires aux gonds détachés.

Victor BRAUNER · *La ville* (1939).

Léonora CARRINGTON : *L'endroit du trésor* 1956.

Une lettre de Léonora Carrington

Mexico, 20 août 1959.

Cher André,

C'est par divers chemins que je reçois votre bienvenue lettre, et vos projets pour l'exposition érotique, une très bonne idée.

J'ai longuement songé à une pareille exposition, mais j'avoue que je vois cela comme l'érotisme comique. Parmi les nouveautés américaines les plus sublimes, il paraît qu'il existe un immense appareil en forme d'orgue qui rigole en quarante octaves différents.

En pensant à cet appareil, j'avais vu une salle — entre la cathédrale baroque et la pendule suisse — fournie d'un orgue à quarante rigolades multipliées dans les octaves (pour les amateurs de musique ce serait très évocateur). Un bestiaire très riche d'appareils érotiques meublerait cette salle. Ainsi, des sirènes en caoutchouc gonflable, des enfants de chœur en chocolat, des nonnes en acier pour les masochistes, des cabinets-girafes en verre couleur pastel pour les voyeurs (jusqu'à trois mètres de hauteur, avec échelle), des cadavres barbus en bocaux d'alcool pour les nécrophiles, des araignées en velours aux centaines de vagins pour les partouzes, etc., etc., tout cela au son de l'orgue. Il ne faut pas être trop subtil dans cette salle, je serais pour une certaine simplicité dans le sens des objets courants de ménage.

Je réfléchis à mon envoi personnel pour cette exposition et j'ai un certain goût pour le **massive-érotique** : ainsi un sexographe en ciment armé qui prendrait une forme pulpesque, de hauteur héroïque, d'appendages de cuivre — mais qui se chargerait de la douane ?

Serait-il possible d'envoyer les directives exactes pour construire l'objet suivant : un Saint Esprit (pigeon albinos), trois mètres de hauteur, vraies plumes (de poulets blancs par exemple), avec : Neuf verges en érection (lumineuses), trente-neuf testicules au son de petites cloches de Noël, les pattes roses. A l'intérieur, un simple phonographe (région de la poitrine de l'oiseau) qui jouerait une nauséabonde répétition du kyrie eleison (de la messe) ou si vous voulez une chanson plus gaie, par exemple la marseillaise, ou n'importe quelle chanson des petits croix de bois, le cancan, au choix. Faites-moi savoir, cher André, et je vous envoie un dessin exact, mais bien sûr en trois dimensions et hauteur indiquée, ça serait beaucoup mieux.

LEONORA.

CLOVIS TROUILLE

Mon caveau

S'il n'est vraiment plus possible de regretter

ces beaux militaires
Que Georgius gravait dans le bois

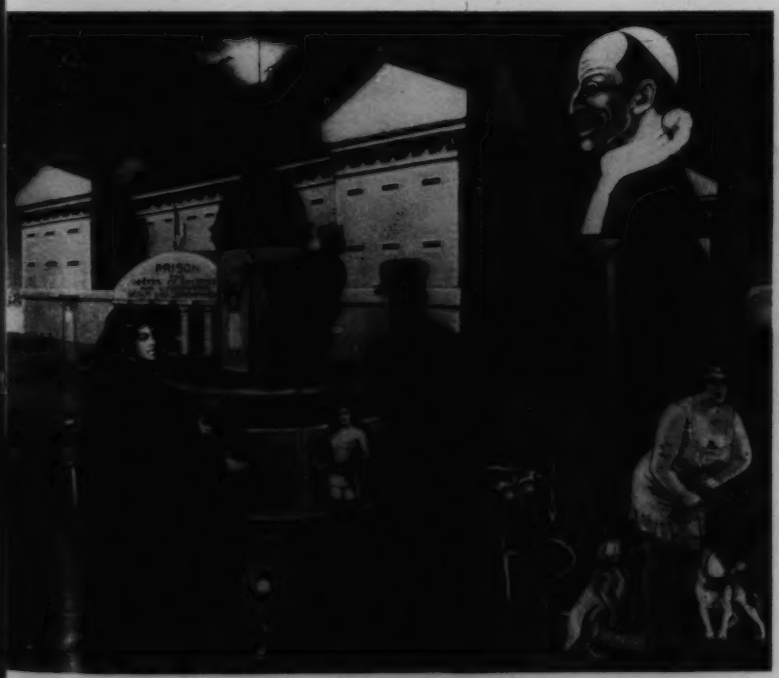
pour la gloire d'Epinal, force est de reconnaître que, par comparaison avec les merveilleuses saintes de Chartres, nous n'étions guère favorisés en fait d'imagerie moderne. « L'art naïf », **souverainement** orienté vers l'intériorisation, n'a pas fini de susciter la gêne, comme suffisent à le prouver certaines sournoises insultes récentes envers Henri Rousseau, mais cette orientation même exclut tels émois hautement salubres, que Clovis Trouille intervient pour multiplier. La force provocatrice de son œuvre, dont la présence suffit à « torpiller » l'attention errant au long des cimaises, tient, me semble-t-il, à la rencontre entre une indécence paisiblement caressée et les éléments folkloriques les plus sûrs, tant traditionnels (le zouave à la main fameuse, le magicien de baraque foraine) que contemporains (le Pape Pie XII, Jane Russell sortant tout droit de **Paleface).** Ne s'interdisant rien, Clovis Trouille se ménage parfois des coins de « vision pure » qui ne sont pas

Dolmancé et ses fantômes de luxure.

l'aspect le moins prenant de ses compositions irréprochablement ordonnées : une nonne folle mais encore voilée prêche aux oiseaux le long de la mer, un bouc noir sert d'accoudoir à une belle alanguie. Il lui est même arrivé (dans **Mes Funérailles** ou dans **Le Baiser du Confesseur)** de vider ce théâtre aussi prodigue que les madrépores, pour y installer quelque geste unique, qui pourrait fort correspondre au saisissement d'une « mythologie personnelle ». On verra une confirmation de cette hypothèse dans le fait que, sans jamais se démentir, son activité se répète et se renouvelle depuis trente années.

G. L.

Le poète rouge.



L'ASSASSINAT DE L'ÉQUIVOQUE

« Dans le développement de l'humanité, comme dans celui de l'individu, c'est l'amour qui s'est révélé le principal, sinon le seul facteur de civilisation, en déterminant le passage de l'égoïsme à l'altruisme. »

Sigmund FREUD.

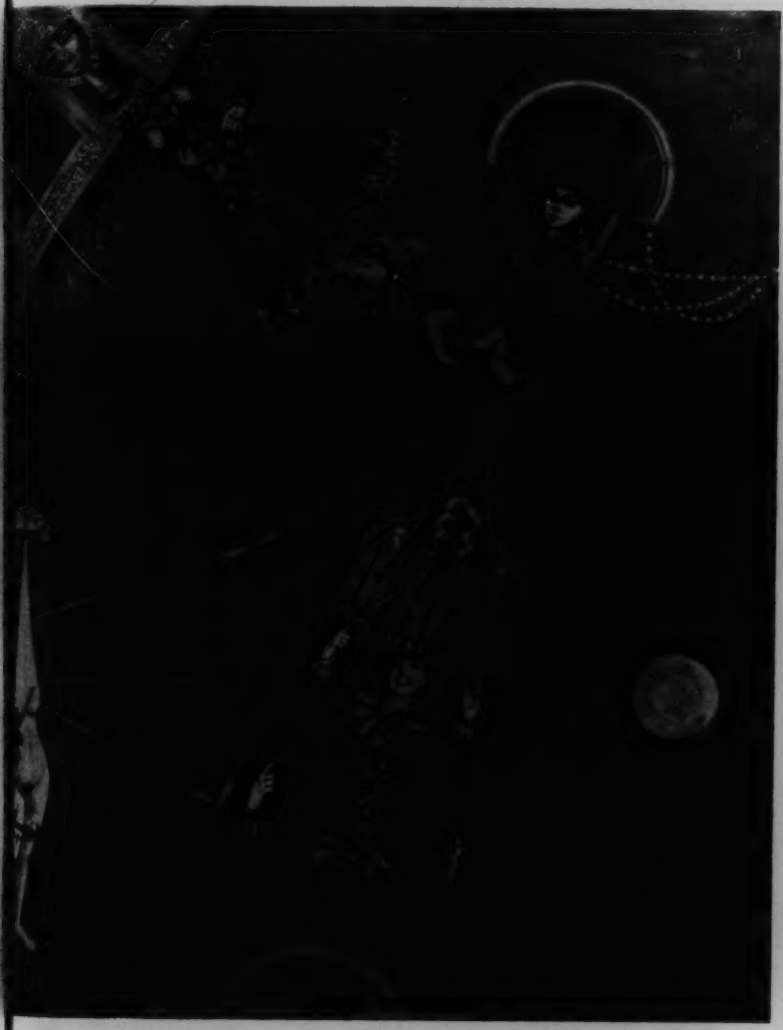
Quand l'homme se prenait encore pour un demi-dieu, centre pontifiant de l'univers, il concédait aux femmes le rôle ornemental d'un bibelot, d'une précieuse commodité, propre à servir d'écrin à sa sublime virilité. Plus tard, la grande désillusion du transformisme le reléguant à l'animal et à ses appétits rudimentaires, détruisit ce climat de niaise fatuité. Le sexe faible, émancipé, découvrit à la fois ses aptitudes professionnelles et cette liberté sexuelle tant réclamée qui est l'apanage, selon les Scandinaves, de tout pays civilisé. Aujourd'hui que la féminisation de l'homme (ou la masculinisation de la femme) contribue, disent les sociologues, à un exaspérant nivelage des sexes, le corps humain, tout naturellement, se voit assimilé, selon le goût du siècle, à un transformateur, à une usine chimique, ou à une calculatrice-robot.

Dans un retour inattendu aux thèses naïves de La Mettrie, on glose à souhait sur l'hydraulique de notre système circulatoire, sur la transformation de la matière en énergie dans notre moteur à combustion intense, sur la chimie des anticorps ou la cybernétique de nos relais nerveux. Le fonctionnement du corps humain s'accommode de plus en plus du recours aux pièces de rechange : on peut actuellement transplanter une artère, greffer un rein ou une cornée, remplacer un nerf ou un cartilage, faire l'échange d'une cage thoracique, coller les os brisés au moyen d'une glu plastique (1), doter les cœurs de valves cliquetantes. Au fur et à mesure que notre anatomie se truffe de prothèses, de substituts et de fac-similés supérieurs à l'original, le vœu louable de soulager les maux engendre chez nos praticiens telle habitude de jonglerie qu'on en put observer sur la scène du Grand Guignol, puis dans la littérature aseptisée de la science-fiction. On a vu se créer des banques de sang, de moelle, d'yeux et de peau, plus récemment des banques de sperme, rebaptisées pudiquement banques séminales. La transplantation d'un ovaire, réalisée tout récemment par un chirurgien du Connecticut, nous ouvre maintenant la perspective d'une banque des organes génitaux. Ainsi la chirurgie, au-delà de l'esthétique, se charge-t-elle désormais de modifier à volonté, outre les nez, nos caractéristiques sexuelles.

A ce stade, l'abstrait qui ces temps-ci se démode sur nos cimaises, envahit la physiologie. On nous explique que l'homme est très mal fait. Un physiologue allemand avait déjà remarqué : « Si mon opticien m'amenait un télescope aussi défectueux que l'œil humain, je refuserais de payer la note. » Ce mépris de l'inefficace enregistre des progrès curieux. D'un point de vue strictement scientifique, la plus belle créature du monde, disons si vous le voulez, Mlle Marilyn Monroe, apparaît, semble-t-il, comme bâtie sur un modèle périmé, faite de pièces d'occasion et privée des ajustements fonctionnels que nous impose l'évolution. Ses yeux, que je tenais pour des orbes parfaits, s'avèrent incapables de détecter les variations les plus subtiles de la lumière.

(1) U.S. Plastic glue is used to heal broken bones, **dépêche de Washington le 27 juillet 1959.**

Ses oreilles menues demeurent insensibles aux ultra-sons, que connaissent pourtant le terre-neuve et le caniche. Les ondes radiophoniques, les interférences d'un champ magnétique, les radiations nucléaires les plus diffuses restent lettre morte pour son corps d'apparence harmonieuse. Nous sommes encombrés d'organes superflus et réactionnaires. Selon Mr. Laurence Galton, qui devrait s'empresser de donner l'exemple, on peut se passer d'un demi-cerveau, de 80 pour cent des intestins, de trois quarts de foie, d'un rein



Max Walter SVANBERG : *Événements pendant que le soleil est le cœur de mon amour* (1959).

ou d'un poumon; on peut vivre sans estomac (et sans plaisir), sans thyroïde (à condition de s'injecter quelques sels de calcium), sans adrénale, sans pituite. On peut enfin vivre sans testicules, puisque les hormones s'emploient alors à restituer, je cite mes sources, « le développement normal des caractéristiques sexuelles secondaires : voix mâle, poussée des cheveux, etc. » (1).

Autant dire tout de suite, et pourquoi s'en priver, qu'on

(1) **Laurence Galton :** You can live without these organs **(English Digest).**

peut vivre sans faire l'amour. Les moines le savaient depuis longtemps, mais la science, moins renseignée, et nous faisant le don de l'insémination artificielle, nous abandonne sans grugerie aux bacchanales hygiéniques, aux orgies fonctionnelles de la « grossesse en bocal ». N'est-il pas avéré qu'une seule éjaculation de sperme humain, diluée et distribuée, peut imprégner plusieurs milliers de femmes?

M. Rostand, qui se ravit lui-même par l'énoncé de ces merveilles, fait miroiter pour nous les promesses de la puberté précoce, réalisée chez les souris, mais c'est pour l'acculer à la grossesse multiple, à la multiplication des jumeaux, dont l'avantage me semble inexplicable, ou à cette fantaisie nauséabonde, l'union homosexuelle : « Chez les salamandres, chez les crapauds, nous confie le savant, on a marié de faux mâles avec de vraies femelles, des fausses femelles à de vrais mâles, pour obtenir une descendance fille de deux mères ou de deux pères. » (1). Dans sa terminologie grassement friponne, M. Rostand, qui cherche toujours à « mettre la main » sur les ressorts de la nature ou à « taquiner » l'embryon, se fait évidemment le défenseur dithyrambique du changement de sexe qui permet aux sujets « de mettre leur conformation corporelle en harmonie avec leurs instincts déviés ».

Ce langage est révélateur. La fonction sexuelle presse-bouton, qui nous est annoncée sans trop de détours, aura pour intérêt d'être normalisée. Toute paresthésie, envisagée comme une déviation, pourra trouver sous le scalpel ou la seringue son terme béat. Si nous en croyons les sornettes énormes du biologiste et académicien, il n'y aura demain pas plus de belles féminines ou d'hommes virils que de lesbiennes ou d'invertis, pas plus d'homosexuels que d'hétérosexuels. Il n'y aura que des hommes et des femmes, et encore je m'interroge. L'acte conceptuel, pierre de touche de la sexualité contemporaine, semble voué, si l'on en croit l'expérience citée, à un transfert presque automatique des sexes, réduit si l'on préfère au fissionnement simpliste de la cellule. Pour que nos grands esprits se sentent en repos, il faudrait, somme toute, qu'on élimine les perversions. De même qu'il n'y a pas d'exhibitionnisme chez les nudistes, on chargera la mécanique des hormones de contrôler la puberté, on influencera l'équilibre des chromosomes et, par l'usage immodéré de la lobotomie, on éliminera toute tendance au narcissisme, à l'infantilisme, voire au sadisme, à la scopophilie. Tous penchants rectifiés, les complexes modifiés par un ajustage de l'instinct filial ou maternel (on dit grand bien de l'hormone dite prolactine), on verra disparaître de la conscience cette pénombre inquiétante, mer des incertitudes inexplorées, mère des balancements de la pensée, royaume crépusculaire de l'imagination.

La science voit comme toujours dans l'équivoque une négation de principe qui l'embarrasse au plus haut point. Sous les prétextes les plus alambiqués, c'est l'érotisme qu'elle veut atteindre dans ses malversations de la personne humaine. L'érotisme qui, par son empire naturel, conserve encore à l'homme cet âge d'or que toute société éprise d'ordre veut reléguer à l'utopie ou à la mystique. Ennemie du mystère donc, par définition de toute poésie, la science fera tout pour chasser le scabreux, maître des ambiguïtés et des émois.

Mais qui croira vraiment que l'humanité, enracinée comme elle l'est à sa fonction immémoriale de plaisir, puisse se laisser dénaturer?

Robert BENAYOUN.

(1) Jean Rostand : Peut-on modifier l'homme ? (Gallimard). A cette question, je répondrai provisoirement par une confidence. Si je m'oppose à toute refonte d'un équipement personnel que je tiens entre tous pour une réussite, je ne vois aucun inconvénient, dès cette date, à ce qu'on modifie M. Jean Rostand.

ENTRE AUTRES

La jalousie délabre l'esprit. L'imagination, par un tour métonymique, réduit l'être perdu à telle partie de lui-même et le reste disparaît comme sous un cache. Je ne vois, quant à moi, que les mains et leurs tendres services.

★

Actif et passive, en amour, sont l'avers et le revers de deux médailles. L'homme ne prend jamais la femme qu'il croit, la femme ne se donne jamais à l'homme qu'elle suppose. A moins de deux êtres atrocement lavés de toute imagination, c'est ce malentendu perpétuel qui fait loi.

★

Les experts, les savants, les stratèges, ceux qui pénètrent le cœur des femmes et jouent de leur corps comme d'un instrument bien su me font rire. Je dis : « J'ai ma naïveté pour moi », comme d'autres, leur conscience.

★

Là seulement, les sentiers se réembroussaillent toujours.

★

En 1950, à Cannes, une putain détaillait à un barman comment elle avait soustrait à une pratique noire sa très jeune camarade, quinze ans disait-elle : « Tu te rends compte, je le connais, il l'aurait défoncée... »

★

Les petites fêtes cousues main échouent toujours. Mais quelle grandeur dans le délire sombre d'après !

★

Femme dérobée, comme on dit d'une porte.

★

Tout ce qu'on gagne est perdu ailleurs, tout ce qu'on perd est gagné ailleurs.

★

L'amour a sa psychologie : voir les romans du XIX' siècle français. Sa morale : voir Sade, Freud, les surréalistes. Sa logique : le libertinage. Sa métaphysique : l'érotisme.

★

La soumission à la convenance sexuelle de l'homme ne fait nullement de la femme un objet : un objet qui se pense objet reste maître du jeu ; drôle d'objet.

Mimi PARENT : *J'habite au choc.*

Dans le trouble réciproque, la raison trébuche toujours plus vite chez l'homme. S'il le sait, il maltraitera sa compagne et l'honneur sera partagé.

★

Fonder une société d'encouragement au saphisme.

★

Une image exacte du bonheur : « Les amants de Tolède » de Villiers de l'Isle-Adam.

★

Je ne suis revenu de rien.

★

Je donne dans le furtif, l'inachevé, c'est-à-dire l'essentiel.

★

Tant d'efforts, en amour, pour prévenir les retours de la raison. Du coup, celle-ci ne fait pas irruption mais s'insinue et ronge.

★

Les confidences sexuelles, entre hommes, sont la forme la plus hypocrite de la pédérastie.

★

L'amour pour l'amour : l'inquiétude, le tourment, le désespoir pour l'amour.

★

Exercices de télépathie, dans le métro : maigres résultats.

Du temps de Laclos, il n'y avait pas de forteresse imprenable. De nos jours, il n'y a pas de forteresse du tout.

★

Généralement, l'irrationnel tend à devenir rationnel ; dans l'amour, c'est le contraire.

★

Le cœur, lui, fait son métier. C'est l'esprit qui tangue.

★

A dix-huit ans, je souhaitais ou exigeais les yeux ouverts dans l'amour ; aujourd'hui, je les crains un peu et ne demande rien.

★

D'un certain point de vue, le libertinage est une défaite de l'imagination ; celle-ci est incapable de réinventer la femme aimée.

★

Mais il existe une forme de libertinage qui est recherche d'un seul être à travers les apparences de plusieurs corps.

★

Ce qui précède peut être, j'y consens, considéré comme un alibi commode.

★

La soumission d'une femme est un leurre. La femme la plus totalement soumise rêve. Si elle rêve d'être à un autre ou de toute forme de liberté, elle échappe, par là, à son maître. Si elle rêve d'une soumission plus grande, que ce maître est dérisoire !

★

Chez la femme qui n'a que sa robe sur la peau, les dessous brillent par leur absence.

★

Mettre ses gestes en désaccord avec ses propos.

★

La langue française épouse intimement les équivoques de l'amour. Exemple : la femme captive.

★

Oui, nous perdons la tête ; hélas ! nous la savons pas loin.

★

Seul l'amour vaut réellement la peine de vivre et l'érotisme de penser.

★

La religion est un lien entre l'homme et Dieu. L'amour un lien entre l'homme et la femme. C'est une bien belle chose que la femme transforme et détourne vers sa chair des oblations qui seraient allées à un déplaisant phantasme.

Jean SCHUSTER

LASCIVIA

Offerte au sens que lui confère un ancien lé de damas
satrape, marche arrière de son vivant comique
Tirade altière, supplice plus timide à se voir confirmer
l'accolade, louis d'or
De sa présence une issue plus neigeuse aurait menacé
d'en découdre et qu'y faire
Pour ramener à soi au travers des vacillations de la
nuit l'entité des métonymies familiales

D'étage permis, rive excisée, outils d'une palpable
urgence
Au large épelant sa fureur s'improvise un bois
d'aulnes
Quel bâtiment, rien de nu ne s'y blesse, à ses attaches
de crépi
Rapatriera l'image déchirée d'un bras de mer

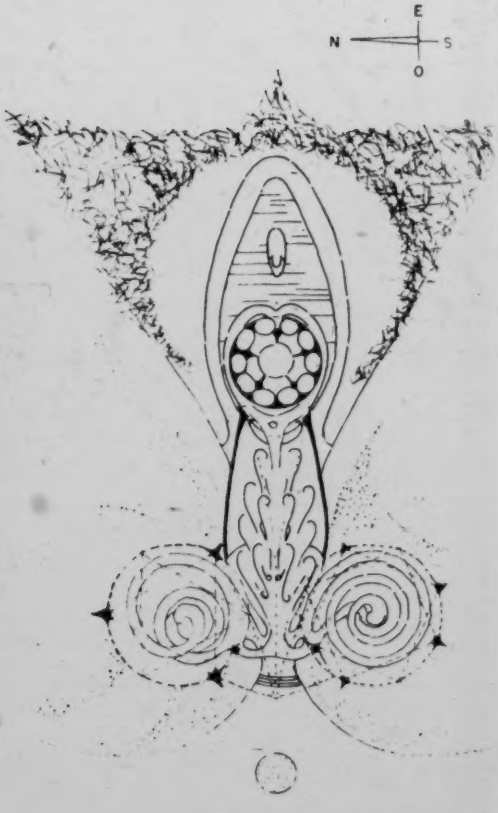
Qu'il passe absent de son refus l'encontre interminable des cigognes
L'élan docile inaugurait ailleurs sa lanterne au pluriel exhumé
Puis ce fut, traversant miracle, fort de ses hachures
de plomb, l'accablement des contumaces
Gouttières de couleur, béjaunes, mécaniques à riches
morsures
Avec au zénith ce personnage d'emprunt que l'on
imaginait calme

Engageant son décor, exogynie lucide, où se résout
comme un contrôle à mirer le déduit
Vitrail unique de sa naissance, parole de l'honneur
dénoué, s'improvisant toujours en gestes
Tandis qu'à ses soins de transe et de maintien, éprise
d'une obscure saccade, elle épiait
Torches du perce-rêve, amazones roidies dont ses
murs se couvriront à la saison du dernier amour

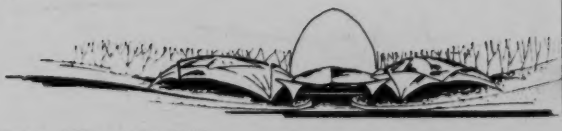
Robert LEBEL.

Abraham JANSSENS (1576-1632) : *Lascivia*
(Musée des Beaux-Arts, Bruxelles).

COUPE LONGITUDINALE



PLAN D'ENSEMBLE



ELEVATION SUR L'ENTREE

LA FAVEUR DES LIEUX

Toute vie se moule sur le support matériel de son développement : la vraie vie se fera un théâtre à sa mesure, comme il est nécessaire. Une fois résorbées les lèpres de nos civilisations ratées, l'on verra surgir les cités mouvantes, où nul ne sera plus tenu par les nécessités mineures de temps et de lieu, car telle devra être la loi d'un monde où la connaissance sera offerte à tous, ou ne sera pas. Alors la liberté vraiment sera la grande affaire.

Les cités mouvantes, qui laisseront à chacun individuellement une indépendance d'action aujourd'hui inconcevable, ne pourront manquer de suivre statistiquement de grands axes de courants urbains, aux points de rencontre desquels se trouveront des groupements plus denses et plus stables : les METROPOLES. Ces métropoles posséderont, outre les établissements fonctionnels nécessaires à la vie collective locale, ceux qui fomenteront et régleront les grandes pulsions de l'Egrégore : les monuments et palais traduisant sur le mode exaltant les correspondances visibles et secrètes entre les divers niveaux et les multiples aspects de la vie; le site même choisi pour chacun d'eux précisera déjà le signe de son affectation, les hauts-lieux manifestant de toute évidence leur vocation de conversants superbes qui les prédestinait jadis aux cultes solaires, tandis que des vallées propices aux flâneurs, leur ombre, leur humidité, favoriserait plus certainement les rencontres et les cérémonies familières.

Toute vie spirituelle se moule sur le support affectif de son développement. Les civilisations de la liberté porteront le plus grand soin à encourager l'enrichissement de la vie sensible de leurs citoyens par la création, en plus des parcs et monuments accompagnant normalement tous leurs établissements, de JARDINS DES EMERVEILLEMENTS, dont nous donnons ici un exemple caractéristique.

Le symbolisme érotique très direct d'un monument de cette sorte nous a paru devoir nécessairement être adopté par des hommes débarrassés des tabous moraux actuels et conscients, tous sans exception possible, de la nature élémentaire de leurs impulsions.

Le jardin des émerveillements représenté ici se situe dans un creux de vallonnements très doux dont les pentes sont cultivées en gazon soigneusement entretenu, sauf le bosquet triangulaire planté à l'Orient et sa clairière ronde entièrement semée de fleurs de couleur rouge ou fauve et, pour les saisons où toute floraison est impossible, de plantes au feuillage pigmenté de pourpre. L'entrée se trouve à l'ouest, entre les deux COUPOLES D'IMMORTALITE. La coupole septentrionale, dont la structure est hexagonale, est consacrée aux images, tandis que la coupole méridionale, bâtie sur un tracé octogonal, est réservée à la musique; musée et conservatoire, ces coupoles offriront

ART EXHIBITION CATALOGUES REPUBLISHED ON MICROFICHE

Published on microfiche by:

Chadwyck-Healey Ltd
21 Bateman Street
Cambridge CB2 1NB
England

Somerset House
417 Maitland Avenue
Teaneck, NJ 07666
USA

Date of publication and production of master: 1976

Series: The purposes of this series is to make available those catalogues that have lasting interest through their text or their illustrations. Catalogues and cumulations of titles in the series are available from the publishers.

Serial numbers: Each title is identified by a seven-figure serial number placed in the top right hand corner of the microfiche title strip. The first figure indicates the number of the list in which the title first appears. The first three-figure group signifies the gallery or museum; the second three-figure group the accession number for that title.

Copyright: Filmed by permission of the copyright holders. The microfiche edition is the copyright of Chadwyck-Healey Ltd, 1976.

Location of original: The National Art Library, Victoria & Albert Museum, London.

Technical data:

Producing laboratory: Micromedia Ltd, Kidlington, Oxford, England.

Note:

Some text and illustrations are lost through tight binding. This is a problem which we regret we have found unavoidable since we are only filming at the Victoria and Albert Museum those catalogues that cannot be found in other London locations.

General

surtout leurs galeries et studios aux clubs d'essais. Elles s'ouvrent ensuite sur la vaste NEF DES ENIGMES où quatre galeries séparées supportent les douze LAMPES DES SAGESSES FUGITIVES, où s'allument et s'éteignent par intermittences les flammes de la connaissance passionnelle et de l'expérience sensuelle : ce sont douze pavillons suspendus, correspondant aux douze familles astrologiques, consacrés à la poésie, et aménagés pour que puissent s'y ordonner les petits récitals et s'y tenir les disputes des philosophes ou les jeux restreints, dans les meilleures conditions d'agrément : chacun d'eux comporte un distributeur de parfums et de rafraichissements et des appareils à musique et à images. Sur le sol de la nef sont réparties des cabines individuelles où l'on peut aller se mettre en costume de jeu.

Ces quatre galeries se rejoignent vers l'Orient pour former une passerelle circulaire, l'ANNEAU DES VERTIGES, sur lequel on ne peut guère s'aventurer sans risquer d'être pris dans les embruns du grand jet d'eau, image du grand jeu des circulations.

Si l'on ne plonge (ou ne tombe) pas d'emblée dans l'ABIME DES TEMPS, on pénètre par l'antipode dans l'ŒUF REVELATEUR, lieu éminemment électif, conçu pour que les rencontres n'y soient pas soumises à d'autre hasard que celui du déterminisme sensuel, et aménagé en labyrinthe-laboratoire des inventions insensées, un vide central pouvant éventuellement servir à donner des représentations rituelles ou improvisées. Toutes les ressources techniques de l'art et du spectacle y sont mises à la disposition des joueurs pour l'exaltation simultanée des cinq sens.

Un plongeon dans l'abime ramène à l'air libre les émerveillés, sauf parfois un couple que l'égarement conduit sous la voûte translucide et tiède de la CHAMBRE DES DELICES de l'ilot de Clitor, où nous le laisserons à lui-même.

Ils ne s'en iront pas sans emporter un bouquet des fleurs spécialement cultivées par les gardiens de la clairière rouge, pour entretenir chez eux, pendant des journées, le parfum du JARDIN DES EMERVEILLEMENTS.

Guy DOUMAYROU.

1 + 1 = 1

L'érotisme est à la vie sensuelle ce que la poésie est à la parole. L'érotisme est poétique, il est la poétique de l'amour charnel, grâce à laquelle cet amour s'imprègne de spirituel et tend à jeter un pont entre le possible et l'impossible.

Ce pont n'est autre que le corps de la femme, d'un seul jet lancé sur l'abîme au fond duquel roule tumultueusement le torrent de la vie, ses eaux tour à tour brûlantes et glacées. Cette frêle et robuste passerelle, d'un côté s'ancre profondément dans l'univers de l'objet; de l'autre, elle touche aux plages célestes où l'amant délivré peut enfin découvrir sa compagne, comme dans cette page merveilleuse du *Surmâle* de Jarry : « Son masque était tombé... Ellen était maintenant toute nue. Sauf son masque, depuis deux jours il la possédait toute... » Au-delà de la possession, quand tous les gestes de la danse d'amour ont été vécus jusqu'à épuisement, il y a enfin cet aveu de l'Indien, « arraché par une force », auprès du corps d'Ellen qui semble morte : « Je l'adore. »

Le corps de la femme est médiateur par excellence, puisqu'il me permet seul de franchir toute la distance qui me sépare du monde, comme un fleuve dont les deux bras s'unissent pour étreindre l'île. Sans lui, sans ce corps d'où s'exhale et rayonne en tous sens le plus mystérieux des appels, le monde visible pour moi n'aurait plus d'âme, il ne serait plus en communication avec l'invisible dont il est la porte, de même que la « forêt triangulaire » n'est que l'orée d'un invisible jardin où, par la grâce d'Eros, l'homme meurt pour ressusciter à une vie toujours plus intense et plus riche.

L'homme se greffe sur la femme. Deux arbres, dont l'un abreuve ses racines aux sources chthoniennes et l'autre capte l'énergie solaire, se pénètrent, se soudent et jaillissent en une même floraison. L'érotisme est cet art d'enter l'imaginaire sur le réel, le soufre sur son mercure, le désir sur son objet, afin que l'un et l'autre s'exaltent mutuellement jusqu'à faire à eux seuls toute la forêt, jusqu'à emplir toute la coupe du jardin de l'univers. Cet arbre double n'a qu'un fruit et c'est lui-même. L'arbre de l'homme et de la femme s'engendre lui-même et n'engendre que lui, sa fourche abritant l'œuf du Phénix.

« Naturel », l'érotisme l'est comme la poésie. S'il paraît quelquefois œuvrer contre la nature, c'est qu'il veut la forcer à se dépasser elle-même, à livrer tout ce qu'elle recèle en ses flancs et qu'elle hésite à donner, par paresse ou parcimonie. Il est naturel cependant que je veuille être plus qu'un homme quand tu me tentes en m'offrant tout l'univers. Il l'est de te vouloir plus qu'une femme, quand les aberrations, les folies et les « crimes » de l'amour sont la manifestation de cette « soif insatiable de l'infini » qui se consume elle-même et qui, par son seul feu, doit être capable de tout purifier.

Que l'homme viole la nature ou s'y soumette, qu'il la haïsse ou la chérisse, la veuille détruire ou magnifier, ces attitudes contradictoires ne sont que les deux aspects d'une même passion, comparables aux deux têtes d'un aigle bicéphale qui, bien qu'irrésistiblement attiré par le soleil, ne peut détacher son regard de la terre qu'il caresse de ses ailes cependant que ses serres la déchirent. Je chéris trop, en un seul être, tous les présents de cette terre pour ne pas haïr ceux qui prennent plaisir à les saccager. Et pourtant tout amour n'est peut-être que la glace très pure d'un miroir dont cette fureur sainte, sadique, constitue le tain. Le miracle de l'amour naît de ce double vertige, celui de la création et de la destruction réconciliées dans une seule et

Adrien DAX : *Les fesses des rosiers* (1959).

même ivresse. Sade et Rousseau, le contempteur et l'idolâtre, prennent part au même banquet *sacré*.

De même que la poésie n'est pas réductible au poème, l'érotisme peut largement excéder le domaine qui lui est réservé. Schwaller de Lubicz, dans un livre qui abonde en fulgurants aperçus, conçoit une *érotique* générale, incluant celle de l' « âme », et dont on pourrait à coup sûr s'inspirer pour l'établissement d'un véritable programme moral. Le fait est que la femme n'est rien sans l'homme — mais qu'à son tour celui-ci, sans elle, n'est rien, l'un et l'autre se créant réciproquement, « non comme deux pôles de sens contraire », mais plutôt comme l'avers et le revers d'une médaille.

Que l'érotisme irrigue donc toute notre vie, cette vie que le « Grand Désir » ne peut faire moins que de transformer en une tentation permanente, dans l'extrême tension de laquelle non seulement l'homme mais la femme doivent s'accomplir, c'est-à-dire trouver leur être véritable, qui est un. Et par là seulement ils auront accès à la réalité essentielle, transposant sur le plan de la conscience cette *illumination physique* qu'il m'est arrivé d'éprouver à nager nu en pleine mer et dont Simone Debout rappelait récemment que Paul Valéry la comparait pour sa part au seul « jeu de l'amour ». Par cette action, le contact magique est établi avec tout le réel, celui-ci d'un grain si souple et si serré qu'à le caresser, à l'étreindre, le corps n'est plus qu'étreinte, que caresse. Il n'y a plus de vide, partant plus de frontière, plus de démarcation entre le nageur — ou l'amant — et l'onde qu'il brasse et qui l'embrasse. Mon corps n'est plus que l'intérieur du sien; et c'est en moi, dans cet œil ou ce ciel ouvert au fond de moi, que son mystère est dévoilé, qu'elle est, réciproquement, tout entière contenue, l'Aphrodite marine, la femme éternelle.

Jean-Louis BEDOUIN.

MÉTÉORES

I

Sombre, elle est dans le vide. Son doigt s'éveille, hésite, puis devient poisson. Tout son corps s'éclaire. C'est le brouillard, se dit-elle.

II

Lourde, dans le tourbillon, elle n'est qu'une plaie. Un cri entr'ouvre sa bouche mais ses orteils sont des papillons et ils s'envolent. C'est l'éclair, se dit-elle.

III

Rouge, elle s'étonne : ce ne sont plus les écailles qui recouvrent son corps mais les lèvres toutes petites, innombrables. Elle s'enveloppe dans un drap blanc. C'est la neige, se dit-elle.

IV

Tremblante, elle avance vers le gouffre alors qu'elle voudrait s'enfuir. Ce n'est pas un gouffre, c'est un vautour qui se précipite vers la pointe nue de son sein. Elle rit. C'est le mirage, se dit-elle.

V

Citadine, elle a le secret d'ouvrir les cages. Avec le premier tigre, elle descend dans le métro. Bientôt, ils sont dans le désert. Les ampoules s'éteignent mais dans le noir deux yeux verts ne tarderont pas à s'illuminer. C'est l'éclipse, se dit-elle.

VI

Haletante, elle a atteint le sommet de la plus haute falaise. Soudain, derrière un rocher, elle aperçoit un œil et puis un autre : des milliers de prunelles avides sont fixées sur elle. Vite, elle commence à se déshabiller. Nue enfin, elle avance vers la pente abrupte, herbeuse, et descend vers la plaine en faisant la roue. C'est le cyclone, se dit-elle.

VII

Nocturne, dans la mousse elle découvre les étoiles, les traces d'un cerf et enfin une source. Une hermine en fuite se cache sous son aisselle. C'est la comète, se dit-elle.

VIII

Jalouse, elle voit le dos d'un inconnu qui s'observe dans le miroir. Sous l'oreiller, elle prend une hache et la lance vers la froide surface pour anéantir sa profondeur trompeuse. L'inconnu se détourne et la dévisage pour voir sa nouvelle image, peut-être. Non. C'est le tremblement de terre, se dit-elle.

Radovan IVSIC.

Au Musée Grévin (Photo Pablo Volta)

PRINCIPES POUR UN SÉMAPHORE

Certaines femmes ouvrent et ferment leur sac avec de très feintes maladresses. Ce que d'autres inscrivent sur leur calepin semble toujours à la merci d'une indiscrétion. Le scalpel des rues, incisant à même le cœur nous mène tout ensanglanté au rendez-vous. Le briquet fait alors merveille. Une autre enfant d'âge incertain se mord la lèvre... Une seconde d'hésitation et l'image se brouille à jamais. Vous avez prémédité envers vous-même un crime crapuleux — que vous le vouliez ou non — et cette préméditation est odieuse car elle ne s'accompagne que du calcul des risques.

Si tout est signe tout alors est tentation. A la

résistance qu'ils opposent à la tentation je reconnais mes ennemis. Tous ceux que j'aime savent y succomber : nous partageons le beau secret d'être toujours du côté des damnés.

Il n'est de perfection que dans le lapsus. La chute d'un gant et le signet vagabond du livre, les faux plis et la langue humectant les gerçures, les maladresses du portillon automatique et les fermetures-éclair oubliées, l'orientation divagante des mèches de cheveux et la maille du bas qui file constituent le palimpseste fugitif des rencontres.

Telle est la forme hiéroglyphique, le style enchanté du signe érotique.

La simulation nécessaire à la complicité amoureuse fortuite en représente la forme symbolique, le style signifiant, tant il est vrai qu'il suffit de peu pour que deux êtres se comprennent — bas, la patte blanche de la timidité et de la crainte du malentendu. Prêtez quelqu'attention au manège de cette femme, avec sa bague et son ticket de métro et c'en est fait de vous : elle sait que vous savez. Même si vous fuyez, votre imagination veille à ce que vous ne lui échappiez pas.

Je croise un peu partout bon nombre d'hommes et de femmes dont je lacérerais volontiers le visage d'un grand X beau comme l'attentat à la pudeur. Telle qu'elle est la vie est impossible pour qui ne prend de plaisir qu'à tête perdue. Qu'on ne s'y trompe pas, nous sommes des loups, nous ne lâchons pas prise...

Il existe à Paris une étrange société — seul le hasard et un certain goût de l'observation minutieuse m'en ont révélé l'existence — dont les membres correspondent à l'aide de signes en apparence anodins. C'est ainsi que la manière dont sont pendus les manteaux aux patères de certains restaurants pose, aux initiés, une question érotique précise appelant une réponse circonstanciée. A tel mouvement rotatif du chapeau sous les doigts nerveux correspond telle oscillation du parapluie dans la main impatiente. Les quelques expériences auxquelles j'ai pu me livrer, m'autorisent à croire que de dangereux faux-sourds circulent parmi nous. Les papillons de nuits lâchés aux premiers rangs des cinémas, le journal « Le Monde », les gants à coussinets d'étoiles pour indiquer la position des doigts, la voie lactée des ongles faits — mais j'en dis déjà trop — les pochettes de buée et les talons creux où les vagues du corps déposent les verres polis des pistes sont leurs plus ordinaires moyens de communication.

Un style parlant du signe érotique ne peut être que de secrète connivence.

Jean-Claude SILBERMANN.

Robert BENAYOUN : *Cette nuit me fut douce.*

PASSAGE PILOTE

Il marcha, le mur perpendiculaire sur un accoudoir humide et surhumain, la tête ballottait avec incertitude et progression logique, son sourire hydrothérapique.

Le foyer rongé par l'obscure et désolante procession n'avait plus qu'un seul but : prolonger inaltérablement les rêves desséchés.

La chevauchée se répercute au delà de toute morale et l'idole du feuillage attire de son bras langoureux le soleil éteint. Sa fourche à quatre dents soupèse la forme idéale du triomphal azèdarac.

Au seuil bardé de fer se trouve une eau miraculeuse; son pouvoir augmente à mesure que le répertoire classique éclate. Il est de première importance que le carnaval passe avec rapidité de l'état de chandelle à celui de couteau sanglant pour que sa ponctuation inventive fasse la preuve par trois d'un développement durable et sain.

Grandes lunes opaques et vertes aux corps embaumés, les virginales colonnes de bronze dorment en rond aux pieds du démon noir, pendant que les objets illicites entrent enfin en contact. La légèreté de la bouteille d'encre s'expose avec banalité devant la merveille d'un problème poétique. Sur son socle le buste de plâtre apparaît encore plus lointain et son œil marque un temps d'arrêt avant de se transformer en livre aux pages tachées de rouge. La souplesse animale des cercles de bois peint fait alors place au drame de l'étoile de mer mais le silence pesant de l'irresponsabilité garde en point de mire une enfant aux ongles bleus.

Sauvagement la chair s'épuise, tremble comme un tambour résonne, résonne de toute part, tombe. La longue insomnie n'éclaire plus qu'un paysage figuré par les dés qui s'exhibent sans voile, encadrant l'objet tendu de velours, et l'obscure contemplation ne tardera pas à perdre sa dignité : un monument de marbre et d'acier, une guimbarde de bois blanc et dur, la fine lame d'un couteau mexicain surgiront dans un désordre exemplaire, devant la troupe étonnée des gardiens d'un royaume inconnu.

Face aux forces des nuits personne n'osera protester et l'imposant moyen étouffera les cris grâce aux rideaux cloutés de cuivre.

L'univers se décompose à la pensée de tant de joies magiques mais les paroles sacrées ne produiront d'effet que par l'intermédiaire indispensable du tumulte enroué. Les estocades perverses et transformées de milieu étoilé sur numéro génial, réfléchissent dans la masse alternée. Marécage ruineux, assommoir bariolé au blafard amadou, le fouet zébré de déesse embellit la rosée effilochée par le ridicule vestige. Par devant le foulard fantôme, l'éphémère image de son double de terre cuite fait craquer un feu de bois au cœur de l'énorme objet, attraction de trop de regards.

Sur la nacre perplexe se dérobe, cleptomane, le poulpe massif et palpitant.

Exaspéré de tous côtés, il se livre enfin à l'assaut de la boule de verre.

Les rivets s'alanguissent et les visages éclatent comme des fusées de sang.

Un serpent avale ses anneaux d'acier et descend dans le gouffre des manies durables. Les quatre coins du filet de corde s'apaisent sous le souffle du désir : le monstre s'évapore avec lenteur. Des câbles retiennent l'opération compromise par l'horrible drôlerie du léopard pendant que sept étoiles dévoilent la supercherie.

Perdu entre les deux rives, poursuivant une idée décortiquée par un besoin sauvage, tendu au possible vers un souvenir de plaisir acéré, il se gonfle d'amertume exquise et de force amoureuse. Le cercle enchanté s'est refermé brutalement. Une ombre incandescente, inoubliable, poursuit sa lutte contre la lumière pour que le rideau se soulève sur le vent du merveilleux. L'idée d'un matin vert et gris déracine le reste des rayons mortels qui disparaissent au cœur du labyrinthe.

Il effeuille un arbre conventionnel et l'assouplissement devient réel. Sous une lune d'églantier un bloc de bois se déforme, l'œil à jamais fixé sur la plage de raisins secs. Les fils qui le maintiennent resplendissent de fragilité. Au bout du fleuve l'astre perçoit le bruit du sorcier de pierre.

Il veille la chaîne d'or fin qui contourne la maison d'allumettes enflammées; il fait tourner la forêt autour d'elle. Son sourire s'émeut à la vue de la source et de la tulipe de cristal.

Le tour de cartes s'exécute tout seul après trois bonds successifs et l'équilibre instable de la baguette de tambour s'inscrit dans le triangle de l'astre désespéré.

Ses bras se couvrent de plumes et ses jambes rejoignent l'univers percutant des oiseaux.

Alain JOUBERT.

Méret OPPENHEIM : *A délacer* (1959).

LE DILEMME DE L'ANDROGYNAT

Quand les bébés-éprouvette seront devenus des surhommes aseptiques capables de piloter n'importe quelle fusée vers n'importe quelle planète, il restera peut-être, — enracinés dans un coin de la Terre —, quelques individus en proie à d'autres problèmes, que la neurologie a contribué à circonscrire mais qu'elle ne saurait éteindre. C'est à ces porteurs d'un incendie périmé que sont dédiées les considérations qui suivent.

La femme est-elle le but de l'homme? Et la femme n'a-t-elle pas de but?

NOVALIS.

Seuls les Dieux noirs sont hermaphrodites.

Aleister CROWLEY.

La reconstitution idéale d'un être originel bisexué git, comme on sait, au fond de rites et de légendes millénaires, auxquels la philosophie platonicienne a donné, pour l'Occident, leur première *mise en page*, en même temps qu'une traduction psychologique encore vigoureuse. Faisant allusion aux tessères, ces dés que les Athéniens jetaient par paire dans leurs jeux, — et le nom même des « dés » modernes, *dice*, ne signifie-t-il pas « qui va par deux »? — Platon écrivait : « Chacun de nous est fraction complémentaire, *tessère* d'homme, et coupé comme il l'a été, une manière de carrelet, le dédoublement d'une chose unique. »

Certains monstres médicaux ont pu préciser ce rêve d'une unité perdue, mais ils sont inaptes à rendre compte de l'étendue de ses ravages. C'est ainsi qu'après sa floraison aux derniers siècles de l'antiquité, le mythe de l'androgynat, qui avait souterraine-

ment traversé l'âge classique, explosa à nouveau, de la manière la plus somptueuse, chez ces grands lecteurs d'Orphée et de Platon que furent les Romantiques allemands. En mêlant ce mythe à leurs espoirs d'un christianisme totalement refondu, ils ne faisaient que ranimer le bouillonnement d'idées qui avait précédé et suivi l'ère évangélique, au point de paraître menacer la suprématie, l'existence même de « l'Eglise » : je veux dire le chaos lumineux des sectes qui prétendirent mettre l'homme en possession d'un savoir souverain, d'une Gnose.

S'il est un point sur lequel ces sectes sont d'accord, c'est bien sur la valeur infinie de l'union, de la fusion des sexes (qu'on entende la réaliser, comme nous verrons, malgré la continence ou par la luxure). Selon les Naassséniens, par exemple, « les hommes ont en soi l'androgynie primordiale, mais l'ignorent ». La reconquérir, c'est se diviniser. L'âme du Valentinien peut de son vivant accéder « au lieu où il n'y a plus ni homme ni femme, mais une éternelle et indestructible lumière » (*Pistis Sophia*). Assez souvent l'immortalité, — surnaturelle ou symbolique ? — est à ce prix, jusque dans des textes de forte empreinte chrétienne : dans l'évangile apocryphe *selon les Egyptiens*, Salomé demande à Jésus combien de temps régnera la mort, et le prophète répond : *tant que les femmes enfanteront*. « Mon règne arrivera quand vous foulerez aux pieds le vêtement de la pudeur, quand deux seront un, quand ce qui est extérieur sera semblable à ce qui est intérieur, et que le mâle uni à la femelle ne sera plus ni mâle ni femelle. » (Une rédaction légèrement différente a été donnée par M. Jean Doresse dans sa toute récente traduction des *Paroles secrètes de Jésus*, ou pseudo-évangile *selon Thomas*, d'après les manuscrits trouvés en Haute-Egypte depuis 1945 : je rappelle que cette bibliothèque gnostique, autour de laquelle des hasards malencontreux n'ont cessé de favoriser certaines réticences, avait attiré d'emblée l'intérêt des surréalistes.)

Lorsque Friedrich Schlegel proclame sa foi en « l'humanité infinie qui était là avant que de revêtir le voile du sexe, le manteau du masculin et du féminin », il est aisé de songer à la manière dont certains Gnostiques (les Tatiens) décrivaient Adam, être purement spirituel et hermaphrodite, qui revêtit des « habits de peau » lors de sa chute, identifiée à la dissociation des sexes. Une rêverie semblable, que vivifie l'intention de réhabiliter la femme, suscite le message de ce F.X. von Baader, disciple des Martinistes, qui fut tour à tour l'ami et l'adversaire de Schelling : il professait qu'Ève est née de l'homme sans femme, le Christ d'une femme sans homme, et que l'Androgyne futur devra naître des deux. L'amour a pour but de nous délivrer du tourment qu'est la séparation des sexes : l'homme doit y dépouiller le « serpent qui se tient droit » (l'orgueil) et la femme le « serpent qui se tient enroulé » (la fausse humilité). Le caractère surnaturel du coït humain est prouvé par ce fait que, seul des animaux, l'homme a la possibilité d'étreindre sa compagne en passant le bras sous son flanc. Enfin, le désir de l'androgynat est au cœur de la pensée de Novalis, désir indissociable de la valeur sans bornes reconnue à la femme : « Le charbon et le diamant sont une même matière, et pourtant quelle différence ! N'en serait-il pas de même avec l'homme et la femme ? Nous sommes faits d'argile, et les femmes sont des pierres précieuses, des saphirs, qui sont identiquement faits d'argile. »

Une nuance particulière colore cette exaltation romantique de « l'autre sexe » : comme toute lumière brutale, elle produisit un certain aveuglement. Les chaînes féodales de la femme avaient été trop longues et trop lourdes, la tentative libertine du XVIII^e^ siècle trop sèche pour que l'équilibre ne fût pas rompu. L'adoration de la femme prit un tour œdipien, perceptible jusque chez Lichtenberg (« Notre Mère qui êtes aux Cieux »), ou franchement masochiste : une certaine abdication de l'homme apparut comme le moyen de l'androgynat. Parfois masquée par une sorte d'homosexualité littéraire, elle s'exprime crûment dans cette lettre de Wilhem von Humboldt à son épouse : « Rien ne pourrait me rendre plus heureux que si tu voulais me dominer. »

Le Romantisme allemand fut et demeure assez sublime pour ne pas être amoindri par ces légères réserves. Mais il n'est point douteux que de pareilles tendances, — privées de ses arrière-vues sur

l'amour absolu et alourdies par le positivisme —, n'aient progressé encore. Elles ressurgissent sur tout un versant de l'œuvre (au demeurant passionnante) de Lotus de Paini. Observons que, si nous vivons aujourd'hui sous un patriarcat de droit à l'abri duquel se reconstitue un matriarcat de fait, le retour au matriarcat ne correspond nullement aux espoirs de Bachofen, qui le repéra génialement dans le lointain passé de l'humanité. Tout au plus considérait-il comme possible, voire souhaitable, une synthèse entre les deux systèmes.

De plus, la conception platonicienne et gnostique de l'androgynat, représenté par la refusion de deux êtres complémentaires, avait été assortie à l'âge romantique, — et l'on ne saurait trop incriminer sur ce point l'influence de Schelling —, d'une série de métaphores peu consistantes sur la rencontre de deux polarités opposées. Le magnétisme, l'électricité, etc. fournirent leur contingent de pôles complémentaires parce que contradictoires, au nom d'une dialectique enfantine dénoncée inlassablement par Hegel, et où la psychanalyse pourrait démêler la fuite devant le « Même », — c'est-à-dire le refoulement de la composante homosexuelle —, déguisée en recherche arbitraire et vainement exclusive de « l'Autre ».

J'insiste sur ce point, car on croit trop aisément avoir tout dit en assignant le « négatif » ou le « passif » à la Femme, le « positif » ou « l'actif » à l'Homme, et ainsi de suite. Une digression ne sera pas hors de propos. Après certains travaux de vulgarisation, il est de mode de présenter les références de l'alchimie « égyptienne » et médiévale à la dualité « Soleil-lune » (équivalente d'une dualité « mâle-femelle ») comme correspondant à des schèmes inconscients invariables et de la plus haute généralité : C.G. Jung est même allé jusqu'à rapporter ces références à son trop fameux inconscient collectif. Malheureusement, il existe d'innombrables cultures où la lune est mâle, face ou non à un soleil femelle. Le phénomène n'est pas seulement « primitif », il a laissé des traces dans l'antiquité gréco-romaine, et Pierre Geyraud, dans ses études sur les religions secrètes contemporaines, a signalé comme « luciférienne » une secte qui se place sous l'invocation du Très-Haut-Lunaire, c'est-à-dire du « Dieu bon » toujours phallique, conçu comme d'essence lunaire.

N'en déplaise aux tenants d'un progressisme primaire, quiconque envisage une notion totale de l'amour, aussi éloignée dès le départ de la « raison » que du libertinage, évoque à nouveau la vieille fable de l'Hermaphrodite. Et, ne seraient les surréalistes depuis *L'Amour fou* et *Arcane 17*, d'André Breton, il faut bien dire qu'à peine, sur le désert où l'utilité sociale mal comprise prend le relai de l'ignominie chrétienne, se dressent les silhouettes de quelques penseurs de formation plus ou moins « ésotérique ». La tradition romantique selon laquelle l'acte sexuel, accompli en pleine connaissance de cause, serait le

Hermaphrodite Borghèse **(Musée National de Rome).**

moment où s'abolirait l'opposition de certaines polarités, ne s'est pas dissipée, et c'est fort heureux, car il est essentiel que sa voix continue à retentir en un débat qui, je l'espère, durera autant que nous. Encore qu'il se réfère plus explicitement à Swedenborg qu'à tout autre, il me semble que c'est elle qui innerve dans le détail tant de pages inspirées par Malcolm de Chazal à la *volupté*.

Or, si avec Swedendorg nous étions encore en marge du courant « luciférien », avec Malcolm de Chazal et ses ouvrages récents (*La Bible du Mal*, etc.) nous nous en rapprochons. Le Diable « hylique » et aveugle des Gnostiques est distingué soigneusement de Lucifer, l'éveilleur de la conscience : le « Mal » que ce dernier incarne joue un rôle moteur prépondérant dans le développement spirituel de l'humanité, et le développement sexuel en est la condition fondamentale. Cette vision n'a jamais été absente du Romantisme allemand, surtout dans son expression philosophique.

Il n'en est que plus pathétique de voir se heurter à la conception traditionnelle de l'androgynat un autre « luciférien » de tout premier ordre, Schwaller de Lubicz. Lui aussi, il pose en axiome à la fois historique et allégorique que l'homme, au commencement, était androgyne. Il fournit même de la « troisième race lémurique » où, selon Lotus de Païni aussi bien que selon les théosophes, se serait produite la bifurcation sexuelle, une traduction physiologique : il s'agirait du troisième mois de la gestation, où cesse l'indifférenciation fœtale. Mais cet androgyne, comment le reconstituer ? Quelles sont les démarches, empreintes d'érotisme, qui vont préparer « l'union spirituelle » ?

Assurément pas la promotion sociale et l'indépendance de la femme, rêvée et quelquefois réalisée par les Romantiques : « La femme est *attendue* : elle ne doit pas devenir une errante qui cherche par imitation (...), elle n'a pas besoin de chercher, *elle doit être trouvée*. » Le féminisme intellectuel n'échappe point à cette condamnation : « La femme peut désirer la supériorité de l'homme, mais d'une seule façon : en étant femme avant tout, et en s'abaissant dans sa féminité. » Toutefois Schwaller de Lubicz repousse absolument le sadisme, où le plaisir sexuel n'est que la conséquence d'une application unilatérale du *libre-arbitre* (pouvoir de détruire) sans que joue « sa contre-partie naturelle », le sens du *respect*, du *sacré*. A défaut d'une telle alternance, l'union d'un couple n'est qu'une complicité de la plus basse espèce.

Puisque j'en suis à ce point, et au risque de faire sourire quelques-uns de mes amis, je dois dire que ni *L'Histoire d'O*, ni les autres récits du même genre, récemment publiés, n'ont à mes yeux la moindre valeur philosophique : j'entends, d'initiation à un « Savoir » supérieur aux sciences spéciales. Je ne doute pas que l'érotisme n'ait quelque chose à donner à ce « Savoir », mais les variations, — même de la plume la plus acérée et à fleur de peau —, sur le thème de la « partouze » m'en paraissent à mille lieues. Une page de Sade contient plus de *vérité* et oblige à plus de turbulence mentale, et il n'y a que cela qui importe. C'est à juste titre que, selon Lotus de Païni, les raffinements sexuels codifiés par les très anciennes religions avaient pour but de « réaliser la conscience de veille, de matérialiser la VISION ». La prostitution de la femme « aimée » et la contagion de l'idée de *péché* ne sauraient être considérées comme un progrès dans cette voie.

D'une manière plus générale, les théories qui font de l'érotisme un triomphe de « l'homme » sur la « nature » n'ont pas davantage de titres à se réclamer de la Gnose que les théories contraires. A la chasteté absolue de tels Gnostiques répondent les noces « mystiques » de tels autres, et le communisme sexuel d'autres encore ; et Novalis n'a pas dit en vain que « nous sommes à la fois dans la nature et hors d'elle ». De pareilles théories substituent seulement un humanisme libertin à l'humanisme chrétien. Les héros de Sade font, eux aussi, profession d'exécrer la nature, mais s'en recommandent sans cesse, et finalement avouent que lui désobéir c'est encore lui obéir, et que lui obéir c'est encore la contraindre. La confusion, non voulue chez Sade, mais peut-être voulue chez d'autres, provient de la réduction du mot « nature » au sens de structures sexuelles orientées vers la seule reproduction de l'espèce. Et pourtant, ces structures, dès le stade animal, manifestent avec éclat leur ambi-

Méret OPPENHEIM : *Masque.*

valence : les chevaux ont des pollutions nocturnes d'apparence onirique, nombre de singes se masturbent. Sans doute ignorent-ils le « plaisir » humain, mais ils sont la proie d'un immense effort vers la conscience.

Cette conscience, on sait que Malcolm de Chazal n'a pas hésité à en placer le sommet dans le coït où, par exemple, l'antinomie confondante de la naissance et de la mort se trouverait subjuguée. Conception qui n'eût point trouvé grâce devant Schwaller de Lubicz : « Un couple dans le coït n'est pas *l'homme cosmique* (...) pas plus qu'un fil électrique, traversé par un courant, n'est électrique lorsque les deux pôles apparents, négatif et positif, se touchent. »

Un peu plus loin, le même auteur, analysant l'excès de plaisir érotique chez l'homme, écrit ces lignes remarquables : « Dans un cours d'eau, le barrage n'est qu'une résistance en second lieu. La première résistance est l'eau en moindre mouvement arrêtée par cet obstacle absolu du barrage ». Cette image, — qui n'est pas sans rapport avec certaines formules dialectiques de Wronski —, suggère que l'excès érotique (condition de l'illumination spirituelle) est bien obtenu par le concours de la femme et de l'homme, mais que celle-ci ne joue nullement le rôle du barrage (obstacle « métaphysique ») *antinomique* au cours d'eau : elle représente l'eau première et « en moindre mouvement ».

On se trouverait bien alors en présence d'un androgynat, mais d'un androgynat d'un type différent, fondé moins sur la confusion des sexes que sur l'exaltation de l'un d'eux, en l'espèce le sexe mâle. Dans une thèse fondamentale, le Dr Halley des Fontaines a démontré qu'à côté des hermaphrodites réalisés par une féminisation symbolique de l'homme, figuraient dans de nombreux mythes et rituels « archaïques » des hermaphrodites obtenus par l'affirmation priapique de la virilité, conçue moins comme une *prééminence* que comme une *essence*, qu'il s'agit d'approfondir pour déboucher paradoxalement sur une sorte d'asexualité supérieure.

Une telle vue de la réintégration androgynale est du plus haut intérêt psychanalytique ; mais, sans les matériaux considérables rassemblés et éclairés par Halley des Fontaines, on pourrait croire qu'elle n'a jamais été réalisée dans l'histoire des civilisations. A dire vrai, elle ne s'y présente guère exclusivement : même les magiciens d'Australie, qui l'ont développée, subissent une féminisation indicative, quoique douloureuse, avant d'affirmer leur virilité qui est la preuve *la plus importante*, mais seconde, de leur androgynat. On ne saurait toutefois s'étonner que certains Gnostiques aient songé de manière plus radicale à l'ithyphallisme comme

preuve par l'indifférence de la bisexualité. La pensée judéo-chrétienne est foncièrement optimiste : son dieu est terrible, mais miséricordieux. Pour les Gnostiques, au contraire, — à l'exception infime de ceux qui professèrent la transmigration des âmes autrement qu'à titre de symbole, — l'homme « psychique » est perdu sur une plage isolée de l'univers : il y a là l'amorce d'un pessimisme nietzschéen, et l'on pourrait fort bien concevoir une Gnose *athée*. C'est en lui-même, par la connaissance et par la magie (notamment la magie érotique), que cet homme peut puiser les forces nécessaires pour s'affranchir, soit des contraintes sociales, soit de la destinée, et devenir « spirituel ». Il en résulte que, si les deux solutions de l'androgynat se manifestent libéralement dans la Gnose, c'est la deuxième qui semble prévaloir à un examen attentif. La puissance primordiale des Naasséniens, « toujours jeune, cause de la beauté, de la fraîcheur, du désir », est mâle-femelle, mais reçoit de préférence des noms masculins. Déjà Simon le Magicien se proclamait identique au Principe, « Celui qui se tient debout, se tenait debout, se tiendra debout », figure hermaphrodite, — mais assurément phallique ! — dont sort la Pensée féminine « afin qu'ils soient deux » et que le monde existe. L'équilibre androgynal est forcément instable : son expression gnostique la plus belle, ce sont les syzygies de Valentin, qui sont « mâle-femelle » par une sorte d'*osmose*, et qui projettent dans un système fabuleux le désir humain de former un couple. Mais, de même que nous avons vu le romantisme allemand pousser la réhabilitation de la femme jusqu'à un culte œdipien, de même les conceptions gnostiques à dominantes masculines prennent volontiers l'allure du patriarcat, ou plus précisément exaltent dans l'androgyne une relation Père-Fille.

Une extrapolation générale de ces mythes aboutirait, en fait, à la *formule* suivante que je condense autant que possible : le Principe ineffable, hermaphrodite, mais en réalité asexué, tire de sa propre essence une série d'Eons appariés sexuellement, qui constituent le monde supérieur. Par cette manifestation, il a acquis le titre de Père et s'affirme plus mâle que femelle. Le dernier des Eons (sous le nom de Sophia, ou Barbélô, etc.) est *féminin*, car il est le résidu de la part féminine que contenait le Père et qui s'est plus faiblement affirmée que l'autre. Cet être entreprend une remontée vers le Père, symbole de l'aspiration de la *psyché* (féminine) vers le *pneuma* (« esprit », masculin). En chemin son errance engendre tantôt le Démiurge inconscient, tantôt les démons planétaires aux tendances perverses. La révolte d'un être qui est tour à tour Lucifer et le Christ, — mais qui peut s'incarner en chaque grand Gnostique —, aide Sophia à revenir au sein du Principe ineffable. Là, dit par exemple la *Lettre de Ptolémée à Flora*, elle apaise son violent désir « de celui qui l'avait animée », et « elle se garde elle-même, dans l'image du Père invisible » (*).

On serait tenté de retrouver ici le simple reflet du système social en vigueur : au contraire, Leisegang a démontré l'extrême libéralisme des maîtres de la Gnose envers les femmes, qu'ils appelaient à la fonction de prophétesses, fonction admissible aux yeux des Grecs, mais scandaleuse aux yeux des Orientaux, et d'ailleurs promptement étouffée par le christianisme. Voici le texte de l'invocation par laquelle les Marcosiens initiaient certaines diaconesses ; la préoccupation androgynale n'en est pas absente :

« Je veux que tu aies part à ma grâce : car le Père de Tout voit ton ange sans cesse devant ma face, et le lieu de ta grandeur est en moi. Nous devons devenir un (...). Ouvre la bouche et prophétise. » Si l'élue répondait : « Je ne sais pas prophétiser », l'initiateur répliquait : « Parle, et ce que tu diras sera prophétie. » Ces mêmes Marcosiens appelaient *Apatôr* (mot qui signifie aussi bien *père par excellence* que *sans père*) leur Principe indicible, ni mâle ni femelle, mais émané en un être porteur des deux sexes. Leur prophète Marcos ne disait-

(*) Il existe de ce mythe une transcription involontaire, presque un retournement, empreint de l'ironie la plus noire : c'est la scène du film *l'Age d'Or*, où Lia Lys abandonne soudain son amant pour étreindre et caresser avec passion un vieillard chauve et barbu qui, la minute d'avant, dirigeait un orchestre composé en grande partie de prêtres, et, en proie à une apparente amnésie, vient de lâcher sa baguette et de se diriger d'un pas somnambulique vers le jardin extérieur.

pas avoir reçu sa révélation « sous la forme d'une femme, car le monde n'aurait pu supporter son aspect masculin » ?

J'aperçois un fait comparable à ceux évoqués ci-dessus, et susceptible de les éclairer décisivement. Pour justifier qu'un sorcier puisse être désigné par l'emblème graphique qui signifie *sorcière*, alors qu'il possède par ailleurs une désignation qui lui est propre, les Chinois disent en proverbe : « La sorcière est *yin*, le sorcier est *yin-yang* ». En d'autres termes, la polarité femelle (*yin*) de la sorcière est contenue par le sorcier mâle (donc *yang*) et non l'inverse. « L'expression *yin-yang* », commente Marcel Granet, « n'a jamais cessé de désigner le sorcier, et le sorcier n'a pas cessé non plus (...) d'être homme et femme à la fois » — grâce à une cérémonie symbolique — « et homme à volonté ».

Ainsi la virilité affirmée cesse d'être contradictoire à l'androgynat. On serait tenté de dire qu'à côté de l'androgynat des *complémentaires* se profile un androgynat des *supplémentaires*, au sens géométrique du terme. La femme jouerait ici, du point de vue de l'homme, le rôle de la « goutte d'être » versée dans une solution déjà saturée et la transformant en cristal. En effet, ce que conteste Schwaller de Lubicz, ce n'est point la nécessité de l'action sexuelle, dans son double mouvement d'explosion et de récupération de l'énergie mentale, c'est la thèse selon laquelle l'instant de volupté *est* la fusion spirituelle des deux êtres. Cet instant représente plutôt une découverte, un commencement, et non un accomplissement. Toute une ascèse érotique doit s'ensuivre pour amener l'homme, et par suite la femme, à « reconstituer » *l'Homme cosmique* de la Gnose, idéal en qui se combinent les traits de l'Adam biblique et ceux de l'Adamas (Hermès phallique, souterrain autant qu'étoilé) des mystères de Samothrace.

Telle qu'on l'a esquissée, cette opposition entre les deux visages de l'androgyne n'est naturellement pas homologue à celle tracée par Benjamin Péret entre la femme-enfant et la femme fatale (qu'il nomme « la sorcière »), opposition qui se situe sur un autre plan, encore que leur confrontation ne serait point indifférente. Toutefois Péret a observé comment la femme fatale, en développant chez son amant une sorte d'androgynat psychique par efféminisation, qui correspond à sa propre tendance inconsciente à la virilité, place l'androgynat devant une impasse : « Ils sont bien complémentaires, mais anormalement, puisque chez chacun d'eux préexiste dans toute son ampleur un caractère constitutif de l'autre ». Alors l'amour ne s'accomplit que par le renoncement de la femme fatale à son type, ou se précipite dans le désespoir.

. . . . . .

On se gardera de conclure, dans un domaine où les préférences subjectives et les fatalités caractérielles restent maîtresses. Tout ce qu'on est en droit d'en attendre, si elles choisissent de s'exprimer, c'est qu'elles soient objectivables. Je voudrais simplement, pour finir, rappeler comment Eugène de Faye reprochait à W. Bousset d'avoir rangé sous une même rubrique certains « Barbélo-Gnostiques » adonnés à la licence sexuelle et les « Adeptes de la Mère », d'origine phrygienne, qui poussaient l'ascétisme jusqu'à la castration. Que la conjecture de W. Bousset fût fondée ou non importe peu : le reproche de son contradicteur témoigne d'une totale incapacité d'envisager la Gnose sous un aspect dialectique. Préférable est donc l'étonnement de cet ecclésiastique du XVIII^e^ siècle, qui, — avec toute l'érudition requise —, écrivait naïvement à propos des Carpocratiens :

« Les uns étaient chastes tandis que les autres se livraient à toutes sortes de débauches, et ils avaient mille manières d'être chastes ou voluptueux ».

GÉRARD LEGRAND

PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS :

François Pluquet : *Dictionnaire des Hérésies*, 2 vol. Paris, 1762.

Eugène de Faye : *Gnostiques et Gnosticisme*, Paris, 1925.

R. Schwaller de Lubicz : *Adam l'homme rouge*, St-Moritz, 1928.

Dr. Halley des Fontaines : *La Notion d'Androgynie*, Paris, 1939.

Marcel Granet : *La Pensée chinoise*, 2^e^ édit., Paris, 1950.

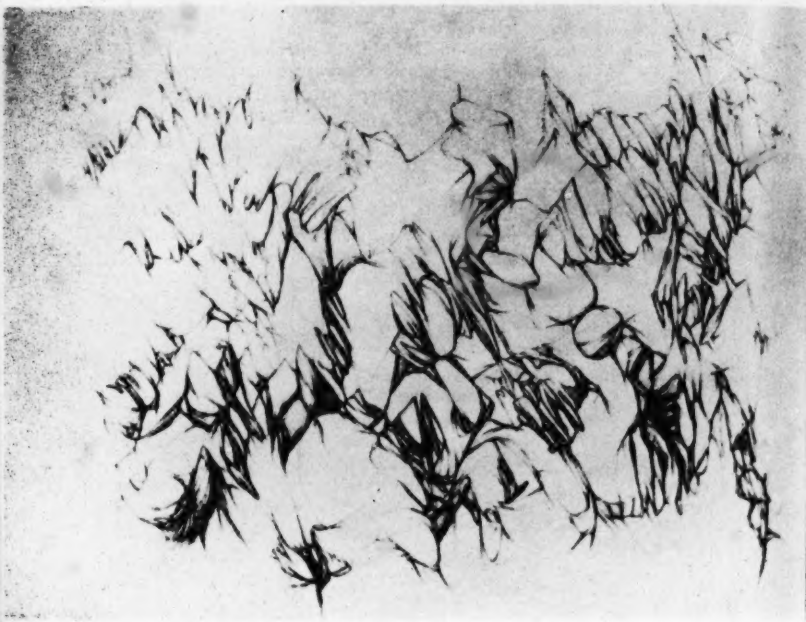
H. Leisegang : *La Gnose*, trad. fr., Payot, Paris, 1951.

Les Romantiques allemands, textes choisis et présentés par Armel Guerne, Desclée de Brouwer, Paris, 1956.

Jean Doresse : *Les Livres secrets des Gnostiques d'Egypte*, t. I et II, Plon, Paris, 1957-1958.

Benjamin Péret : *Le Noyau de la Comète*, en tête de son *Anthologie de l'Amour sublime*, Albin-Michel, Paris, 1958.

MALIDUSE



Robert LAGARDE : *Forêt orgiaque* (1958).

DE RICHES MANTILLES OSCILLENT en savantes floraisons, les fourmis déambulent sur la terre mouillée;

Le ricanement du feu, Manalia désolée — Horreur du Chimborazo!

Le poids de ta minceur, l'odeur de tes yeux, l'humidité de ton souffle poussent hors de la jupe, hors de ton visage ton sexe qui dévore tout ton corps.

Impassible et folle, tu descends au fond du puits d'amour.

Dans le noir crépitant, les mouches de vapeur t'écrasent de la lumière des vents où jacasse l'énervement des doigts; sous ton vêtement éclaté, le parfum de tes pulsations dévoile le MYSTERE DES PORES : UN MINOIS EVADE DES CHIFFONS RITUELS déroule son masque dans la fumée — silex sur le cobalt — or câlin sur l'orage de reptiles.

Ta peau que trouèrent les dents du carnassier, plus vive que jamais, tache de blanc le sang du fleuve qui halète pour toi. Caresse d'un cheveu.

Qu'on lui lie la bouche avec une algue! ô rage d'aphoenops!

La calme violence des jambes enduites d'alcool, l'œil noyé dans

la lenteur des pas, l'écharpe qui volète autour de la fureur des seins où passe l'incertitude du jour : le don de la nuit, Chtritchka! Cette nuit, LA FOUDRE CRACHE UN ESSAIM DE JEUNES LIEVRES, LA TANCHE INCERTAINE EST PAREE DE MIRABELLES.

LA MEUTE ACQUIESCE AUX VICES DU CRAPAUD IVRE de bave, le sang monte aux lèvres des biches embaumées, l'arc de l'aube est l'orbe de ton ventre rutilant.

L'oiseau des grandes mers lèche ton col parsemé d'air et l'orient descend longtemps dans les replis de ta chaleur.

Des yeux qui jouettent l'aube ont pénétré dans le sous-bois incendié, bientôt la beauté d'un sourire dans la neige glissera le long de ton buste rose.

Le silence dans un flot court peupler le monde de la suave détresse dont ton regard s'empreint en cet instant. Les mains qui te ceinturent, la langue agrippée à ton cou, ne connaissent pas d'autre enchantement.

Mais, au milieu de la nuit, LE TOCSIN EBRANLE PERSEPOLIS; UN ERMITE AU SEIN D'ESQUIMAU SURVEILLE DU DOIGT LES NERFS QUI TINTENT au niveau de la mer.

Les délices de la fureur l'emportent; et la fête qu'insinuent tes mollets culmine dans l'ombre d'une soie rousse, au moment où, prête à naître, tu t'enroules autour d'un soupir, méduse, au moment où tes frissons fondent.

L'anneau fait pour ta cheville tourbillonne dans l'espace, le gant qui voile ta face s'anime du rouge permanent de la nuit gorgée de ton corps, et ton visage s'efface derrière les pulsations de tes poignets pendant que L'ORAGE DE LA MARTINIQUE CHARRIE LA RUMEUR DES LIMULES.

LE TUMULTE ET L'EFFROI DU DAPSANG, dans l'olivâtre nuit d'apoplexie, à l'apothéose du sang, sous ton baiser d'apostasie, fusent contre tes dents, crèvent sur tes reins béants, percent ton sexe-olifant, papillon d'Asie!

Grisée, de l'amour d'une main, tu suspends au rouge de tes seins émus, la splendeur d'un trésor oligochète, tu pares d'un or élastique la chair où tu ondoies parmi les perles, ta paupière tamise le bijou d'un regard ophiolâtre.

SEVERE CHAT-HUANT, QUE TA DROGUE SAUVE LE SATRAPE DES TROUBLES QU'IRRITA LA POROSITE DE TA FESSE FUNEBRE.

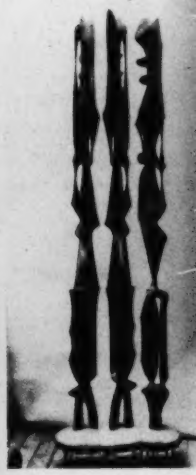
Au fond de l'eau s'étale ta joie suave, tourmaline — du sucre sur le col de cygne; vers les confins, le calme des steppes.

Incendie d'un côté du pont, de l'autre les glaces : pas une vague sur les mares.

Le geste des corolles improvise les déserts; les taches mytiloïdes, le soliloque d'un solen : pas de cri dans le miroir.

Les bougies noires de ta guimpe livrent le fracas des joues, l'oppression figée dans le halo; à la faveur des fièvres, L'IODE ET LE SAUMENT S'OFFRENT SOUS UN MANTEAU DE DEUIL.

Augustin CARDENA
Juquemba (1958).



BONA :
Les Amants déchiré
(1959).

William COPLEY :
Villa Rosa (1959)

Yves LALOY :
La Couronne (1959)

René MAGRITTE :
Les jours gigantesques.

Jean-Jacques LEBEL :
Barbelo (1957).

GRANELL :
Elle se souvient de moi (1956).

CATALOGUE

LISTE DES PARTICIPANTS

ALLEMAGNE

Hans BELLMER, né en 1902 à Kattowitz.
Max ERNST, né en 1891 à Brühl bei Köln.
Horst-Egon KALINOWSKI, né en 1924 à Düsseldorf.
Richard OELZE, né en 1900 à Magdeburg.
Friedrich Schröder SONNENSTERN, né en 1899 à
Unica ZÜRN, née en 1916 à Berlin.

ANGLETERRE

Léonora CARRINGTON, née en 1917.

AUTRICHE

MANINA.
Wolfgang PAALEN, né en 1905 à Vienne, mort en 1959 au Mexique.

BELGIQUE

René MAGRITTE, né en 1898 à Lessines.
E.L.T. MESENS, né en 1903 à Bruxelles.
Marianne VAN HIRTUM, née en 1935 à Namur.

BRÉSIL

MARIA.

CANADA

Jean BENOIT, né en 1922 à Québec.
Mimi PARENT, née en 1924 à Montréal.

CHILI

ELISA.
Roberto MATTA ECHAURREN, né en 1921 à Santiago-du-Chili.

CUBA

Agustin CARDENAS, né en 1927 à Maximo Gomes.
Wifredo LAM, né en 1902 à Saguay-la-Grande.

EGYPTE

Joyce MANSOUR, née en 1928.

ESPAGNE

Salvador DALI, né en 1904 à Figueras.
E.F. GRANELL, né en 1912 à La Coruña.
Joan MIRO, né en 1893 à Montroig.
Luis E. TABARA.

FRANCE

Hans ARP, né en 1897 à Strasbourg.
Anne et Jean-Louis BÉDOUIN.
André BRETON, né en 1896 à Tinchebray.
Robert BENAYOUN, né en 1926 à Port-Lyautey.
Jacques BRUNIUS, né à Paris en 1906.
Adrien DAX, né en 1913 à Toulouse.
Guy DOUMAYROU.
Marcel DUCHAMP, né en 1887 à Blainville près Rouen.
Yves ELLÉOUET, né en 1932 à Fontenay-sous-Bois.
P.A. GETTE.
Philippe HIQUILY, né en 1925 à Paris.
Alain JOUBERT, né en 1936 à Paris.
Robert LAGARDE, né en 1928 à Béziers.
LALOY.
Gérard LEGRAND, né en 1927 à Paris.
Jean-Bernard LOMBARD, né en 1934 à Paris.

MARÉCHAL, né en 1928 à Paris.
André MASSON, né en 1896 à Balagny.
Pierre MOLINIER, né en 1900 à Agen.
Benjamin PÉRET, né en 1899 à Nantes, mort en 1959 à Paris.
José PIERRE, né en 1927 dans les Landes.
Francis PICABIA, né en 1879 à Paris, mort en 1953.
Jean-Claude SILBERMANN, né en 1935 à Boulogne-Billancourt.
Yves TANGUY, né en 1900 à Paris, mort en 1955 aux U.S.A.
Clovis TROUILLE.
Roger VAN HECKE, né en 1923 à Tourcoing.
Monique WATTEAU.

HONGRIE

Simon HANTAI, né en 1922 à Bia.

ITALIE

Enrico BAJ, né en 1924 à Milan.
BONA.
Giorgio di CHIRICO, né en 1888 à Volo, Grèce.
Alberto MARTINI (1876-1954).

ROUMANIE

Victor BRAUNER, né en 1903.
Jacques HEROLD, né en 1910 à Piatra.

SUÈDE

Max-Walter SVANBERG, né en 1912 à Malmö.

SUISSE

ALOYSE, née en 1888.
Alberto GIACOMETTI, né en 1901 à Stampa.
Robert MULLER.
Meret OPPENHEIM, née en 1913 à Berlin.

TCHÉCOSLOVAQUIE

Jindrich HEISLER, né en 1914 à Chrast, mort en 1953 à Paris.
Jindrich STYRSKY, né en 1899 à Cermna, mort en 1942 à Prague.
TOYEN, née en 1902 à Prague. Réfugiée à Paris depuis 1947.

ÉTATS-UNIS

William COPLEY, né en 1919 à New-York.
Joseph CORNELL, né en 1904 à New-York.
Arshyle GORKY, né à Khorkom Vari en 1905, mort en 1948 aux U.S.A.
Jasper JOHNS.
Man RAY, né en 1890 à Philadelphie.
NEVELSON.
Robert RAUSCHENBERG.
Dorothea TANNING.

YOUGOSLAVIE

Radovan IVSIC, né en 1921 à Zagreb.

1 - HIER

ALOYSE : Reine Victoria dans le manteau impérial pontifical. Crayons de couleur. (Coll. A. Breton.)
ARP : Couronne de bourgeons. 1936. Sculpture.
BELLMER : La Poupée. 1933-1937.
BRAUNER : Le lion double. 1947. Huile. (Collection A. Breton.)
CHIRICO : Le retour du poète. 1911. Huile. (Coll. Bernard Poissonnier.)
CORNELL : Yellow Chamber. 1950-1951. Objet. (Collection W. Copley.)
DALI : Guillaume Tell. 1933. Huile. (Collection A. Breton.)

Enrico BAJ :
jeune fille anglaise visitant-Paris avec son Paris monumental et sa montre (Coll. Bergmann, Chicago, 1959).

Horst-Egon KALINOWSKI :
L ostensoir de la volupté (1959).

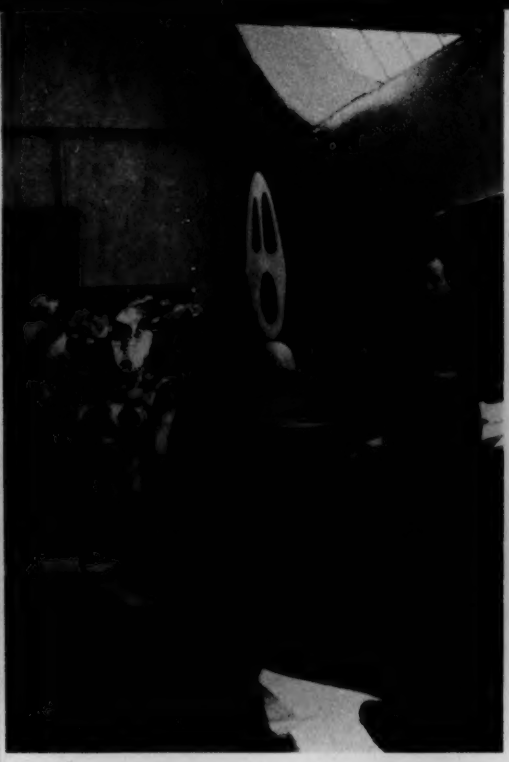
Jacques HÉROLD :
Le silex masqué (Coll. V. Boglid, 19

Richard OELZE :
Rosa Ness (1957).

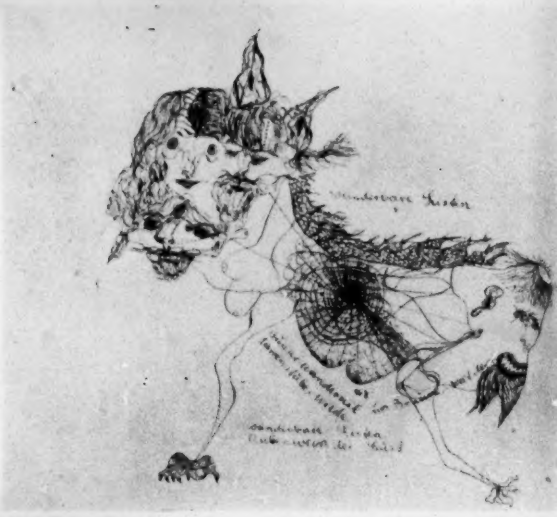
P A. GETTE
Ce jour mûrira dans le jardin d'Éros
(1959)

HIQUILY : *Sculpture* (1959).

E. L. T. MESENS : *Jumelles de théâtre étreignant des frères siamois* (1959).



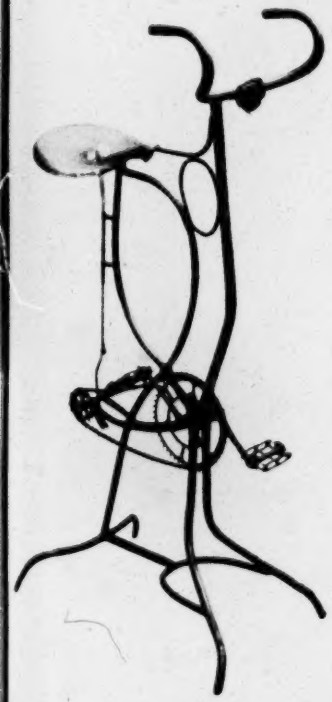
Atelier de
Wolfgang PAALEN
Mexico (1945).



UNIKA ZURN : *Dessin* (1959).

MARIA : *Brûlant de ce qu'il brûle*
(1959).

Hans BELLMER : *La poupée* (1935).

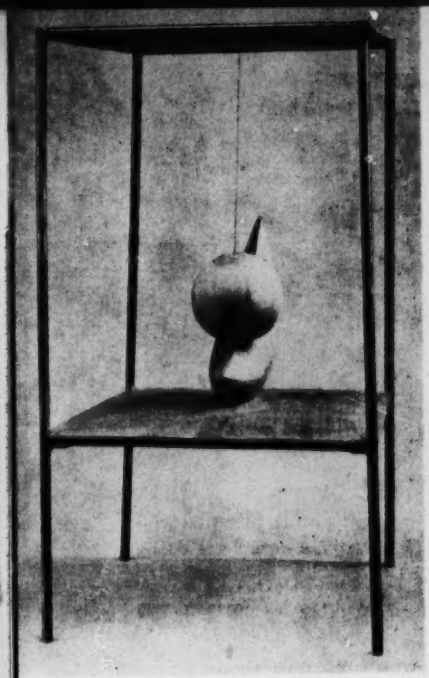


Robert MULLER :
La veuve du coureur (1958)

ERNST : Le Tambourinaire. 1931. Huile.
ERNST : La jeune fille à l'ombrelle. (Coll. Sybil Mesens, Londres.)
GIACOMETTI : Boule suspendue. 1930. Objet. (Collection A. Breton.)
GIACOMETTI : L'Objet invisible. 1934. Sculpture. (Collection Uhlman.)
GORKY : Peinture.
HANTAI : Narcisse collectif. 1951. Huile. (Collection Bomsel.)
HEISLER : L'Amour fou. 1950. Boite-objet. (Collection A. Breton.)
HEROLD : Le Silex Masqué. 1942. Huile. (Collection V. Boglio.)
HÖCH : Die Braut. 1927. Huile.
MAGRITTE : La magie noire. (Collection Mme Happé-Lorge, Bruxelles.)
MAN RAY : Autoportrait. 1945. Objet.
MARTINI : L'Eremo del grande amore. 1950. Huile. (Collection Schwarz, Milan.)
MASSON : Le Baiser. 1927. Huile. (Gal. Louise Leiris.)
MATTA : Peinture. Objet.
MIRO : Le Piège. 1924. Huile. (Collection A. Breton.)
MIRO : Le Tronc d'Arbre. Objet. (Coll. A. Breton.)
OELZE : Tourments quotidiens. 1935. Huile. (Col. privée, Laren, Pays-Bas.)
PICABIA : Les Amoureux. 1923. Huile. (Collection A. Breton.)
STYRSKY : Le Beau jambon. 1934. Collage.
STYRSKY : Le Rêve. 1940. Dessin.
TANGUY : Prœsépé. 1929. Huile. (Coll. A. Breton.)
TANGUY : Imaginary Numbers. 1954. Huile. (Galerie Pierre Matisse.)
TANNING : Scène d'intérieur accompagnée de joie subite. 1951. Huile. (Collection W. Copley.)
BRAUNER, HEROLD, TANGUY : Cadavre exquis. (Collection W. Copley.)

2 - AUJOURD'HUI

BÉDOUIN : La taille mannequin.
BENAYOUN : Sept pucelages à Monte-Carlo. 1959. Objet.
BENOIT : Exécution du testament du Marquis de Sade. 1957.
BONA : Peinture.
BRETON : Le Hasard objectif. 1959. Liège.
BRETON : Minuit juste. 1959.
BRETON : La galvanisation. 1959.
J.B. BRUNIUS : Hantise de Shelley.
CARRINGTON : L'endroit du trésor. 1956. (Collection W. Copley.)
DAX : Clinopale. 1959. Huile.
DAX : La Nuit du Feu. 1959. Huile.
DOUMAYROU : Le val d'amour. 1959. Maquette.
DUCHAMP : With my tongue in my cheek. 1959. Dessin-sculpture.
ELISA : Loi du Vison. Méduse.
ELLEOUËT : Nymphette. 1959. Huile.
ELLÉOUËT : Farder la nuit. 1959. Objet.
GETTE : Ce jour mûrira dans le verger d'Eros. 1959. Huile.
GRANELL : Elle se souvient de moi. 1956. Huile.
IVSIC : Surface corrigée.
JOUBERT : Andro-Djinn. 1959. Sculpt.
LAGARDE : Forêt orgiaque. 1958.
LALOY : La Couronne. Huile. (Collection Mme Salomon.)
LAM : Peinture.



Alberto GIACOMETTI :
La boule suspendue (1931).

J.-B. LOMBARD :
Lèvres sur lèvres, la nuit, le vent (1959).

Yves ELLÉOUET : *Nymphette* (1959).

LEGRAND : La chance d'une énigme. Collage. 1956.
LOMBARD : Lèvres solaires. 1958
MAN RAY : Ma Gouvernante. 1957. Huile.
MANSOUR : Epouvantail. 1959. Objet.
MARÉCHAL : L'Amour au bordel populaire. 1955. (Gal. La Cour d'Ingres.)
MARÉCHAL : Le Triomphe de l'avidité temporelle. 1959.
MARIA : Brûlant de ce qu'il brûle. 1959. Sculpture.
MESENS : Les jumelles de théâtre. 1959. Collage.
MIRO-ARTIGAS : Terre de grand feu. 1956. (Galerie Maeght.)
MOLINIER : Fleur de Paradis. Huile.
MOLINIER : La Boite à Fleurs. Huile.
OELZE : Rosa Ness. 1957. Huile.
OPPENHEIM : Germe. Sculpture en bois.
OPPENHEIM : Les chaussures. 1956. Objet.
OPPENHEIM : Cuillère et pelle de cheminée pour cuisine de sorcière. Bois et fer forgé.
OPPENHEIM : Masque. Sculpt. en bois.
PAALEN : Vous ici ? 1954. Huile. (Gal. La Cour d'Ingres.)
PAALEN : Huile.
PARENT : J'habite au choc. 1956. Huile.
PÉRET : Collage.
PIERRE : La prochaine mode d'été. 1959. Collage-objet.
SILBERMANN : Sels d'une larme de fond. 1959. Objet.
TOYEN : Sillage dans un miroir. 1959. Huile.
VAN HECKE : Objet.
VAN HIRTUM : Caveau mobile. 1959. Huile.

3 - NOS INVITÉS

BAJ : Peinture.
CARDENAS : Juquemba. 1958. Sculpture bois.
COPLEY : Villa Rosa. Huile.
HIQUILY : Sculpture.
JOHNS : Large Target Construction. 1955. (Coll. Léo Castelli, New-York.)
KALINOWSKI : L'ostensoir de la volupté. 1958. Tableau-châsse.
LEBEL : Barbelô.
MANINA : Peinture.
MÜLLER : La veuve du coureur. Objet. 1956.
NEVELSON : Sculpture.
RAUSCHENBERG : The Bed. 1955. (Coll. Léo Castelli, New-York.)
SONNENSTERN : Déesse de la rapidité, esprit de notre temps.
SONNENSTERN : Les époux moralunaires.
SONNENSTERN : Le moraliste de la critique universelle en chemise.
SVANBERG : Portrait d'une étoile (III). 1956-1957. Mosaïque en perles.
SVANBERG : Bouquet de lumière et de crépuscule. 1958.
SVANBERG : Hybride avec une peau de fleurs.
SVANBERG : Evénements pendant que le soleil est le cœur de mon amour. 1959. Collage.
TABARA : Erotico. 1958. Huile.
TROUILLE : Le Poète rouge. Huile.
TROUILLE : Mon Tombeau. Huile.
WATTEAU : Peinture. 1959.
ZÜRN : Zoobiologie. 1959.
Dessins.
Lithographies.

LEXIQUE SUCCINCT DE L'ÉROTISME

Dessin allégorique, par l'auteur de *Fulmen Cotton*

Ont participé à la rédaction de ce lexique :

B.	BONA
A. B.	André BRETON
R. B.	Robert BENAYOUN
A. B. M.	Arsène BONAFOUS-MURAT
M. B.	Mimi BENOIT
Y. E.	Yves ELLEOUET
E. C. F.	Elie-Charles FLAMAND
R. I.	Radovan IVSIC
A. J.	Alain JOUBERT
G. L.	Gérard LEGRAND
A. P. M.	André PIEYRE DE MANDIARGUES
J. M.	Joyce MANSOUR
J. P.	José PIERRE
O. P.	Octavio PAZ
J. S.	Jean SCHUSTER
J. C. S.	Jean-Claude SILBERMANN
M. V. H.	Marianne VAN HIRTUM

ABANDON. — « Moment » précis, où, cédant au vertige du désir, un être consent, par une volonté toute-puissante qui n'est pas la sienne, à la fusion totale de lui-même dans un autre être, devant former ainsi le lieu unique et solennel du déferlement de toute délice. Anesthésie du refus. M.V.H.

ALCOVE. — Antichambre de l'amour. Partie de la pièce qui se trouve en retrait et protégée par des tentures, donc dans l'ombre, formant arrière-corps aux parties voisines. Ne contient qu'un grand canapé bas, des coussins. *Fig.* : Intimité conjugale ou extra-conjugale.

Même des esprits des eaux, malfaisants, Entrent vaguer aux sphères de l'alcôve.
(Arthur RIMBAUD.)

ALGOLAGNIE. — « Vocable créé par Schrenck-Notzing pour désigner, en les rapprochant, et non plus en les opposant, tous les états où la douleur, — infligée ou reçue —, est la condition de la volupté et le but paradoxal de sa recherche » (Maurice HEINE.) On doit à Sade la première explication théorique, à l'aide d'un vocabulaire matérialiste, du fait que l'on puisse « arriver au plaisir, soit en faisant souffrir, soit en souffrant soi-même. »

ALLUMEUSE. — Personne en général non combustible qui se charge d'enflammer le plus de cœurs possible, pour des buts non-lucratifs. J.M.

AMAZONES. — Peuple mythologique de femmes guerrières, dont l'histoire a vu parfois l'incarnation (Amazones de Béhanzin, roi du Dahomey, au XIX^e^ siècle). Cette conception trahit une crainte très profondément ancrée au cœur de l'homme à l'égard d'une indépendance féminine agressivement affirmée. Sur le plan érotique, l'Amazone — qui ne se confond nullement avec la Lesbienne — représente la Femme avide de conquérir son autonomie sexuelle, de rompre avec son « infini servage ». La *Penthésilée* de Heinrich von Kleist est demeurée la traduction la plus bouleversante et la plus lucide de ce débat entre l'orgueil conquérant et le dévorant appétit de tendresse. J.P.

AMFREVILLE (Henri d'). — Romancier français, auteur de *La Terre est Chaude* (1951), ouvrage de tendance zoophilique baigné d'une lumière surnaturelle.

AMBROSIO. — Héros du roman de M.G. Lewis, *Le Moine* (1796). « Comment, se dit-il, elle lit la Bible et elle est encore si innocente? »

AMOUR. — « L'amour demande pour durer, s'intensifier, prendre conscience de soi, l'alternance des courants égoïstes et altruistes. Il meurt des agrégations définitives ou s'y endort. Il meurt de l'absorption complète d'autrui comme de l'oubli total de soi. Les mouvements de colère, de révolte, les crises d'orgueil qui se mêlent parfois aux affections les plus chères, ne sont qu'un moyen instinctif de se ressaisir, une sorte de défense pour ceux qui se veulent inépuisables et entièrement libres dans le don » (Adrienne SAHUQUÉ : *Les Dogmes Sexuels*, 1932).

ANDROGYNE. — Etre qui unit en lui les caractéristiques des deux sexes : nombre de végétaux sont androgynes. La viabilité d'un tel être, au stade humain, est douteuse. Ses réalisations symboliques font l'objet d'un grand nombre d'initiations archaïques et ont servi de modèles à toute une tradition plus ou moins occulte. L'idée d'un androgyne primitif que le couple humain a pour fin de reconstituer est à la base des conceptions platoniciennes et néo-platoniciennes de l'Amour. Loin d'être une fantaisie superficielle, l'Androgyne plonge ses racines dans l'inconscient et représente une phase bien caractérisée du développement sexuel : Freud y a vu une projection du désir d'égaler le couple parental. D'autres, celle du désir narcissique de l'autosuffisance, sans cesse près d'être atteinte et sans cesse remise en question : l'Androgyne serait l'état asymptotique de la sexualité. G.L.

APHRODISIAQUE. — Se dit de toute substance excitante comme le phosphore, la cantharide, le haricot rouge du Mexique, ou même l'opium. On attribue à tort des vertus aphrodisiaques aux aliments qui suggèrent morphologiquement un organe sexuel (asperge, céleri, oignon, prune, clam, oursin). L'alcool a des effets aphrodisiaques, mais il accroit moins la représentation du désir qu'il n'amoindrit celle de ses conséquences. R.B.

APOLLINAIRE (Guillaume). — Poète français (1880-1918) ; chantre toujours inspiré de l'amour charnel. Il a su mettre Sade à sa vraie place : la plus haute. Auteur des paroxystiques et joviales *11.000 Verges*, il a montré, de toutes les formes de l'érotisme, une curiosité insatiable (*Le Roi-lune*, etc.)

APULEE. — Ecrivain et rhéteur latin, d'origine nord-africaine (II^e^ siècle ap. J.-C.). Traduisit et refondit *l'Ane d'Or* de Lucien, en ajoutant à sa trame licencieuse une conclusion qui témoigne de son adeptat aux mystères d'Isis. Premier rédacteur, sinon inventeur, du conte de Psyché.

ARAGON (Louis). — Ecrivain français, né en 1897 : *Le Libertinage*. On lui attribue : *Voyageur, Le C... d'Irène* et *1929* (en collaboration avec Benjamin Péret). Esprit curieux, versatile, mais souvent figé par l'instance parentale : « J'ai laissé parler ma nourrice pendant vingt-cinq années ».

ARDEUR. — Désir porté à son paroxysme. « Va donc, allonge-toi sur le corps de neige d'Ottavia et donne carrière à tes ardeurs » (Nicolas CHORIER).

ARETINO (Pietro) ou l'Arétin, dit le Divin Arétin (1492-1556), polygraphe italien, connu surtout par son ouvrage libre *Ragionamenti* ou *Dialogues*. Il a composé aussi seize *Sonnets luxurieux* dénombrant les postures amoureuses et dont l'idée première revient au peintre Jules Romain qui la paya cher : pour les dessins traitant le même sujet et gravés par Marc-Antoine, il fut condamné à mort et exécuté en effigie.

BACHOFEN (J.J.). — Philologue, juriste et anthropologue d'origine bâloise

TOYEN : *Ils se lèvent à la pointe du jour* (1950).

(1815-1887). Découvrit l'existence du matriarcat qui, dans l'évolution générale de l'humanité, aurait précédé le patriarcat. Peut être tenu pour un précurseur de la psychanalyse.

BAFFO (Giorgio). — Patricien de Venise (1694-1768) : « Le plus grand poète priapique qui ait jamais existé » (Guillaume APOLLINAIRE).

BAISER. — Apposition des lèvres aux fins de légère succion sur le corps de l'être aimé. Sur la bouche, le baiser donné et accepté permet le jeu caressant des langues. Les yeux se ferment afin de ne pas distraire le sens du toucher qui serrètement fait la roue.
J.C.S.

BALDUNG GRIEN (Hans). — Peintre alsacien (vers 1476-1545). Ses femmes nues ne fréquentent que des squelettes ou des balais, mais c'est pour mieux affirmer l'incomparable prix d'un corps ferme et lisse, à la peau douce, car tout le reste est poussière.

BALTHUS. — Peintre français vivant, frère de Pierre Klossowski. Il s'est consacré à la divulgation des attitudes prises en aparté par la femme au sortir de l'enfance.

BARBEY D'AUREVILLY (J.) — Auteur des *Diaboliques*, recueil d'histoires ayant chacune pour héroïne une femme perverse. « Pas une ici qui soit pure, vertueuse, innocente » (1808-1889).

BARDOT (Brigitte). — Actrice de cinéma née en 1934 : *Et Dieu créa la femme*, etc. Son effigie grandeur nature a été choisie pour représenter le « Péché » au Pavillon du Vatican, à l'exposition internationale de Bruxelles (1958) : devant l'affluence des spectateurs, elle dut être retirée au bout de quelques jours.

BAS. — Il se déroule de la pointe du pied à mi-cuisse en conférant aux jambes des femmes le flou de la toupie qui tourne. Il se règle comme une flamme, il se quitte comme neige des toits.
J.C.S.

BATAILLE (Georges). — Ecrivain français, né en 1901, chez qui l'érotisme, fusionnant avec la nostalgie du sacrifice et l'angoisse, explose en rire noir (*L'expérience intérieure, Le Coupable, L'Abbé C., La Littérature et le mal, Le Bleu du Ciel, De l'Erotisme*, etc.). On lui attribue également *Histoire de l'Œil* et *Mme Edwarda*.

BAUDELAIRE (Charles). — Poète français (1821-1867). Un des plus grands zélateurs de la femme et, fût-ce malgré lui, de l'amour sexuel dont à merveille il éclaira les arrières-plans sans toutefois parvenir à le dégager de l'idée religieuse de culpabilité :

...L'amour véritable,
Avec ses noirs enchantements,
Son cortège infernal d'alarmes...

BEARDSLEY (Aubrey). — Dessinateur, graveur et écrivain anglais (1872-1898). Son œuvre noire et blanche est toute à la dévotion de la femme qu'il préfère immense et à laquelle il voue un culte minutieux, ironique et un peu grimaçant. On connaît ses figures libres pour la *Lysistrata* d'Aristophane. On connaît moins, c'est dommage, son récit de *Sous la Colline* qu'il faut lire en anglais, dans la rare édition non expurgée.

BECKFORD (William). — Voyageur et écrivain anglais (1759-1854), auteur de *Vathek*. Dans l'une des tours que Beckford se faisait sans cesse construire il s'enferma pendant vingt ans de « mystères occultes » et de « fêtes voluptueuses ».

William BECKFORD, par Joshua Reynolds.

BERTRAND (Sergent). — Nécrophile célèbre dont le procès eut lieu en 1849. Il déterrait les cadavres de femme pour les souiller et les mutiler. Selon le Dr Epaulard, l'acte sexuel comptait bien moins pour lui que l'acte pur de destruction.

BINET (Louis). — Dessinateur et graveur (1744-?) auquel Restif de la Bretonne confia électivement l'illustration de ses ouvrages, où il créa le type de la Sylphide. Ses figurines apparaissaient à Maurice Heine « sous leurs déformations voulues, d'un étonnant modernisme ».

BLAKE (William). — Poète et peintre anglais (1757-1827) : *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*, etc. Théoricien mystique de la polygamie qu'il jugeait nécessaire pour ramener l'homme à l'état d'innocence : « Des briques de la Religion, on a construit les bordels ».

BLANGIS (Duc de). — L'un des quatre libertins qui président à l'ordonnance des *120 Journées de Sodome*. Très doué par la nature, il en est à la fois le principal acteur, théoricien et metteur en scène. « Mais si ce chef-d'œuvre de la nature était violent dans ses désirs, que devenait-il, grand Dieu, quand l'ivresse de la volupté le couronnait, ce n'était plus un homme, c'était un tigre en fureur, malheur à qui servait alors ses passions. » Apparaît à la fin du film *L'Age d'Or* sous les traits de Jésus-Christ.

BLASONS. — Pièces de vers du Moyen Age et de la Renaissance, destinées à l'éloge plus particulier de telle ou telle partie du corps féminin. Même un idéaliste comme Maurice Scève paya son tribut à ce genre minutieux, non exempt de monotonie.

Dessin d'Aubrey Beardsley

BLASPHEME. — « Une fois qu'on a dévoué ces exécrables babioles (les objets religieux) au mépris, il faut les y laisser sans s'en occuper davantage : il n'est bon de conserver de tout cela que le blasphème, non qu'il ait plus de réalité, car dès l'instant qu'il n'y a plus de Dieu, à quoi sert-il d'insulter son nom? Mais c'est qu'il est essentiel de prononcer des mots forts ou sales, dans l'ivresse du plaisir et que ceux du blasphème servent assez bien l'imagination » (SADE).

BLONDEAU (Nicolas). — Avocat au Parlement, censeur des livres et inspecteur de l'Imprimerie de Trévoux (XVIII^e siècle). Auteur d'un *Dictionnaire érotique latin-français* (Paris, Liseux, 1885).

BOCCACE (Boccaccio Giovanni), né à Paris (1313-1375). — Auteur du *Décaméron*.

BORDEL. — (Dérivé de *Borde*, lavoir public avec un petit abri.) « On appelle ainsi des maisons publiques où, moyennant un prix convenu, chaque homme trouve de jeunes et jolies filles, toutes prêtes à satisfaire ses passions » (SADE).

BORGIA (Alexandre VI). — Né en 1431, pape en 1492, mort en 1503 : père de César (mort en 1507), de Lucrèce (1480-1519) ; fit du crime et de la dépravation, une tradition de famille. Lucrèce protégea les arts et les lettres.

BOUC. — « Le bouc noir passe au fond des ténèbres malsaines » (Albert SAMAIN).

BOSCH (Jérôme). — Peintre visionnaire (1462-1516) dont l'œuvre maîtresse, *Le jardin des Délices*, appelle une interprétation en navette entre l'érotisme et l'ésotérisme.

BRANTOME (Pierre de Bourdeilles, Abbé et Seigneur de). — Chroniqueur (1535-1614). Ses *Vies des Dames Galantes* contiennent les premières observations en langue française quant aux plaisirs de la flagellation.

BUNUEL (Luis). — Cinéaste, né en 1900. Auteur de *Un chien andalou*, *l'Age d'Or*, *Los Olvidados*, *El Bruto*, *El*, *La vie criminelle d'Archibald de la Cruz*, *Nazarin*, etc. « Rangés sur quatre planches on voit 12 petits bustes en terre cuite, représentant Mme ..., merveilleusement bien faits et ressemblants malgré leurs dimensions d'environ deux centimètres. A la loupe, on constatera que les dents sont faites en ivoire. Le dernier petit buste a toutes les dents arrachées » (*Une girafe*).

CADIERE (La). — Jeune fille originaire de Toulon dont l'aventure défraya la chronique à la fin du XVIII^e siècle. Le Père Girard, pour assouvir ses désirs charnels, abusa de l'exaltation mystique de La Cadière (cf. *Thérèse Philosophe*, et Michelet : *La Sorcière*).

La belle, la violée, la soumise, l'accablante La Cadière
(André BRETON.)

CARESSE. — Flatterie sensuelle exercée généralement par la main :

...Selon la lenteur des caresses,
Sourdre...
(Arthur RIMBAUD.)

Antoine CARON :
Apothéose de Sémélé (détail).

CARPOCRATE. — Hérésiarque alexandrin du II^e siècle. Enseignait que l'homme a été créé par des anges pervers, et qu'il ne se délivre de leur puissance qu'en accomplissant leur volonté, notamment par la satisfaction sans frein des penchants sexuels. Son nom est devenu un peu abusivement le

Luis Bunuel

symbole des diverses sectes de « gnostiques licencieux ».

CASANOVA (Giacomo de Seingalt). — Pour cet aventurier vénitien (1725-1798), jongleur impénitent de la nature humaine, et qui fit de son nom une épithète, séduire deux nonnes simultanément offrait moins de problèmes que de résister à la Grande Catherine. « Il recherchait son plaisir dans le plaisir, et non la complaisance des femmes qu'il aimait. Un homme de plus haute nature morale n'eût jamais pu aimer autant de femmes, un homme de fibre plus vulgaire n'eût jamais pu les rendre aussi heureuses » (HAVELOCK-ELLIS).

CELIBATAIRES (Les). — Aventuriers modernes, figurés par Marcel Duchamp dans la *Mariée mise à nu par ses célibataires, même*. Gaz d'éclairage enfermé dans neuf moules, dits mâlics. Dérision d'Eros, mise en équation de l'onanisme, suicide de l'imagination.

J.S.

William BLAKE :
La putain de Babylone.

CENCI (Béatrice, dite la Belle Parricide ou l'Ange du Parricide). — Descendante d'une illustre famille romaine qui donna deux antipapes et mit à mort deux papes (Benoît VI et Jean XIV). Elle fit assassiner son père qui l'avait violée. Le pape Clément VIII la fit décapiter (1599).

CERNE. — Masque et blason de la volupté. Si son cercle bleuâtre accuse la fatigue, proportionnelle à l'activité amoureuse, il ravive et souligne l'éclat du regard. C'est donc abusivement que l'on parle, dans ce cas, d'« yeux battus ». J.P.

CHAIR. — Enveloppe du squelette, gantée elle-même par la peau qui en épouse les creux et les vallonnements. Ses qualités, indissociables de celles de la peau, incitent aux caresses, mais aussi à des baisers qui peuvent prendre le caractère de morsures, acceptées le plus souvent, semble-t-il, avec plaisir.

...Vers les trésors de ta personne,
Comme un lâche ramper sans bruit,
Pour châtier ta chair joyeuse...
(BAUDELAIRE.)
N.M.

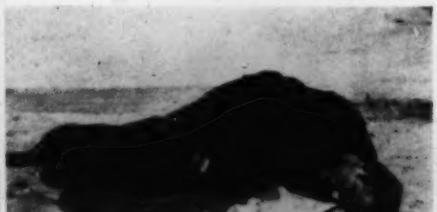
CHANTELOUVE (Hyacinthe). — Héroïne de *Là-Bas* de J.K. Huysmans. « Succube en chambre. »

CHARMES. — Sortilèges, notamment chants magiques, puis agréments puissants que le corps féminin offre d'abord au regard. « On a paré ce bois en lui prêtant les charmes de l'imagination; ce qu'on a fait dans ce champ, toute ou presque toute femme peut l'exécuter sur elle » (CHODERLOS DE LACLOS). La nuance étymologique persista longtemps, témoin le mot d'une héroïne de Corneille à sa rivale, la magicienne Médée :

Je n'ai que des attraits et vous avez [des charmes.

CHAZAL (Malcolm de). — Poète d'expression française, résidant à Curepipe (Ile Maurice). Auteur de nombreux ouvrages de filiation swedenborgienne, entre lesquels *Sens Plastique* (1947) offre de remarquables aphorismes sur la volupté.

CONCUPISCENCE. — Fond d'inclination naturelle qui nous fait désirer la jouissance des biens sensibles et surtout des plaisirs charnels. Palper et posséder un corps guérissent de la



James Dean.

sensation de brûlure provoquée par son image. L'Eglise interdit et cette brûlure et son mode de guérison. N.M.

CONTE DE FEES. — Ce genre littéraire, tombé en désuétude, véhicula pendant plusieurs siècles, à l'intention des jeunes personnes, les pressentiments érotiques les plus tendrement voilés et pourtant les plus concrets : un beau prince se redresse sous la peau squameuse d'un dragon, une branche de corail fait parler en rêve la princesse endormie, etc. Citons — complices ou non du folklore : Ch. Perrault, Madame D'Aulnoy, Madame Leprince de Beaumont. Cf. Michel Carrouges, *L'Initiation Féérique* (« Cahiers du Sud », août 1953).

COUP DE FOUDRE. — Court-circuit de deux regards; étoile en plein jour; miroir où l'on voit le reflet de son désir. B.

CRANACH (Lucas). — Peintre allemand (1472-1553). L'allure paisible de ses blondes nudités, sans cesse menacée par le poignard dardé sur un sein aigu, en fait par excellence le peintre de l'éternelle jeune fille.

CREBILLON FILS (Claude Crébillon, dit) — Auteur de dialogues galants et badins, pleins de verve : *Les égarements du cœur et de l'esprit* (1736), etc. « Maître en ce genre d'escrime amoureuse, les stratagèmes insidieux de l'attaque, les coquetteries de la défense, le trouble de la défaite, il nous a peint tout cela vingt fois, et toujours avec un art parfait, de nouvelles délicatesses de sentiment et de style » (Alcide BONNEAU).

CROWLEY (Aleister). — Magiste, poète, peintre et alpiniste anglais (1875-1947), surnommé par la presse « l'homme le plus pervers du monde ».

Il s'était assimilé à la Bête de l'Apocalypse et se considérait comme le prophète d'une nouvelle religion de type dionysien devant remplacer le Christianisme et que résument ces deux formules : « Do what thou wilt shall be the whole of the Law » et « Love is the Law, love under will ». Il fonda à Cefalù (Sicile) une « Abbaye de Thélème », décorée par des soins de fresques érotiques, où il se livrait à des cérémonies de magie sexuelle avec ses « concubines I et II ».

Auteur de : *The book of the Law* (le nouvel Evangile qui lui fut dicté par Aiass, son ange gardien), *Magick in Theory and Practise*, etc., ainsi que de nombreuses plaquettes de poèmes et de quelques ouvrages pornographiques.

CRUAUTE. — Pour celui à qui est réservé l'apanage de la cruauté, une confusion olfactive de l'inconscient lui fait prendre l'odeur du sang pour l'odeur de l'amour. M.V.H.

CYNISME. — Le ver de la raillerie gâte le fruit, qui pourrait être savoureux, d'une totale franchise. G.L.

DALI (Salvador). — Peintre né en 1904 (*Le grand Masturbateur, Sodomie accomplie par un crâne sur un piano à queue*, etc.). Exhibitionniste (*La vie : crête de Salvador Dali*), poète (*La femme visible, L'Amour et la mémoire*), fétichiste (béquilles, montres, souliers, pain, sauterelles, téléphones et excréments). S'est, depuis, consacré à l'art édifiant.

DEAN (James Byron). — Acteur dramatique (1931-1955). Depuis sa mort, il est devenu l'objet d'un culte amoureux comparable à celui de Valentino. Il « reçoit » encore 7.000 lettres par mois.

DEBAUCHE. — Organisation particulière d'une vie privée en réaction contre l'aliénation sociale. J.S.

DELICADO, ou DELCADO (Francisco). — Ecclésiastique qui publia à Venise en 1528, *La Lozana Andaluza*, portrait d'une putain espagnole dans la Rome papale. *La Lozana Andaluza* est l'œuvre la plus riche en termes érotiques de la langue espagnole.

DELIRE. — Mise en varance du sens commun due à l'extrême agitation passionnelle.

DENON (Dominique - Vivant, Baron). — Dessinateur, graveur et

écrivain français (1747-1825), auteur du conte *Point de Lendemain* (1777), où le libertinage du XVIII[e] siècle s'allie aux fantasmagories des initiations maçonniques du temps.

DEPRAVE. — Celui qui descend le cours ascendant des plaisirs. M.B.

DESIR. — (En latin *desiderium*, a signifié d'abord « coucher d'un astre », puis « regret » et tardivement « désir ».) Profonde, invincible, et au moins le plus souvent spontanée, la tendance qui pousse tout être à « s'approprier », de quelque manière que ce soit, un élément du monde extérieur, voire un autre être, cette tendance culmine et s'épanouit dans la sexualité. Ses modes sont innombrables et énigmatiques :

La grande force est le désir
Et riens que je te baise au front.
(Guillaume APOLLINAIRE.)

L'affinité des minéraux, le rut des animaux suggèrent qu'une telle tendance est consubstantielle à l'univers. Mais seul, le désir, — sans cesse ruine et sans cesse phénix —, définit l'individu humain. Aux yeux de certains, il vaut pour lui-même, il est un moyen de connaissance. De là le beau titre d'un ouvrage alchimique attribué à Nicolas Flamel : *Le désir désiré*. « Toute vie comporte de ces ensembles homogènes de faits, d'aspects lézardés, nuageux... Sur cet écran, tout ce que l'homme veut savoir est écrit en lettres phosphorescentes, en lettres de désir » (André BRETON, *L'Amour Fou*). G.L.

DESNOS (Robert). — Poète français (1900-1945). Il s'est longuement complu aux fantasmes du désir (*La liberté ou l'Amour*, 1927).

DESSOUS. — Vêtements féminins de fine étoffe destinés à médiatiser la chair et à en suggérer l'offre. Dans le paysage du désir, les dessous passent comme des nuages essentiels. J.S.

DIDEROT (Denis). — Philosophe matérialiste et encyclopédiste (1713-1784), auteur de *La Religieuse* et des *Bijoux Indiscrets*.

DIETRICH (Maria-Magdalena, dite Marlène). — Actrice née en 1904 (*L'Ange Bleu*, *Désir*, *La Femme et le Pantin*). Par la grâce de von Sternberg, elle est devenue la capitale des plumes, des sequins, du lamé-or et de la fourrure. Sur son masque immobile, elle fait alterner l'illusion de la totale indifférence et l'ironie furtive d'une Aphrodite philosophe. Elle est de plus la meilleure brouilleuse d'œufs du monde. R. B

DIVA. — (De l'italien *diva:* déesse.) Version italienne de la vamp, lancée par d'Annunzio en 1913. Les divas les plus célèbres du cinéma furent Pina Menichelli, Lydia Borelli, Riba Morelli et Francesca Bertini.

DODGSON (Charles - Lutwidge, dit Lewis Carroll). — Auteur d'*Alice au Pays des Merveilles* (1832-1898). Son horloge émotionnelle semblant s'être arrêtée à la première adolescence, sa vie est une longue partie de cache-cache avec les parents soupçonneux des petites filles qu'il aimait à photographier en haillons, en chemise de nuit ou dans le nu. Sa prédilection pour les jeux de mains, de bouche et de genoux, les taquineries récréatives et les longues chevelures dénouées de leur ruban, trouvait son terme dès que les chères petites dépassaient ce « moment critique où se rejoignent le fleuve et le ruisseau », c'est-à-dire l'année quinzième. Ayant amorcé vers la fin de sa vie une préférence marquée pour les actrices de pantomimes enfantines, il préféra mourir que d'atteindre cet âge adulte où l'innocente adoration est taxée de perversité et où l'on place l'élan du cœur, dès qu'il devient anachronique, au compte vulgaire de la maniaquerie. R.B.

DOLMANCE. — Educateur. Protagoniste mâle de la *Philosophie dans le Boudoir* : « L'irréligion, l'impiété, l'inhumanité, le libertinage découlent de ses lèvres, comme autrefois l'onction mystique de celles du célèbre archevêque de Cambrai ».

DON JUAN. — Type légendaire de séducteur introduit pour la première fois dans la littérature par Tuso de Molina en 1630 dans la pièce intitulée *Le Trompeur de Séville*. Sa quête des femmes a donné lieu à des interprétations diverses qui souvent reflètent le tempérament de leurs auteurs et leur propre vie amoureuse.

DRACULA. — Héros du roman de Bram Stoker (1897). C'est le plus fameux vampire de la littérature. « Tu es la chair de ma chair, le sang de mon sang. Quand mon cerveau te dira : *Viens*, tu traverseras mers et continents pour m'obéir. »

DULAURE (Jacques - Antoine). — Conventionnel, historien et mythologue français (1755-1835). Son ouvrage, *Des divinités génératrices ou du culte du phallus chez les anciens et les modernes*, est la première étude faite dans un esprit scientifique sur un tel sujet.

Marlène Diétrich.

EFFRONTEE. — Impudente, qui affronte tout ce que les autres respectent et brave de sang-froid le vice et la honte. Est souvent indécente par inconscience ou bravade.

EGAREMENT. — Désordre enchanté d'un être dont le champ de vision se trouve obscurci ou vidé de son contenu habituel par l'intrusion du

désir porté à son plus haut degré d'incandescence :

Et je dois respecter des principes qui conduisent à des égarements (SADE).

ELLEN ELSON. — Héroïne du *Surmâle* d'Alfred Jarry. De minuit à minuit, et sous contrôle médical, le Surmâle et Ellen Elson s'aimèrent 82 fois (dont 12 fois de 23 h. 27 à 24 heures). « Cela n'a pas été amusant du tout », dit-elle. Ce n'est que le lendemain, alors qu'ils faisaient enfin l'amour pour le plaisir, qu'elle abandonna, en une très feinte agonie, son masque de chauffeuse.

ELLIS (Henry Havelock). — Médecin et psychologue anglais : *Sexual Inversion* (1897), *Études de Psychologie Sexuelle* (à partir de 1898), etc. Parfois peu critique dans le choix de ses matériaux, il n'en a pas moins rassemblé une masse considérable de documents sans jamais sacrifier à la « respectabilité ». A donné toute son ampleur à la théorie des métamorphoses symboliques de l'érotisme.

ENVOUTEMENT. — Pratique magique dont les opérations sont basées sur le principe de l'existence d'une participation entre un homme et le support (figurine de cire ou de bois, photographie, etc.) qu'on y fait correspondre. Elle a pour but d'atteindre un être humain dans sa personne physique ou de soumettre sa volonté à celle de l'envoûteur. A la première catégorie ressortit le *nœud de l'aiguillette*, opération qui vise à frapper d'impossibilité l'exercice de la vie sexuelle par un sortilège. A la seconde appartiennent les *envoûtements d'amour*, par lesquels on cherche à forcer la volonté de quelqu'un pour s'en faire aimer ou pour le contraindre à céder à ses désirs.

ERECTION. — État de tension concernant les tissus de l'organe sexuel sous l'influence du désir.

ERNST (Max). — Peintre et poète né en 1891. Autrefois auteur de romans par « collages » où le scabreux régnait en maître : *Rêve d'une petite fille qui voulait entrer au carmel*, *La Semaine de bonté*, et surtout *La Femme 100 Têtes* (« Perturbation, ma sœur »).

EROTISME. — Ce mot a été refait au XIX^e^ siècle sur l'adjectif *érotique*, jusque-là seul employé en médecine (folie érotique) ou en critique littéraire (poésie érotique, relative à l'amour) et calqué sur le grec d'*Eros*, dieu du désir sexuel au sens le plus vague. Il a aussitôt pris une nuance péjorative : « L'amour des enfants achève de purger de tout érotisme l'affection conjugale » (PROUDHON). « On aurait voulu aussi que, sans renoncer à aucune hardiesse, à aucun droit de l'artiste sincère, il [Flaubert] purgeât son œuvre prochaine de tout soupçon d'érotisme » (SAINTE-BEUVE).

Amour maladif, goût excessif pour les choses sexuelles, recherche de la sensualité, telles sont les définitions que les dictionnaires usuels fournissent de l'érotisme. Aujourd'hui la psychiatrie y voit simplement une « exagération de l'instinct génital » (BARDENAT, dans POROT, *Manuel Alphabétique de psychiatrie*, Paris, 1952). Toutefois, dans le même ouvrage, Hesnard affirme que les instincts particuliers, énumérés par la psychologie, n'existent pas. « L'individu et son instinct coïncident objectivement. » En résulterait-il que l'érotisme représente seulement l'exagération d'un individu déterminé face aux données sexuelles? Mais on n'exagère jamais

Edvard MUNCH : *Le baiser.*

que pour autrui, de sorte que l'érotisme, par son individualité même, échappe à toute appréciation (logique ou morale) de caractère social.

ETREINTE. — Action de serrer fortement entre ses bras. Par extension, désigne le complet échange amoureux entre deux amants. Exemple :

O, la troublante volupté,
de la première étreinte...

(André BARDE et Charles CUVILLIER : valse de *La Reine Joyeuse*). Il ne s'agit pas seulement d'un euphémisme, mais du seul vocable qui, dans l'amour, mette l'accent sur le rôle des bras, et plus encore sur le désir inconscient de réduire l'espace, obstacle entre les amants, afin de ne plus former qu'un seul être et un seul lieu. J.P.

ESTHER. — Héroïne du conte d'Achim von ARNIM : *Les héritiers du Majorat*. Une fenêtre dépolie la sépare (l'espace d'une rue) de ce monde. En réalité, morte et maintenue en vie par d'obscurs sortilèges, elle prolonge encore son existence de fantôme par un amour irréalisable. « Ami, tous les hommes ne m'estiment pas comme vous; ils m'entourent de la stupidité de leur puéril bon sens... Je ne puis plus vous donner mon cœur tout entier. Il a été déchiré, emporté par morceaux et là-haut seulement la plaie pourra se guérir ».

EXCITER. — Stimuler le système nerveux par geste, suggestion ou processus verbal afin de provoquer le désir. Animer la passion sans fatalement s'exalter soi-même.

EXTASE. — (« Être hors de soi-même. ») Immobilité vacillante entre la

incidité totale et son contraire, où les horizons de temps et de lieu s'évanouissent. On s'accorde à y voir l'état le plus haut auquel puisse parvenir l'homme érotique. G.L.

KIRSCHNER :
La fumeuse d'opium.

FANTAISIE. — Réalisation d'un caprice, d'une imagination passagère dans le but d'éprouver une jouissance jusqu'alors inconnue. « Ainsi l'on créa [le mot de] *phicidisser* pour indiquer une fantaisie bien dégoûtante : se faire lécher les testicules par de jeunes chiens » (MIRABEAU).

FARDS. — Crèmes et poudres dont le secret aurait été enseigné aux femmes par les anges déchus, selon Tertullien. Elles en usent pour séduire les hommes mais aussi pour se voiler à elles-mêmes leur nudité. Collaboratrice diurne de l'homme, la femme ne se maquille que le visage, mais la créature de la nuit se farde également à ces endroits cachés où son corps s'entr'ouvre et se hérisse. N.M.

FELICIA. — Charmante héroïne de Nerciat qui, d'une fredaine à l'autre, escalade allégrement l'échelle des plaisirs défendus, jusqu'à frôler de très près l'incestueuse volupté.

FELLATION. — Caresses accomplies sur le sexe viril par les lèvres et la langue. La fellation peut être une préparation à l'acte ou se substituer à lui.

Poterie Chimu (Pérou).

FENTE. — « Et nulle province maritime fût-elle, sous les roses, plus savamment pillée » (Saint-John PERSE).

FETICHISME. — Culte rendu à tel objet se rapportant à la toilette de la femme (très exceptionnellement de l'homme) qui, par fixation élective, suffit en son absence à provoquer l'exaltation érotique. De la même souche partait la croyance magique selon laquelle disposer de cheveux, de poils ou de déchets d'ongles de la femme désirée était l'avoir à sa merci (les voyantes professionnelles continuent à tirer grand parti intuitif de ces prélèvements). Le fétichisme s'applique le plus souvent au bas, à la chaussure, la fourrure, etc. A.B.

FLAMINEO. Héros du *Démon Blanc*, pièce de John Webster (1612). Flamineo utilisa sa sœur, la scandaleuse Vittoria Corombona, pour ravager le duché de Florence.

FLIRT. — (De *fleureter*, tenir des propos galants — XIII[e] siècle — par l'anglais *to flirt* : folâtrer.) Désigne à la fois l'ensemble des relations érotiques entre deux individus, à l'exclusion de l'accomplissement amoureux, et chacun des partenaires, pris par rapport à l'autre. Le flirt, devenu une institution universelle, est essentiellement une activité marginale, presque parodique, de l'amour. Il constitue également une sorte de rite social, initiation au « jeu de l'amour » qui doit se conclure logiquement par le mariage. En effet, le flirt cesse d'exister à l'instant où il aboutit à sa conclusion nécessaire : la conjonction sexuelle. Dès lors, de la rupture immédiate à l'amour-passion, en passant par le libertinage, se découvre tout le champ du possible. J.P.

FORBERG (Friedrich-Karl). — Disciple de Fichte et auteur du *Manuel d'Erotologie classique* (1824). Compilateur assez intelligent, desservi par un manque d'imagination sémantique (1770-1848).

FORD (John). — Poète anglais (1588-env. 1640) auteur de *The Queen or the Excellency of thy Sex*, œuvre de « passions étranges », écrite pour être représentée en privé, *The Broken Heart* et, surtout, *Tis a Pity She's a Whore*, drame de l'inceste.

FORNERET (Xavier). — Poète français (1810-1885), auteur d'une pièce scabreuse : *Jeux de mère et d'enfant*, où l'inceste est aperçu d'une manière qui annonce Freud et son « complexe d'Œdipe ». Esprit sombre, les thèmes centraux de ses poèmes sont la Femme et la Mort (*Et la lune donnait et la rosée tombait*, *Le Diamant de l'herbe*, *Un œil entre deux yeux*).

FOURIER (Charles). — Philosophe et réformateur français (1772-1837). « Comment un siècle si enclin aux expériences de toute espèce, un siècle qui a eu l'audace de renverser les trônes et les autels, a-t-il fléchi si servilement devant les préjugés amoureux ? » Les cahiers manuscrits de Fourier ayant trait aux relations des sexes en harmonie ou en d'autres périodes (du numéro 50 au numéro 54 de la cote 9 de l'inventaire dressé à sa mort) sont restés, jusqu'à ce jour, inédits.

Sigmund Freud.

FOUTRE. — « Foutez comme des ânes débâtés, mais permettez-moi de dire foutre » (DIDEROT).

FREUD (Sigmund). — Fondateur de la psychanalyse (1856-1939) : « Il me paraît indiscutable que l'idée du beau a ses racines dans l'excitation sexuelle, et qu'originairement il ne désigne pas autre chose que ce qui excite sexuellement ». S'exprimant sur la dissidence de Jung (élimination des éléments « choquants », à commencer par la libido sexuelle, aux fins de promouvoir un nouveau système éthico-religieux), Freud compare cette doctrine aberrante au fameux « couteau sans lame, auquel manque le manche », de Lichtenberg.

A.B.

FROLEUSE. — Spécialiste des manœuvres aguichantes par attouchements voilés simulant plus ou moins l'involontaire.

FRISSON. — Courte sensation de vertige que provoque la découverte d'un horizon érotique nouveau : « O terrible frisson des amours novices sur le sol sanglant » (RIMBAUD).

J.-H. FUSSLI (1741-1825) : *Le songe.*

GARDNER (Ava). — Actrice née en 1922 (*Pandora, La Comtesse aux pieds nus*). Sa vie privée excède en débordements amoureux les rôles qu'on lui donne à l'écran. Elle a scandalisé Rome en portant suggestivement une robe de cardinal.

GAMIANI. — Héroïne de l'ouvrage du même nom attribué à Musset (première édition en 1833). Sa frénésie saphique la désigne comme un modèle du genre.

GAUGUIN (Paul). — Peintre et sculpteur français (1848-1903). La sensualité très particulière de certaines de ses œuvres : *l'Eveil du Printemps, L'Esprit des morts veille, Nevermore, Soyez amoureuses et vous serez heureuses*, s'auréole du même mystère que des poèmes tels que : *Sed non satiata, les Métamorphoses du Vampire, le Revenant*, de Baudelaire.

Y.E.

GODMICHE (ou GODMICHET). — Du néerlandais *Kodde*, cylindre de bois ou du provençal *got* : verre (du latin *guttus*, vase à col étroit) et de *miché* : client de fille publique. Simulacre des organes sexuels masculins, destiné à la femme lorsqu'elle désire fuir, imiter ou se remémorer le contact avec l'homme. « Ne suspendez pas de godmiché au bénitier de votre lit. Ces instruments-là se mettent sous le traversin » (Pierre LOUYS : *Conseils à une petite fille*).

GRAND-GUIGNOL (Le). — Ancienne chapelle montmartroise, transformée en salle de spectacles destinés aux amateurs de la douche écossaise : viols, flagellations, explosions, bistouris, rasoirs, tenailles, cadavres, rayons mortels, flots de sang y alternent avec des scènes légères de strip-tease.

HAIGH (John-George). — Le plus célèbre vampire de son siècle (1909-1949). Il était hanté par des rêves morbides (forêts de crucifix filtrant des mers de sang) qui le poussaient à boire le sang de ses victimes. Il demanda qu'on répète son exécution : « Je ne veux pas, dit-il, faire un mauvais début dans l'au-delà ».

HAUTECLAIR (Comtesse de Savigny). — Héroïne du *Bonheur dans le Crime*, de Barbey d'Aurevilly. Escrimeuse de talent et empoisonneuse. Son regard fait baisser les yeux de la panthère.

A.J.

HEINE (Maurice). — Ecrivain et révolutionnaire français. De formation médicale. Il prit une part déterminante au Congrès de Tours (1920). Exclu du parti communiste en 1922 pour « extrême-gauchisme », il se consacra depuis lors à l'exégèse et à la glorification de l'œuvre de Sade.

HELENE. — Inspiratrice de la Guerre de Troie :

...il n'est rien de si dur
Que le bouclier d'ivoire de mes seins.
Leur pointe s'avive au sang des blessures.

(Alfred JARRY.)

HELOISE. — Elève, puis scandaleuse amante du dialecticien Abélard (1101-1164). « Bien que le nom d'épouse soit plus saint et plus fort, le titre de ta maîtresse m'a toujours paru plus doux et si cela ne te fâche pas, celui de ta putain. » Prit le voile après la castration d'Abélard, ne cessa de correspondre avec lui et fit apporter sa dépouille mortelle au monastère du Paraclet dont elle était abbesse. Mourut vingt ans plus tard et fut enterrée à ses côtés. La légende affirme que, sur leur tombeau, poussa un chèvrefeuille qui ne fleurissait que par temps d'orage.

HERMAPHRODITE. — (De *Hermès* et *Aphrodite*.) Etre humain qui réunit les caractères des deux sexes. L'hermaphrodite capable de jouer un double rôle générateur, tel qu'on le concevait encore au XVII^e^ siècle, appartient au domaine de la fable. « Là, dans un bosquet entouré de fleurs, dort l'hermaphrodite, profondément assoupi, sur le gazon mouillé de ses pleurs » (LAUTRÉAMONT).

HILL (Fanny). — Héroïne d'un roman de John Cléland : *Mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir*. Type de jeune prostituée anglaise, heureuse et

Morris HIRSHFIELD : *Les amies inséparables* (1941).

centille, dont la conscience professionnelle n'est, en fait, qu'un amour profond de son métier.

HIRSCHFELD (Magnus). — Sexologue éminent né en 1868. Fonda à Berlin l'Institut des Sciences sexuelles. Auteur de *Sappho et Socrate, Les lois naturelles de l'Amour, Anomalies et perversions sexuelles.*

HOMOSEXUALITE. — (Mot mal constitué, mais celui d'*homophilie* qu'on tente parfois de lui substituer est aussi laid qu'hypocrite.) Désirs et activités érotiques qui se fixent, soit temporairement, soit durablement, sur une personne de même sexe que l'individu considéré. Il est légitime d'y reconnaître le produit de l'ambivalence sexuelle fondamentale de l'être humain, produit défini, tantôt à partir d'un « blocage » psycho-physiologique, tantôt à partir d'un refoulement régressif (homosexuels œdipiens signalés par Freud). L'homosexualité magique pratiquée par certains peuples primitifs est une traduction « naïve » du désir d'androgynat. L'homosexualité des collectivités privées de représentants du sexe opposé (écoles, prisons, navires, harems orientaux) est une situation de remplacement où il est difficile de faire la part des circonstances et celles des tendances. G.L.

HORTENSE. — Personnage des *Illuminations* d'Arthur Rimbaud. Allégorie probable de la masturbation.

HUYSMANS (Joris - Karl). — Ecrivain français (1848-1907). Misogyne dans la volupté, luxurieux dans le rendez-vous. « Il prit ce corps qui se tordait en craquant et il éprouva l'extraordinaire impression d'une brûlure spasmodique, dans un pansement de glace. » (*En Ménage, En Rade, Là-bas*, etc.)

IMAGINATION. — Puissance particulièrement redoutée par les prédicateurs, les économistes et, d'une manière générale, tous ceux qui veulent entraver le libre fonctionnement, soit de la pensée, soit du sens sexuel. Les apparitions qu'elle suscite sont en effet hors de notre contrôle, mais ont souvent la force de nous contrôler sans discussion. « C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles, et nourrit les désirs par l'espoir de les satisfaire » (Jean-Jacques Rousseau). « Tout le bonheur de l'homme est dans son imagination : il ne peut prétendre à la félicité qu'en en servant tous les caprices » (Sade). G.L.

INCESTE. — Rapports sexuels entre deux personnes unies par un lien étroit de parenté (ascendante et descendante ou enfants d'un même lit). Le désir latent ou virtuel de l'enfant mâle à l'égard de sa propre mère, mis en évidence par Freud, forme la base du « complexe d'Œdipe ». La prohibition de l'inceste a été interprétée par de nombreux auteurs comme le plus primitif des « tabous » et l'origine des institutions matrimoniales. Mais elle n'a pas été elle-même expliquée : l'inceste est un phénomène banal chez un grand nombre d'animaux, il apparaît plus fréquemment qu'on ne le croit dans les constats médicaux ou juridiques. « Je voudrais que tu sois ma sœur pour t'aimer incestueusement » (Guillaume Apollinaire : *Ombre de mon amour*).

INCUBE. — Démon de sexe masculin à l'organe bifide qui se penche la nuit sur les femmes rêveuses. D'après l'enquête menée par Huysmans dans *Là-bas*, ces créatures seraient surtout les esprits des morts évoqués grâce à certaines pratiques de magie, soit par les intéressées elles-mêmes, soit par des sociétés démoniaques. Les femmes qui reçoivent la visite des incubes se reconnaîtraient à leur peau froide, même au cœur de l'été.

INDECENCE. — Attitude contraire à la bienséance, aux formes les plus extérieures de la dignité. L'indécence est une forme de provocation sociale; elle n'exclut ni la retenue, ni certaines manifestations perverses de la chasteté. R.B.

INVERSION. — Désirs et comportements érotiques à travers lesquels un individu tend à adopter les mœurs du sexe qui n'est pas naturellement le sien. L'inversion, qui n'est jamais d'origine entièrement physiologique, constitue ainsi la base de l'*homosexualité passive* (et en général de nombreux cas d'homosexualité). On a pu y voir, surtout chez les êtres jeunes, un transfert du narcissisme.

ISABEAU DE BAVIERE. — Née en 1371, régente de France pendant la folie de son mari, Charles VI. « On peut raisonnablement affirmer qu'il ne coula pas une goutte de sang, sous ce terrible règne, qu'il ne se commit pas un seul crime dont elle n'ait été la cause ou l'objet » (Sade : *Histoire secrète d'Isabelle de Bavière*).

ISABELLE D'EGYPTE. — Héroïne d'un conte d'Achim von Arnim (1811). Jeune bohémienne qui, amoureuse d'un prince, éveille à la vie une mandragore mâle, comme intercesseur tout-puissant. « Ce qui lui plaisait le plus dans cet être, c'était les yeux qu'il avait à la nuque. »

IT. — Roman d'Elinor Glyn, dont le titre désignait « l'appel sexuel filtré de ses concomitants, l'amour et l'affection ». Le mot révolutionna l'Amérique aux alentours de 1928, et l'actrice Clara Bow, devenue la « It-Girl » en titre, régna longtemps sur les écrans.

JACK (dit l'Eventreur). — Assassin célèbre, qui terrorisa Londres pendant l'année 1888. Il n'attaquait que les prostituées dont il découpait au scalpel les organes sexuels : il disparut sans laisser d'autre trace que sa légende.

Jack l'Éventreur.

JEKYLL. — Héros du roman de Robert-Louis Stevenson : *L'étrange cas du Docteur Jekyll et de Mr. Hyde.* Sous l'effet d'une drogue, l'austère docteur se transformait en Mr. Hyde, incarnation bestiale de l'érotomanie. Le roman lui-même naquit d'un cauchemar de Stevenson.

JARRY (Alfred). — Poète français (1873-1907). Auteur d'*Haldernablou, Les Jours et les Nuits, l'Amour absolu, Messaline, Le Surmâle, La Dragonne*, etc. « Nous n'aimons pas les femmes du tout, mais si jamais nous en aimions une, nous la voudrions notre égale, ce qui ne serait pas rien. » Il semble que

ses héroïnes (Varia, Messaline, Ellen Elson, Jeanne Sabrenas) aient réalisé ce tour de force : à la hauteur de l'insolence de Priape, elles exigent d'y être toujours affrontées. Mais l'union charnelle et sa fréquence sont avant tout conditions d'une quête éperdue :

« Les doigts de Varia tâtonnent derrière les épaules d'Emmanuel.

« Elle tâche de déchiffrer où s'articulent les ailes de l'Amour. » J.S.

JULIETTE. — Héroïne du roman de Sade : *Juliette ou les Prospérités du Vice* (1796). Passée l'option initiale en faveur du vice, et plus généralement du mal, Juliette n'est plus aux prises qu'avec l'imagination, la sienne et celle de ses complices : imagination sans cesse sommée, dans la frénésie et dans l'angoisse, de créer les décors périssables et de susciter les objets éphémères nécessaires à la faim insatiable d'identification absolue au mal. « Sous l'arc des sèves stridentes, une jeune femme ivre, cambrée, d'un doigt de nacre, écarte les lèvres de son sexe pour glacer les soifs métaphysiques » (Gilbert LÉLY). J.S.

JUSTINE. — Héroïne de trois ouvrages de D.A.F. de Sade : *Les infortunes de la vertu* (1787, publié pour la première fois en 1930), *Justine ou les malheurs de la vertu* (1791), *La Nouvelle Justine ou les Malheurs de la Vertu* (1797). « Justine — cas exceptionnel chez les protagonistes des romans de Sade, est à peu près dépourvue de toute signification psychologique, sinon dans chacun des détails qui la concernent, du moins dans l'ensemble de ses réactions. Justine est une entité, une construction abstraite, et ne paraît avoir été imaginée par l'auteur qu'en vue de la démonstration de sa thèse pessimiste sur les conséquences de la vertu » (Gilbert LÉLY).

JOUIR. — Éprouver un éblouissant spasme de joie et de délivrance qui commence par une démangeaison dans la tête et qui secoue le corps, de la bouche jusqu'au sexe, pour un éternuement d'intense plaisir. Ce spasme est souvent suivi, pour l'homme du moins, par une agréable hébétude. Pour ne pas perdre leur force vitale, certains yogis jouissent intérieurement sans éclaboussure ni éclat, sauf celui qui se produit dans la tête. J.M.

KINSEY (Alfred C.). — Biologiste et sexologue américain. On lui doit l'application généralisée de la statistique à l'étude du comportement sexuel. Son plus célèbre *Rapport* (sur l'homme) fit sensation en 1948.

KLIMT (Gustav). — Peintre autrichien qui a imposé une image barbare et raffinée de la femme, identifié à l'éclat des bijoux et au luxe des plus somptueux intérieurs (1862-1918).

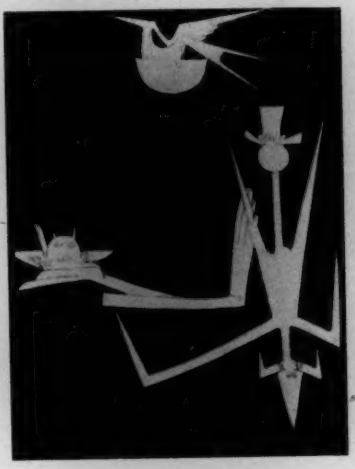
KLOSSOWSKI (Pierre). — Romancier et essayiste contemporain. Auteur d'une tentative de détournement à des fins religieuses : *Sade mon prochain*, et de romans où la théologie hétérodoxe use d'une mise en scène érotique : *Roberte ce soir*, *La Révocation de l'Edit de Nantes*.

KRAFFT-EBBING (Richard von). — Médecin allemand (1840-1902), auteur d'une *Psychopathia sexualis* (1886), première somme des connaissances qu'on avait alors sur le sujet. Il applaudit aux travaux décisifs de Freud et jeta les bases de l'étude objective des « perversions ».

KUERTEN (Peter) dit « Le vampire de Dusseldorf » (1883-1931). — Assassin célèbre. Il avoua vingt-trois meurtres, mais fut exécuté pour neuf d'entre eux. « Je n'ai pas tué pour violer, j'ai tué et violé pour me venger de la bassesse de l'humanité, de sa méchanceté, de son égoïsme. Mais quand l'idée de tuer montait en moi, elle ne se séparait pas du désir de souiller mes victimes. »

LABE (Louise), dite « la Belle Cordière ». — Poète français (1526-1565). « Sa sincérité est sublime » (Paul ELUARD). *Et guidera Folie l'aveugle Amour et le conduira partout où bon lui semblera.*

LA METTRIE (Julien, Offroy de). — Médecin et philosophe matérialiste français (1709-1751). Auteur de *La Volupté*, *L'art de jouir*, etc. « Plus un tableau est lascif, plus il forme une image naïve et parlante d'une réalité que le cœur adore. »



Wifredo LAM :
La lampe de charme.

LASCIF. — Au sens propre, bondissant, folâtre. Par extension : qui se plaît ou qui provoque à l'amour charnel, avec une nuance soit d'enjouement (selon Littré, on dira que Cléopâtre était lascive, et Messaline lubrique) soit d'extrême impudeur :

La nuit, lascifs, leur main touche à [toutes les grappes
Du plaisir hasardeux...
(Victor HUGO.)

C'est l'épithète favorite des satyres antiques et des incubes médiévaux : « Et par la raison que ces démons sont aqueux, ils sont excessivement lascifs » (SINISTRARI : *De la Démonialité*).

LAURE. — « Comme en témoignent tels des feuillets qu'elle avait rédigés, cette amie avait choisi pour se dépeindre le prénom de *Laure*, émeraude médiévale alliant à son incandescence un peu chatte une suavité vaguement paroissiale de bâton d'angélique », écrit Michel Leiris à propos de l'auteur (héroïne) de ce beau livre secret qu'est *Histoire d'une petite fille*, publié hors commerce sans nom d'auteur ni d'éditeur, au lendemain de la dernière guerre.

LAUTREAMONT (Isidore Ducasse, comte de). — Le *Génie* sans visage (1846-1870). « Tout ce qui, durant des siècles se pensera et s'entreprendra de plus audacieux a trouvé ici à se formuler par avance dans sa loi magique » (André BRETON). *Les Chants de Maldoror* peuvent apparaître comme fondés sur un principe d'érotisme universel et dévorant, principe découvert par Sade et que la psychanalyse ne fera qu'expliciter. La révolte de Maldoror multiplie les agressions sanglantes et les

métamorphoses, notamment à la fin de convaincre les « humains à la verge rouge » d'hypocrisie et de lâcheté. La souveraineté poétique du monde, considéré aussi bien comme le « grand vagin d'ombre » que comme un « immense anus céleste », tel est le but, pleinement atteint, de sa lutte contre le dieu du christianisme. Avec Maldoror, le verbe se fait sexe : son autonomie totale ne souffre plus de discussion. Dans *Poésies*, cette souveraineté n'abdique rien : mais elle se calme d'un coup et se nimbe d'une étrange candeur : « La femme est à mes pieds!... Je veux que ma poésie puisse être lue par une jeune fille de quatorze ans. » G.L.

LEE (Gypy-Rose). — Auteur dramatique *Lady of burlesque*. Elle a fixé une fois pour toutes et illustré

Gypsy-Rose LEE : *Auto-portrait.*

délicieusement le cérémonial du « strip-tease » qu'elle divise en quatre phases : le flash (ou entrée), la parade (ou lent défilé), le tease (déshabillage progressif), et le strip (dénudement final).

LELY (Gilbert). — Poète et historiographe de Sade. Depuis la mort de Maurice Heine (1940), il se voue à l'exégèse systématique et fervente de l'œuvre sadienne.

LEVRES. — Les voyageurs racontent qu'à l'Orient les femmes surprises sans voile par le passage d'un rapide, soulèvent souvent la jupe pour cacher les lèvres de la bouche, sans se soucier que par ce geste elles livrent aux regards la naissance des autres lèvres. En Occident, le mystère des lèvres de la bouche reste souvent inaperçu. R.I.

LEWIS (Matthew - Gregory, dit Monk). — Romancier anglais (1775-

M.-G. LEWIS

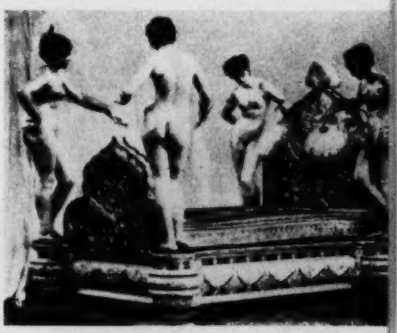
1818). Auteur du « Moine » (1796). Ce roman « flatte la sensualité par ses tableaux voluptueux et l'irréligion par l'audace avec laquelle il traite les choses sacrées » (SADE).

LIBERTIN. — Terme par lequel on désignait, au XVII^e^ siècle, l'homme refusant de s'assujettir aux croyances et aux pratiques de la religion. Cet esprit fort était, bien entendu, en révolte contre les contraintes sexuelles imposées par la morale chrétienne. D'où un glissement de sens : à partir du XVIII^e^ siècle, le mot libertin désigne plus précisément celui qui, méprisant l'amour-devoir (pour la reproduction de l'espèce) et l'amour-passion, leur préfère une physique et une métaphysique du plaisir. E.C.F.

LICENCE. — Au delà des barrières de ce que l'on donne pour moral : « Toute licence, sauf contre l'amour » (Maurice BARRÈS). M.B.

LISEUX (Isidore). — Editeur (1836-1894). On lui doit, ainsi qu'à son collaborateur l'érudit Alcide Bonneau, la belle réimpression des classiques de l'érotisme et de maint autre ouvrage rare. Il mourut dans la misère.

LIT. — Meuble destiné au repos, au sommeil et à l'amour. L'homme moyen passe 125 jours par an, c'est-à-dire à peu près le tiers de son existence, allongé sur son lit. Louis XIV possédait 413 lits qu'il étrennait l'un après l'autre, comme l'on change de souliers. Le lit de Ware pouvait loger douze personnes d'affilée. En 1789, le docteur James Graham éleva à Londres son fameux Lit-Céleste, un monument « médico - magnetico - musico - lumineux ». Il



Lit de Maharadjah.

l'avait conçu « non seulement pour assurer la défaite de la stérilité, mais encore pour exalter et revigorer les facultés corporelles et mentales ». L'appareil pouvait être loué pour une nuit à raison de 50 guinées par couple. Long de 4 mètres sur 3 de large, il était supporté par 40 pieds de cristal taillé, surmonté d'un dôme de « miroirs reflétant les charmes et attitudes variées de l'heureux couple ». Le dôme supportait des statues de Psyché, Cupidon et Hymen torches en main, et brandissant de l'autre une couronne ornée d'un lit de roses et de deux pigeons blancs vivants. Des tuyaux d'orgue produisaient une « mélodie céleste » réglée par les mouvements électriques du lit, les matelas étaient bourrés de feuilles de roses, de lavande, d'épices orientales et de crin provenant de queues d'étalon pur sang. L'actrice Jayne Mansfield possède un lit en forme de cœur, avec des draps appropriés. R.B.

LOLITA. — Héroïne d'un roman de Vladimir Nabokov (1956). Elle est le prototype de la *nymphette*. « J'aime-

Lolita.

rais que le lecteur considère ces deux chiffres 9 et 14 comme les frontières naturelles, plages miroitantes et récifs teintés de rose, de cette île enchantée perdue dans un océan que hantent mes nymphettes. » Nabokov, par ailleurs, fait carrière brillante dans la veule diffamation de Sade.

LUISA SIGEA ou « Satire Sotadique ». — Ouvrage composé en latin par Nicolas Chorier et publié vers 1659. C'est un traité d'éducation amoureuse, dirigé uniquement vers la recherche du plaisir. Ecrit dans une note sereine qui n'est pas commune aux auteurs érotiques, il ne doit rien aux états morbides de l'esprit humain. Il est diurne, solaire, innocent et joyeux. A.P.M.

LOUYS (Pierre Louis, dit). — Poète et romancier français (1870-1925) : *Aphrodite, La femme et le pantin, Les Chansons de Bilitis*, etc. Sa sensualité raffinée et douloureuse ne trouve d'apaisement que par un mirage de nymphes nocturnes. Egaré dans son siècle, il s'est pourtant diverti à l'effronterie des *Conseils à une petite fille*, et s'est élevé une fois aux tragiques sommets de l'érotisme moderne (*Trois filles de leur mère*). Son roman posthume *Psyché* renouvelle sans le conclure le débat entre un érotisme aimable (d'ailleurs tendre) et un rêve d'amour-passion.

LUTINER. — (De *lutin* : « les doigts lutins », Baudelaire.) Serrer de près une femme, comme par jeu, en cherchant à la caresser : on lutinait la soubrette en attendant d'être reçu par la maîtresse de celle-ci. Il s'agit avant tout de faire passer cela pour des agaceries ou des taquineries sans conséquence.

LUXURE. — Mot d'origine toute païenne. *Luxuria* = l'abondance, la vigueur d'un feuillage. Employé couramment par l'Eglise pour désigner « le péché de la chair ». Sa couleur d'emportement et de largesse exclue les calculs de la stratégie libertine aussi bien que les remords : « O Luxure, à tous les carrefours de l'âme, on retrouve ta chanson, et tu passes au bout des idées, comme la courtisane au bout des rues! » (Gustave Flaubert). « D'eux (les Gaulois) j'ai : l'idolâtrie et l'amour du sacrilège : oh, tous les vices, colère, luxure, — magnifique, la luxure » (Arthur Rimbaud).

MALFI (la Duchesse de). — Héroïne de la pièce de John Webster (1623). Le duc Ferdinand de Calabre poursuivait d'un amour incestueux la duchesse, sa sœur.

MALLARMÉ (Stéphane). — L'érotisme est sous-jacent à presque toute son œuvre. Chez lui, le langage même devient instrument et objet de caresse. Le lieu essentiel de sa poésie est à fleur de peau, entre le vif et le mortel. La virginité l'inspire admirablement (1842-1898).

MALTHUS (Thomas-Robert). — Economiste anglais (1766-1834). Fils d'un correspondant de Hume et de J.-J. Rousseau. Soutint le premier l'idée que les naissances devaient être proportionnées aux possibilités économiques du groupe social, bien que l'attrait réciproque des sexes soit « un trait permanent de la nature humaine ».

MARCELLE. — Sinon la principale, c'est la plus touchante héroïne de *l'Histoire de l'Œil*, roman publié en 1928 sous le pseudonyme de Lord Auch. Il semble que Marcelle soit tombée nue du ciel pour être souillée, lavée par l'orage et souillée de nouveau sans jamais de répit. Le sang, l'urine et la boue sont ses compagnons perpétuels. Elle est l'incarnation de l'orgasme. Son suicide est un dernier spasme, et il était inévitable que son cadavre fût souillé encore. A.P.M.

MARCUEIL (André). — Héros du *Surmâle*, roman d'Alfred Jarry. Doué, en dépit de sa « caractéristique insignifiance », d'une force et d'une virilité exceptionnelles : « Pour certains hommes toutes les femmes sont vierges ». Passant des exploits athlétiques (destruction d'une dynamomètre : « C'est une femelle, mais c'est très fort ») aux exploits amoureux, il finit par séduire la machine à inspirer l'amour, qui se déréglant, le tue. Y.E.

MARIEE (La). — Personnage central du « Grand Verre » de Marcel Duchamp : *La mariée mise à nu par ses célibataires, même*. Objet de convoitise intellectuelle. J.S.

MARX (Groucho et Harpo). — Nés respectivement en 1893 et 1895. Acteurs comiques (*Une nuit à l'Opéra, Soupe au canard*, etc.) Groucho se spécialise dans le don-juanisme sadique, et Harpo dans une forme galopante de l'érotomanie. Groucho : « Je ne pense pas avoir vu quatre plus beaux yeux de ma vie. Savez-vous que vous avez tout pour me plaire? Vous êtes grande et petite, mince et grosse, blonde et brune. A nous trois nous ferions un couple idéal ».

MASTURBATION. — La main au service de l'imagination. M.B.

MATILDE. — Démone, héroïne du roman de M. G. Lewis : *Le Moine* (1798). La belle Matilde de Villanegas s'introduisit dans le couvent des Capucins pour y séduire le moine Ambrosio : « Sentez ce cœur, mon Père, il est encore le siège de l'honneur, de la

Cléo de Mérode.

candeur, de la chasteté; s'il bat demain, il tombera en proie aux plus noirs forfaits ».

MAYNARD (François). — Poète français (1582-1646), auteur de *La Belle Vieille*, qui annonce Baudelaire, et de priapées aussi incisives que brutales.

MERODE (Cléo de). — Célèbre « danseuse-étoile » de l'Opéra. La pureté de son visage encadré de bandeaux plats en fait l'image la plus accomplie de la « femme-fleur » qui triomphe vers 1900.

MERTEUIL (Mme de). — Héroïne des *Liaisons Dangereuses* de Choderlos de Laclos. Elle dispose de Valmont pour démontrer que le jeu de société libertin préserve de l'amour, à condition de se plier à une stricte

C. Monnet : Lettre LXXI des *Liaisons dangereuses*.

observance de ses règles. Munie de ce code et inspirée par son génie de l'intrigue, elle peut se livrer au plaisir tout en dominant les hommes qui le lui font connaître.

MESSALINE. — Epouse de l'empereur Claude, qui la fit mettre à mort. « Son seul mari est celui qui ne dort pas » (Alfred Jarry).

MILLE ET UNE NUITS (Les). — Recueil anonyme de contes arabes, en partie d'origine persane et égyptienne (entre XIV^e^ et XVI^e^ siècles). La tradition attribue l'invention de la trame centrale de ce recueil à une femme : la princesse Homaï, fille présumée d'Artaxerxès I. La meilleure traduction française de cet ouvrage, qui célèbre la femme et l'amour, est celle de Jésus-Christ Mardrus (1900 et suiv.).

MILLER (Henry). — Ecrivain américain contemporain, auteur de *L'obscénité et la loi de réflexion*, *Tropique du Capricorne*, *Tropique du Cancer*, etc. : « Je suis sorti des rails de la chair pour plonger dans les espaces infinis du sexe ».

MINSKI. — L'ogre des Apennins dans *Juliette*. Ce n'est point par hasard qu'il apparaît entre des cratères de volcans. Il incarne les formes destructrices de la nature. Par l'appareil de ses orgies et de ses festins anthropophagiques, ce géant est visiblement l'une des figures où Sade s'est plu davantage.

MIRABEAU (Honoré - Gabriel Riquetti, comte de). — Ecrivain et orateur français (1749-1791). Incarcéré au Donjon de Vincennes, il y acheva en 1780 son *Erotika Biblion*.

MIRBEAU (Octave). — Romancier et dramaturge français (1848-1917). Auteur du *Journal d'une femme de chambre* et du *Jardin des Supplices*.

MODERN-STYLE (dit aussi « Art nouveau », « Jugendstil », etc.). — Entre 1885 et 1910, dévaste le monde occidental dans tous les domaines artistiques, de l'architecture, au bibelot. Caractérisé par la prépondérance absolue des courbes et la convergence de toutes les formes de nature féminine : plantes, fleurs, eaux, nuages... En effet, ce style correspond :

1°) au refus des traditions gréco-latines, à dominante masculine, auxquelles se substitue l'exaltation de la femme;

2°) au refus de la morale sexuelle bourgeoise à laquelle s'oppose le culte systématique de l'hystérie.

Le critère décisif, le seul qui donne vraiment la clef du phénomène, consiste à l'examiner à la seule lumière de l'orgasme. J.P.

MONROE (Marilyn). — Actrice née en 1926 (*Niagara*, *Certains l'aiment chaud*). Elle fut lancée comme la *pin-up intellectuelle* : « Que portez-vous pendant la nuit, Miss Monroe? — Chanel n° 5 ».

MOREAU (Gustave). — Peintre visionnaire français (1826-1898). Nul n'est allé si loin dans la pénétration des mythes, en tout cas n'en a ramené un tel trophée, nul n'a su faire jaillir du creuset de sa longue légende la Femme plus pernicieuse et plus belle. « Gustave Moreau, l'homme des symboles et des perversités des vieilles cosmogonies... extasiantes et extasiées, ses princesses léthargiques et comme offertes, presque spectrales, avec leurs charmes de grandes fleurs passives et vénériennes! » (Jean Lorrain). A.B.

MUNCH (Edward). — Peintre norvégien (1863-1944). De l'éblouissement de la puberté à la violence du baiser, du déchirement des passions à la puissance de l'amour, au delà des voiles de la mort, une vue pessimiste et bouleversée de la chair et de ses mystères, fait de la femme une hantise perpétuelle, devant laquelle il faut fuir et succomber. J.P.

Edward MUNCH : *La puberté*.

NANA. — Créée par Zola pour incarner la dégénérescence du Second Empire, elle conquiert son auteur et demeure la splendide « créature » devant laquelle l'or, la vertu et la religion fondent comme cire.

NATURE. — « La nature a fait de l'union des sexes la condition de notre existence et de la perpétuité de la race; elle y a attaché, en plus de cette perpétuité, l'attrait le plus puissant, la volupté la plus intense : pourquoi nous

en cacher comme d'un délit ou d'un crime? Pourquoi appeler honteuses ces parties sexuelles où la nature a concentré toute son industrie, et rougir de montrer ce dont nous devrions être fiers? » (Alcide BONNEAU).

NEO - PALLADISME. — Ordre luciférien auquel préside un Pape Noir et qui, de nos jours, célèbre ses rites à proximité de l'Eglise Saint-Merry (Cf. Pierre GEYRAUD : *Les Religions nouvelles de Paris*).

NERCIAT (Chevalier Andréa de). — Romancier français (1739-1801), auteur de *Félicia* ou *Mes Fredaines* (1175) l'un des classiques de la littérature sotadique, et de *Le Doctorat Impromptu* (1788), *Le Diable au Corps* (1803) : « Quand j'ai réussi à me rendre heureuse de moment en moment, j'ai tiré tout le fruit que je pouvais attendre de mon système » (*Félicia*).

NERON. — En se jetant sur la pointe d'une épée, l'empereur romain qui brûla Rome, puis fit brûler les chrétiens accusés de l'incendie, se serait écrié : « Quel artiste périt avec moi! » Il avait violé et fait assassiner sa mère Agrippine, prostitué les dames de la noblesse à ses visiteurs, tué la plupart de ses favorites et, sous des habits de femme, épousé un athlète. Le menu peuple ne voulut pas croire à sa mort, et espéra longtemps son retour.

O. — Héroïne de *l'Histoire d'O*, roman de Pauline Réage. L'aventure d'O, racontée dans un langage étrangement chaste pour ses péripéties scandaleuses, est en réalité la destruction d'un corps de femme à travers l'esclavage consenti, l'humiliation, la prostitution, et les tortures librement acceptées. Telle aventure étant poussée jusqu'à la mort, que le maître d'O ne lui refusera pas, il n'est pas exagéré de considérer ce beau livre comme un récit mystique. A.P.M.

OBSCENITE. — (D'un mot latin signifiant « de mauvais augure »). Ce qui est obscène voudrait être érotique, mais passe le but, soit par trivialité, soit simplement par platitude. Le nu n'est érotique que lorsqu'il est *comme* voilé. « L'obscénité existe seulement dans les cerveaux de ceux qui la découvrent et qui en accusent les autres » (Un pasteur anonyme du XIX^e^ siècle, cité par Schröder : *A Challenge to Sex Censors*).

ODEUR. — « Le trigramme Sun (*la première fille*) est un symbole *yin* : c'est le bois, c'est le vent, c'est ce qui avance et rétrocède, ce qui hésite indécis, invitation et fuite : l'odeur » (Y-CHING). O.P.

ORGASME. — Culmination en marée de la totalité des sensations, tant physiques que supra-physiques, jointes en une sensation unique, qui à l'instar de la marée océane, est chaque fois sur le point de faire se retourner de l'autre côté de la plage, la mer elle-même, mais qui, en vertu de l'équilibre postulé par la continuité du MOUVEMENT, ne s'accomplit pas. La plage, étant ici représentée par la VIE, région limitrophe entre la NAISSANCE et la MORT. M.V.H.

ORGIE. — (Du grec *orgia*, fête de Dionysos — XV^e^ siècle : au pluriel; XVIII^e^ siècle : au singulier, extension de sens.) Fête religieuse en l'honneur de Dionysos-Bacchus, au cours de laquelle les participants se livraient à des excès gastronomiques, alcooliques, puis sexuels. Le délire des sens, le déchaînement érotique permettaient d'entrer en communion avec cette divinité qui punissait les réfractaires en les frappant de folie furieuse. Par la suite, ce mot n'a plus désigné que les banquets intimes où le libertinage se donne libre cours. Cependant, et jusque dans cette forme mineure : le réveillon, si répandue et qui se célèbre en l'honneur du solstice d'hiver ou du renouveau de l'année. — Dionysos ne fut-il pas aussi le dieu de la vie sans cesse recommencée ? — n'y a-t-il pas dans ces festivités, où le vin sert d'adjuvant à la frénésie érotique, comme une nostalgie de cette transe sacrée où l'être humain devenait dieu?

PAINI (L. de Péralte, dite Lotus de). — Morte vers 1952. Auteur d'études très poussées sur la signification des rites de l'humanité primitive. Son œuvre dépasse le cadre « anthroposophique » et féministe où elle s'inscrit, et constitue un élément d'approche capital de la magie. « En réalité nous avons six sens et le sixième est le sens génésique... Le phallus est le premier organe sensoriel de l'âme, il fit l'homme, il enfanta l'imagination, il déclencha la faculté pensante dans l'être » (*Les trois totémisations*, 1924, *La magie et le mystère de la Femme*, 1928, etc.).

PAIVA (La). — Contribua à la chute de Napoléon III. Disait préférer « les raisins glacés parce qu'ils n'ont pas de goût, et les hommes riches parce qu'ils n'ont pas de cœur ».

PALPER. — Mes mains ouvrent les rideaux de ton être, mes mains ferment les rideaux et t'habillent d'une autre nudité; mes mains te découvrent tes corps, mes mains inventent un autre corps pour ton corps, mes mains créent la nuit où tu te perds et l'abîme où tu tombes. O.P.

PANIZZA (Oscar). — Poète et auteur dramatique allemand (1853-1921). Médecin psychiatre, ses deux œuvres principales : *L'Immaculée conception des papes* (1893) et le tonitruant *Concile d'amour* (1894), où il dénonce allègrement les scandales que recouvre le dogme chrétien, lui valent de finir ses jours interné dans un asile.

Oscar Panizza

PARFUM. — Composition chimique d'odeur plaisante et séductrice. L'élément fixatif des parfums dépend d'ingrédients animaux, tirés de sécrétions sexuelles mâles (musc, civette). Les odeurs corporelles stimulées par l'usage des parfums deviennent aphrodisiaques. D'après les osmologues, les cinq parties du corps les plus érogènes dans leur séduction olfactive sont les tempes, le cou, les poignets, l'articulation du genou et le dessous des oreilles : « L'odorat », dit J.-J. ROUSSEAU, « est le sens de l'imagination ».

PARTOUZE. — Assemblée temporaire qui se consacre aux plaisirs érotiques sans aucune distinction de liens affectifs, parfois même sans distinction de sexe. Le mot apparaît dans la littérature avec le roman de Victor Margueritte (*Ton corps est à toi*, 1927).

PASSION. — Etat de tension absolue d'un être vers un autre être

qui incarne toutes ses raisons de vivre, et jusque dans les plus infimes détails, se subordonne sa conception de l'univers : « La vérité dans une âme et un corps » (Arthur Rimbaud).

PEAU. — Enveloppe naturelle du corps, elle est le support des caresses, elle invite au glissement du regard et de la main. Ses qualités sont le grain, la jeunesse et l'odeur. L'honnête homme s'en contente et n'écorche pas. A.P.M.

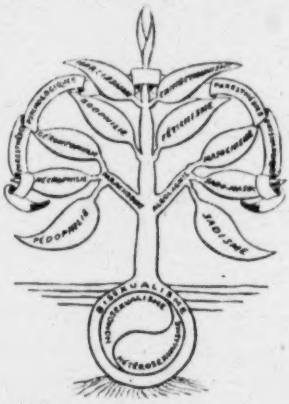
PECHE. — Equivalent religieux du « Mal », mais considéré au détail et dans l'expression anecdotique de la vie courante : il y a « sept péchés capitaux ». Quelques théologiens et nombre d'occultistes ont imaginé que le « péché originel » était un adultère d'Eve avec Satan, lequel aurait aussi séduit Adam en prenant une forme féminine. Le symbolisme du « serpent » rend la chose vraisemblable. Cependant la morale chrétienne, si longtemps, a infecté la pensée que dans le *Vocabulaire de la Société Française de Philosophie*, par André Lalande (7e édition, 1956), on fait encore place à une notion « psychologique et morale » du péché, considéré comme essentiellement distinct de la « faute » (parce que celle-ci peut être involontaire) et du crime (défini comme acte contraire aux diverses législations).

PERDITION. — Eloignement définitif de la voie du salut (au sens religieux du terme). Forme emphatique pour définir un aspect du plaisir physique valorisé par un concept intellectuel : « Restez, enchanteresse! Restez pour ma perdition » (Lewis : *Le Moine*). A.J.

PERVERSION. — « Classons les déviations (de l'appétit vénérien) sans les juger », proposait Michéa dès 1849. Aujourd'hui la philosophie et même la poésie ne peuvent que suivre le conseil de Maurice Heine, et refuser « de participer aux discussions ayant pour thème de distinguer entre *perversion* et *perversité*, entre *pervers* et *pervertir*. On entend repousser ces discussions dans l'historique, en adoptant le terme de paresthésies qui efface du vocabulaire scientifique toute trace d'éthique ou de religiosité » (*Confessions et observations psycho-sexuelles*, 1936). On peut regretter que la psychologie professionnelle n'ait pas adopté ce point de vue. Est perversion à ses yeux ce qui s'écarte de la « normale », définie par la courbe en cloche (courbe de Gauss) à l'intérieur de laquelle se situent les plus grandes probabilités pour un groupe social déterminé. Est donc « pervers » tout ce qui s'écarte des prévisions « moyennes », tout ce qui cherche à s'évader de la médiocrité et de la routine (Henri Piéron, *Vocabulaire de la Psychologie*, 2e édition, 1955).

On verra ci-contre l'arbre des « paresthésies » tel que Maurice Heine le dressa, et le publia d'abord dans la revue *Minotaure*. A sa répartition lumineuse, manquent certaines impulsions ou préférences qu'on pourrait ne tenir que pour des variantes du fétichisme : « ondinisme » (association des idées érotiques à *l'eau* sous toutes ses formes), « cleptolagnie » (émotion liée au geste de dérober), « coprolagnie » (goût pour les excréments), etc. Les virtualités infinies du sens sexuel ont été condensées par Freud en une formule célèbre et toujours scandaleuse : « L'enfant est un polymorphe pervers ».

G.L.



PETRONE. — « L'arbitre des élégances » de la cour de Néron. Tombé en disgrâce, il devança son supplice en s'ouvrant les veines dans un bain chaud, après s'être environné de tous les plaisirs qu'il aimait. Son roman, le *Satyricon*, souvent imité, est une peinture obscène, mais pleine de verve, d'esprit, parfois d'éclat.

PETTING. — (De l'anglais *to pet* : caresser, câliner). Ce mot s'est imposé en France lors de la publication du rapport Kinsey, dans lequel il désigne tout jeu pré-coïtal visant à la pure provocation érotique. Au delà du baiser et de l'enlacement, le petting implique tous les contacts et manipulations qui peuvent précéder l'union des organes génitaux, parmi lesquels Kinsey énumère le « baiser profond » dit *français*, et la stimulation délibérée, manuelle puis orale, des seins ou des organes génitaux.

PIN-UP (GIRL). — Originellement, auxiliaire féminine de l'armée américaine pendant la dernière guerre : image plus ou moins dévêtue que les combattants épinglaient (*to pin*) au-dessus de leur lit. Parvint en Europe en 1944 et connut un immense succès. Le mot, au sens de « jolie fille », s'est raréfié, mais la publicité civile considère toujours ces figurines comme un atout. Les plus notables peintres de pin-up sont Varga et Petty, David et Brenot.

PLAISIR. — Nœud où s'enlacent fascination et horreur, attraction et répulsion, la présence et le vide; marée de l'être, en amont, en aval, fuient nos corps, l'univers saigné à blanc, ce qui était dedans dehors, les entrailles de la vie enfin visibles. Etre tout, n'être rien, être « tout pour moi, rien pour toi, tout pour toi, rien pour moi ». Le plaisir

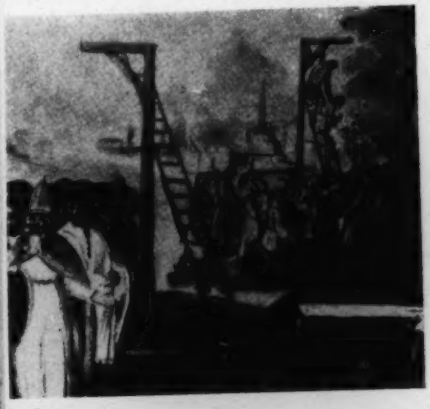
Collage de Styrsky.

est instantané parce que l'homme résiste mieux temps qu'éternité. O.P.

POE (Edgar Allan). — La perte successive de sa mère, puis de ses plus chères amours, Jane Stavard, Virginia Clemm, voua le poète aux obsessions extatiques de l'au-delà (*Morella, Eléonora, Bérénice*). « Ma mémoire se tournait vers Ligeia, l'aimée, l'auguste, la belle, la morte. Je faisais des orgies de souvenirs » (1809-1849).

POIL. — Sorte de cheveu court et plus dur qui croît principalement aux endroits du corps où le désir se porte. Par le contraste du rude avec le lisse et du sombre avec le clair (ou réciproquement, chez les blondes hâlées) il met la peau bien en valeur. Cependant on peut l'abolir par goût de la peau exclusivement. A.P.M.

PORNOGRAPHIE. — Etymologiquement : *traité scientifique de la prostitution* (Restif de la Bretonne aurait fabriqué ce mot). Par extension : écrit ou même œuvre d'art considéré



L'exécution de Gilles de Rais (miniature)

comme obscène. « De toutes les œuvres pornographiques, les plus tristement fameuses sont, sans contredit, celles du Marquis de Sade » (Grand Dictionnaire Larousse du XIX^e^ Siècle).

POSSESSION. — Etat d'une personne habitée avec ou sans complaisance par un démon. La possession prolongée d'une personne par une volonté supérieure à la sienne peut finir de deux façons : 1°) annihilation totale (folie, suicide, vampirisme, mariage) de la possédée au profit du possesseur ; 2°) exorcisation de la possédée par elle-même. Celle-ci acquiert ainsi en partie, sinon en totalité, la force démoniaque expulsée. Toute autre exorcisation (prêtres, guérisseurs, sorcières) peut être dangereuse pour celui qui la pratique, et entraîner la mort de l'exorcisée. Pour être possédée, il faut avoir souhaité l'être, et le terrain de l'inconscient doit être favorable au vide. J.M.

PRENDRE. — Verbe transitif. Action de métamorphoser le désir en connaissance. J.S.

PRIAPEES. — Brefs poèmes latins de l'époque impériale consacrés à célébrer Priape (le membre viril en tant que Dieu des jardins). La poésie italienne et française des siècles classiques les a consciencieusement pillées, ainsi que les épigrammes plus aimables du cinquième livre de *l'Anthologie Grecque*.

PROVOCATION. — Incitation à prendre d'extrêmes libertés avec le sujet qui s'y livre.

PUDEUR. — Manifestation de timidité ou de recul, accompagnée parfois de la rougeur des joues, des oreilles et même de la poitrine. Dans les jeux de la séduction, sert à aiguiser le désir, à prolonger la progression, et même à inciter à la violence, au viol : « Si le tiède azur d'été... Me voit dans ma pudeur grelottante d'étoile, je meurs » (MALLARMÉ). L'impudeur est hautement érotique. Elle est la négation et non l'absence de la pudeur : *une fille merveilleusement impudique*.

PUTAINS. — Généreuses personnes évoluant surtout autour des gares, des portes et des casernes avec un grand sac. Esclaves de l'abject souteneur, surveillées par l'hôtelier et le flic, elles sont plus que tolérées par les dirigeants actuels, car elles sont une soupape qui sert à retarder l'explosion que provoquerait la revendication sérieuse de la liberté en amour ; pourtant, en général, les poètes les aiment bien, ne serait-ce que pour le désordre qu'elles ont semé dans quelques grandes familles : malheureusement, depuis l'invention des antibiotiques leur utilité dans ce domaine devient assez discutable : *De ces vieilles putains la funèbre gaîté* (BAUDELAIRE).

A ne pas confondre avec la « fille facile ». La fille facile « se défend », disent les putains, tandis qu'elles-mêmes ne sont libres, ni de « se défendre » ni d'accorder plus que le tarif ne leur permet. R.I.

RAIS (Gilles de Laval, Baron de). — Né vers 1404. Latiniste érudit et compagnon d'armes de Jeanne d'Arc. Accusé du viol et du meurtre de plusieurs centaines d'enfants à des fins sans doute ésotériques. Pendu, puis brûlé à Nantes en 1440 : « Je suis né sous une telle planète que nul au monde n'a jamais fait et ne pourra jamais faire ce que j'ai fait ».

RANDOLPH (Paschal Beverley). — Occultiste américain mulâtre. Auteur de *Pre-Adamite Man* (New-York, 1863) et de *Magia Sexualis*. Ce dernier ouvrage, refonte inspirée des leçons traditionnelles sur l'envoûtement d'amour, fut traduit en français (1932, rééd. 1950) par Maria de Naglowska, par ailleurs théoricienne de la suffocation voluptueuse (*Le mystère de la Pendaison, initiation satanique*, Paris 1934).

REBELL (Georges Grassal, dit Hugues). — Romancier français, auteur de *Le Diable est à table* (1905), pamphlet anarchisant d'inspiration « aristocratique », où l'on trouve un remarquable plaidoyer en faveur de Sade, et d'ouvrages licencieux : *La Nichina*, etc.

REICH (Wilhem). — Médecin et psychiatre autrichien né en 1897. Disciple de Freud et de Malinowsky. Auteur de *La fonction de l'orgasme*, où il est expliqué que la frustration sexuelle du prolétariat paralyse l'exercice de sa conscience sociale.

RENCONTRE. — Choc harmonique produit entre deux êtres jusque-là inconnus l'un de l'autre. Arc-à-coup-sûr, mais ne blessant pas à chaque coup, dont le bois est représenté par le hasard et la flèche par la nécessité. Opération magique pouvant entraîner la métamorphose de deux corps séparés en un seul corps à double tête. Acte d'affirmation de liberté totale de l'inconscient : n'importe quelle machine se trouve soudain en demeure de prendre en mains ses propres commandes. Essayage au milieu d'une clairière d'un spasme cousu de fil sympathique, piano dont les cordes de cire reçoivent subitement un coup de soleil. M.V.B.

RESTIF DE LA BRETONNE. — Ecrivain français (1734-1806) : *Le Paysan perverti, Monsieur Nicolas, etc.* Son plus grand souci fut de faire valoir ses prouesses sexuelles. Il se discrédita par la bassesse de ses attaques contre Sade. Personnage suspect (peut-être indicateur de police), on lui accorde le don d'avoir capté l' « odeur spécifique de terroir parisien du XVIII^e^ siècle » (Gilbert LÉLY).

REYNAL (Henri). — Romancier contemporain, auteur d'*Aux pieds d'Orphale*. Son héroïne, Mathilde, est une « walkyrie armée de grâce (...) vision oubliée dans le grenier enténébré de l'enfance, réapparue dans le rêve ».

RIMBAUD (Jean-Marie-Arthur). — La partie de colin-maillard qu'il entreprit avec la connaissance, sans jamais chercher à soulever le bandeau sombre, lui valut d'arracher aux grandes profondeurs immorales, Madame XXX, la Fille à lèvre d'orange, Henrika, la Vampire, Hélène, Lulu... qui sont la Femme, *Elle*, comme il la désigne le plus souvent, au sillage furtif et fatal (1854-1891). « Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné déréglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour... » (*Quatrain : « l'Etoile a pleuré rose », les Déserts de l'Amour, les Stupra*, etc.).
J.C.S.

« qui s'y frot... »
Arthur Rimbaud, par Forain.

RISQUE. — Piment bien connu de l'amour, qui aime côtoyer le scandale et la mort. Il resplendit dans *le Rideau Cramoisi*.

ROBERTE. — Héroïne de *Roberte, ce soir* et de *La Révocation de l'Edit de Nantes*, romans de Pierre Klossowski. Inspectrice laïque au visage noble et aux longues mains parfumées, elle est la femme d'Octave, professeur de scolastique. Son mari organise des complots galants afin que, honteuse pécheresse, elle s'effondre aux pieds de Jésus-Christ. Mais aucun Dieu n'apparaît au sein de son vertige et le théologien finit par être la victime consentante du piège qu'il lui tendait.
N.M.

ROHEIM (Géza). — Psychanalyste freudien d'origine hongroise. Passa plusieurs années chez les derniers primitifs de l'Australie Centrale pour étudier en détail leur vie sexuelle et religieuse. L'ignorance où le public français est tenu de son œuvre (*Spiegel-Zauber*, 1919, *Animism, Magic and the Divine King*, 1930, *The Eternal Ones of Dream*, 1945, etc.) constitue un scandale. Il a défini la magie : « Le règne permanent du principe du plaisir, une érection sans fin, sans éjaculation, (qui) transforme l'acte qui donne la vie en un acte qui donne la mort ».

ROUSSEAU (Jean-Jacques). — Réformateur, romancier et mémorialiste (1712-1778). Avait pris pour devise : « Suspendre sa vie au vrai ». Ce vagabond épris de botanique et de musique entreprit une refonte totale des rapports de l'homme avec la nature, et avec ses semblables. Pareille entreprise, servie par des dons exceptionnels d'introspection et de communication sensible, en même temps qu'animée par une générosité dont il est peu d'exemples, devait le conduire notamment à des observations érotiques d'une valeur documentaire inaltérée, et dont le pathétique a grandement contribué à fonder la sensibilité moderne. Tout ce qui s'est agité d'important à partir du romantisme procède en quelque manière de lui. Cf. *Confessions* (où se trouve un aveu célèbre de masochisme et un croquis involontaire du complexe œdipien), *Rêveries d'un Promeneur Solitaire; Emile, ou de l'Education; La Nouvelle Héloïse; Le Contrat Social*, etc.
G.L.

SABBAT. — (Etymologie incertaine). On peut distinguer deux sortes de manifestations désignées par le nom de sabbat. D'une part, des visions oniriques causées par les drogues dont s'oignaient les sorcières, et que l'on peut interpréter psychanalytiquement (sorcière volant sur un manche à balai = sublimation de l'acte sexuel). D'autre part, des assemblées réelles où se célébraient en secret d'anciens cultes persécutés par le Christianisme et comportant des rites orgiaques (cérémonies rendant hommage à Maître Léonard, le grand bouc noir).
E.C.F.

SACHER-MASOCH (Léopold von). — Romancier autrichien (1835-1895). Quêta dans sa vie et célébra dans ses écrits la mortification comme source de plaisir (*Contes Galiciens, La Vénus à la Fourrure, Esthétique du Laid*, etc.).

SADE (Donatien-Alphonse-François, marquis de, en réalité comte de). — Visionnaire, moraliste et révolutionnaire (1740-1814) : *Justine ou les Malheurs de la Vertu, Juliette ou les Prospérités du Vice, Les 120 Journées de Sodome, Dialogue d'un Prêtre et d'un Moribond, La Philosophie dans le Boudoir*, etc.. « Je ne parle qu'à des gens capables de m'entendre », avait-il déclaré. On lui donna raison : il passa 27 années de sa vie, sous tous les régimes politiques, dans différentes prisons « pour ses idées et ses écrits qu'il ne voulait point réformer » (Perceau et Fleuret). Chaque matin ses gardiens venaient chercher ses manuscrits pour les jeter à l'égout. Quatre fois « anéantis » légalement de 1801 à 1843, son œuvre constitue aujourd'hui le principal intérêt de l'*Enfer* des Bibliothèques dites publiques, et donne toujours matière à de nouveaux procès. Nul n'oserait plus traiter Sade de fou : c'est lui, au contraire, qui peut servir de jauge pour les esprits. Certains critiques (nommons Maurice Heine, Gilbert Lély, Maurice Blanchot...) ont su en parler. D'autres n'ont pas manqué de le trouver « ennuyeux » (MM. Emile Henriot et Albert Camus, par exemple). L'un d'eux a dit : « Le paradoxe du Marquis est un gros papillon de nuit qu'on entend bourdonner, qu'on voit venir de très loin et très longtemps avant de le voir ». Opinion perspicace. La poudre de diamant noir qui pleut des ailes de ce papillon voile pour

Bakalowicz : Frontispice de *La Vénus à Fourrure*.

: l'éternité vos salons, vos asiles et vos églises.

SAINT-ANGE (Mme de). — Héroïne de Sade (*La Philosophie dans le Boudoir*) : prend l'initiative de l'instruction d'Eugénie. « J'aurais deux plaisirs à la fois, celui de jouir moi-même de ces voluptés criminelles et celui d'en donner des leçons, d'en inspirer les goûts à l'aimable innocente que j'attire dans nos filets ».

SANG. — « Qui peut dire qu'il a compris le mystère du sang? Un jour, tout sera corps, un seul corps. Un couple unique et bienheureux dans ce sang divin nagera. Pourquoi l'Océan ne peut-il déjà teindre de pourpre et en chair capiteuse foisonner les rocs! Le doux festin sera sans fin, l'amour ignore la satiété » (Novalis, *Cantique VII*).
O.P.

SAPPHO. — Illustre poétesse de l'Antiquité (Lesbos, vers 650 av. J.-C.). Se décrit elle-même comme « plus avide de fillettes que Gellô (sorte de croquemitaine) ». Cris dans la nuit, murmures émouvants, tels sont les débris de son œuvre, encore intacte à l'époque byzantine, où des moines la brûlèrent solennellement : « Dans mon délire, je semble presque une morte, mais il faut oser tout ».

SATIETE. — « Assez ou beaucoup trop! » (William Blake). Le rassasiement dans la volupté amoureuse n'est pas rare mais il n'est pas inévitable. L'intensité de la passion se mesure peut-être à la douleur, avec laquelle, même fugitive, la satiété est ressentie.
G.L.

SAVINIO (Alberto). — Ecrivain, peintre et musicien italien (1891-1952). Durement marqué par la tyrannie maternelle, son attitude à l'égard de la femme est faite d'humour et de timidité : *Hermaphrodite, Psyché, Achille énamouré, Les Chants de la Mi-Mort.*

SCABREUX. — Ce qui côtoie tout au long le précipice, l'évitant de justesse pour en entretenir le vertige. Exemple : l'intenable, l'inoubliable fin du premier acte des *Détraqués*, de P.-L. Palau (19 février 1921).
A.B.

SCANDALE. — Dévoilement brusque, à des fins de provocation ou de défi, de ce que la société et la morale conventionnelle ne tolèrent que camouflé : les parties dites honteuses du corps humain, l'exploitation de l'homme par l'homme, l'existence de la torture, mais aussi l'éclat trop insoutenable d'un être en décalage avec son environnement.
N.M.

SCHERNER (R.A.). — Auteur de *Das Leben des Traumes* (1861) qui, avec *Traumphantasie* de Volkelt (1875) devait historiquement doter la psychanalyse de sa symbolique sexuelle (tige, tronc d'arbre, parapluie, goulôt, serpent, cravate, etc. = membre viril, forêt = pubis féminin, etc.).

SCHWALLER DE LUBICZ (R.). — Ésotériste lithuanien (?), auteur de : *Adam, l'homme rouge ou les éléments d'une gnose pour le mariage parfait* (1928). « Le désir est une corde tendue entre deux compléments et le son de cette corde est la vie. Pour produire le son il suffit de la faire vibrer par un choc et ce choc est l'Erotique... » (Ce mot) signifie la magie de la vitalité exprimée principalement par l'éveil de la puissance sexuelle. L'Erotique absolu dont je parle s'adresse à l'homme tout entier. »

SCHRŒDER-DARIENT (Wilhelmine). — Célèbre cantatrice allemande : à l'âge de quatorze ans assista, cachée derrière la porte vitrée d'une alcôve, à l'étreinte de ses parents et prit à ce spectacle un tel goût des exercices de l'amour qu'elle s'y livra par la suite de maintes manières. N'écrivit ses mémoires que pour les revivre une seconde fois.
N.M.

SECRET. — Délaissant le connu (« On ne s'échauffe point de ce qu'on voit journellement » dit Sade) le désir, moins aveugle qu'on ne le dit, a tendance à se diriger non pas vers l'inconnu, zone toujours trop vaste, trop illimitée, trop abstraite, mais vers ce qui est dans cette zone pour lui le plus « secret », c'est-à-dire le plus « mis à part », le plus caché, le plus interdit par une force ennemie. Les héros antiques savaient bien que tout antre gardé par un dragon cache un trésor et ne perdaient pas leur temps à jouer aux spéléologues. Laissant à la science le pauvre amusement d'explorer et de cataloguer patiemment l'inconnu, les poètes et les amants désirent *pénétrer le secret*.
R.I.

SEDUIRE. — User des attraits, des charmes, de la totalité de la grâce que possède un être, d'une façon qui peut être consciente ou ne l'être pas, en vue de capter l'attention, l'intérêt, le désir d'un autre être. Propre à chaque individu, cette fonction vitale étant non explicitée, soit par suite de sa subconscience, soit qu'étant entourée du voile de pudeur que revêt tout agissement dont le but est la recherche d'un être complémentaire en vue de l'union d'amour avec lui. Capitulation du roi devant la royauté elle-même.
M.V.H.

SEINS. — (On dit aussi *gorge* ou *poitrine*.) Signes sexuels secondaires dont l'importance symbolique et érotique est essentielle. « Il y a des seins trop jolis » (A. Breton).

Anatomie : Généralement atrophiés chez l'homme, c'est chez la femme qu'ils sont normalement développés. Ils apparaissent et se développent aux le sexe de la femme. La pression des paumes de la main, le glissement proapproches de la puberté, dont ils constituent l'indication extérieure la plus visible. Menus ou importants, ils peuvent présenter différentes formes, de la demi-sphère au cône, différentes situations sur le buste, écartés ou rapprochés, haut placés ou attachés bas. Ils jouissent de propriétés érectiles dont le siège est surtout le *mamelon*, entouré de *l'aréole :* la teinte de l'un et de l'autre varie du rose au violet ou un brun selon les individus, leur âge et leur développement sexuel. En raison de cette diversité d'aspect, on peut

considérer la poitrine d'une femme comme le trait le plus original de sa personnalité physique.

Physiologie : En cas de fécondation, les seins augmentent de volume et secrètent le lait qui alimentera le nouveau-né.

Symbolisme : Dès les temps les plus reculés, la fonction de nutrition a conféré aux seins de la femme un symbolisme de fécondité, lié souvent aux rites agraires (« Vénus » de Kostienki), parfois aux religions de la Déesse-Mère (Crète), parfois au matriarcat. Actuellement, le sort tout spécial qui est fait aux seins de la femme montrerait que cette fonction nourricière l'emporte sur la fonction reproductrice proprement dite. Nourrice plutôt que Mère, ce qui doit s'entendre symboliquement, peut-être en augure d'une ère prochaine où la femme n'engendrerait plus charnellement. Par ailleurs, et indépendamment de leur valeur de fécondité, les seins sont devenus indices de féminité, dans la mesure même où leur conformation ordinaire s'éloigne de la finalité qui imprègne la disposition des principaux organes sexuels de la femme. Leur rôle social (voir *costume*), leur manifestation est en proportion inverse de leur importance dans la reproduction. Plus visibles que le sexe de la femme dont ils seraient en quelque sorte les antennes, ils confisquent à leur profit une partie du prestige érotique de la femme tout en accusant ce qui, en elle, n'est pas « complémentaire » de l'autre sexe, mais différent.

Costume : C'est le véritable centre de gravité du costume féminin; autour des seins s'ordonne l'ensemble du vêtement, de telle façon que l'on peut en déduire l'importance de la femme dans la société ou les mœurs. Découverts en Crète et partiellement en Égypte, ils seront, d'une époque à l'autre, plus ou moins voilés, leurs contours effacés ou mis en évidence, leur niveau surélevé ou abaissé. Pour nous en tenir au seul XX^e^ siècle, nous constatons :

1° de 1900 à 1914 : une période d'orgueilleuse plénitude pour le sein que, par contraste, fait valoir l'étroitesse de la taille;

2° de 1915 à 1939 : on cherche à le dissimuler, à le réduire, à le tenir dans une prudente réserve;

3° de 1939 à nos jours, le sein reconquiert sa place prépondérante jusqu'aux outrances que l'on sait (cf. Marilyn Monroë, Sophia Loren, Jayne Mansfield). Tandis que la presque totalité des femmes ont recours au soutien-gorge baleiné, un petit nombre entretient la liberté des seins sous le corsage ou le chandail, préférant une ondulante souplesse à une fermeté abstraite et stéréotypée. Dans l'*Histoire d'O*, l'héroïne porte un boléro sous lequel on peut, à tout moment, atteindre la nudité de ses seins. Notons enfin que, depuis plusieurs années, les seins se portent légèrement remontés, ce qui a pour que les soutiens-gorge pour décolletés, de plus en plus répandus, tendent à effet d'accroître leur bombement, et n'enrober que la partie inférieure de la gorge.

M. Armajer : Chapitre XIX de *Madame Putiphar* (Pétrus Borel).

Érotisme : Dans la hiérarchie des relations amoureuses, les caresses sur les seins se situent entre le baiser sur les lèvres et la caresse de la main sur gressif des doigts, la succion des lèvres, les petits coups de langue, les titillations, les mordillures ont en général pour effet de gonfler les seins, d'en raidir la pointe et de procurer à la femme des sensations voluptueuses qui peuvent la prédisposer à l'étreinte charnelle. Certaines femmes éprouvent sous cette caresse une jouissance complète, d'autres, au contraire en souffrent et fuient ce contact. Les seins jouent un rôle mineur dans les perversions, leur pression de part et d'autre de la verge masculine exigeant une conformation adéquate de la poitrine, évoquant métaphoriquement le resserrement des fesses. De même, les ouvrages érotiques ne leur accordent qu'une attention réduite, sauf lorsqu'ils décrivent des scènes d'homosexualité féminine. Considérés naguère, au XVIII^e^ siècle par exemple, comme de simples agents de provocation ou d'excitation, les seins paraissent avoir conquis récemment un pouvoir de séduction plus étendu. Dans le *flirt* contemporain (voir ce mot) ils représentent une étape essentielle.

Iconographie : On ne saurait fixer de choix universellement valable. Mentionnons simplement comme repères : pour l'Antiquité, l'élégance des seins de l'Aphrodite de Cnide; pour le XVI^e^ siècle, la grâce des seins dus aux pinceaux de Cranach, ou des artistes de l'École de Fontainebleau. De ces derniers, particulièrement, l'admirable, précieux et savoureux tableau représentant Gabrielle d'Estrées tenant à deux doigts le bouton du sein droit de la Duchesse de Villars (Musée du Louvre). J.P.

Fontaine des « Deux Bourneaux », à Chambéry.

SENSUALITE. — Disposition à éprouver et à cultiver les agréments que procurent les sens : « C'est moins de la sensualité que de la vanité qu'il

faut préserver un jeune homme entrant dans le monde » (Jean-Jacques Rousseau).

SEXE. — « La femme, même dévêtue, n'est pas nue, son sexe reste caché » (R. Schwaller de Lubicz).

SIR STEPHEN. — Amant anglais, maître et complice de O. Lui permet de goûter jusqu'à ses extrêmes limites au bonheur de la Femme-Objet. Il est le seul. N.M.

SODOMIE. — Pénétration que l'homme peut exercer soit sur l'homme, soit sur la femme. De là une confusion trop fréquente de ce mot avec ceux désignant l'inversion masculine. La religieuse Marie de Saïns, séduite par le magicien Louis Gaufridi, déclara à son procès (Aix-en-Provence, 1611) que nulle pratique n'était plus agréable à Satan. « Elle est parfois le fait, dans certains rapports hétérosexuels, de quelques érotiques dépravés. Elle peut être alors invoquée par l'épouse qui en est victime comme une injure grave (instance en divorce) ». (Dr Antoine Ponot : *Manuel alphabétique de psychiatrie*, Paris, 1952).

SOLANGE. — Héroïne d'une pièce de Palau : *Les Détraquées*. Lesbienne, morphinomane, sadique. (Cf. André Breton : *Nadja*, et *Le Surréalisme, même*, n° 1 : « Nous nous honorons de lancer sur le marché des passions louches (...) cette Solange dont on se serait épris Baudelaire et le Musset de *Gamiani* »).

SPASME. — Contraction involontaire et convulsive : « La femme porte en dedans d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce » (Diderot).

SPERME. — Liqueur séminale serrétée par les organes génitaux de l'homme, dont l'éjaculation témoigne de son plaisir sans lui être nécessairement liée. Le langage érotique possède un terme plus aimable qui désigne cette même substance.

« Il semble bien qu'il faille voir dans cet appareil (*La Broyeuse de Chocolat*, de Marcel Duchamp) la représentation mécanique du sexe masculin et dans le broyage du chocolat la sécrétion du sperme, opération mystérieuse pour la plupart des hommes » (Robert Lebel).

STRIP-TEASE. — « Dévêtement progressif (d'une dame) dont la savante lenteur excite sournoisement les sens » (Pierre Molinier). Exclusivement américain avant guerre, ce spectacle s'est imposé depuis 1952 aux music-halls et aux cabarets de Paris. La plupart des « strip-teaseuses » portent de charmants pseudonymes (Lili Saint-Cyr, Lily La Pudeur, Dodo d'Hambourg, Kitty Tam-Tam, Tessa Dourakine, etc.).

Miroir exceptionnellement fidèle des goûts et des dégoûts de chacun, le strip-tease est-il « nostalgie de l'hétaïrisme » ou « mystification »? « Avilissement », ou « rayonnement » triomphant de la femme, ou rêveuse « indication » de son univers propre? A chaque fois, la réponse gît dans le questionneur et en lui seul. (Cf. *Une enquête sur le strip-tease*, dans « Le Surréalisme, même », nos 3 et 4.)

SUCCUBE. — Créature féminine de tentation qui hante l'autre versant de la vie, celui qu'on aborde les yeux fermés. Bien que décrite d'ordinaire comme d'aspect répulsif, elle peut être admirablement belle. Quoi qu'il en soit, il est peu probable qu'aucun homme soit à même de se soustraire à ses avances, qu'elle choisisse de l'épuiser dans ses bras ou de lui fausser compagnie en chemin. Identifiables parmi les succubes Mmes d'Uetil, d'Ouçamer, la D'Ilu, etc. A.B.

Pierre Molinier : *Succube*.

SURPRISE-PARTY. — (De l'anglais; on dit aussi *boum*, *surboum*, *surpatte*, etc.) Réunion intime et nocturne apparue vers 1920. La « surprise » consiste principalement à mettre en présence les uns des autres des gens qui ne se connaissent pas. Les danses modernes, les lumières voilées, l'alcool, le tabac, y concourent à favoriser les relations amoureuses. « Le jeu de l'amour et du hasard », tel qu'il peut se concevoir aujourd'hui, s'y manifeste dans une sorte de climat initiatique. Le libertinage, en effet, n'exclut pas ici une sorte d'appréhension souterraine et rituelle du « mystère » érotique. J.P.

SWINBURNE (Charles-Algernon). — Le plus violemment sen ueî des poètes de l'ère victorienne (*Atalante*, *Laus Veneris*, etc.). Les débordements sadiques de ses *Poèmes et Ballades* (ex. : *Dolorès*), lui valent d'être harcelé par ses contemporains qui le rebaptisent « Swineborn ». Son roman inachevé, *Lesbia Brandon*, non seulement justifie son titre, mais donne l'aperçu le plus strident de ce qu'on a nommé « le vice anglais », c'est-à-dire la flagellation (1837-1909).

TANTRISME. — Corps de doctrines cosmologiques et mystiques d'origine indoue. Dans le yoga tantrique, la prise de conscience de l'énergie sexuelle (Shakti) comme modalité de l'énergie cosmique permet à l'ascète la réintégration de l'Unité primordiale.

TENTATION. — Sollicitation intérieure qui porte à accomplir un acte défendu, si bien que cet interdit attise davantage le désir. Y.E.

THERESE. — Narratrice de *Thérèse Philosophe*, ouvrage publié avant 1768 et qui, consacré en grande partie au scandale de la Cadière (voir ce mot), annonce Sade par son énergie dans l'athéisme. On l'a attribué à de Montigny, fonctionnaire auquel il aurait valu huit mois de Bastille, et au Marquis de Boyer d'Argens, l'ami de Frédéric II, de d'Holbach et de Diderot.

THEROIGNE DE MERICOURT (Anne Terwagne, dite). — « La Belle Liégeoise » de la Révolution Française, « la première amazone de la Liberté » (1762-1817). Accueillie en 1790 au Club des Cordeliers par ces mots : « C'est la Reine de Saba qui vient visiter le Salomon des districts ». Fastueuse dans ses salons, éloquente dans la rue, le pommeau de sa cravache était une cassolette pleine d'aromates. Idole de la foule parisienne jusqu'au 31 mai 1793 où sur la terrasse des Tuileries elle fut saisie par les dames de la Halle, troussée et fouettée

publiquement. Quand on la lâcha, elle était folle.

TRAVESTI. — Se dit de quiconque revêt ou aime à revêtir les attributs du sexe opposé. Le travesti fut au départ une *tradition théâtrale*, les femmes n'étant pas autorisées à monter sur la scène. Le penchant au travesti est un signe d'hermaphrodisme psychologique. Héliogabale, Henri III, Catherine II, George Sand le pratiquèrent couramment. Magnus Hirschfeld l'interprète comme une forme de dédoublement, la composante mâle de la psyché étant

Le Chevalier d'Éon.

sexuellement stimulée par sa composante féminine. Les travestis ne comptent que 35 % d'homosexuels. « La seule pensée de revêtir la robe de la comtesse, de sentir sur ma peau un vêtement qui avait recouvert le sein de cette adorable femme et dont le tissu avait touché son corps me remplit d'une joie indescriptible » (Le Chevalier d'Eon).

TRES-HAUT-LUNAIRE. — Société luciférienne, se réclamant de Fulcanelli, Schwaller de Lubicz, Lotus de Païni et Aleister Crowley, qui de nos jours, à la Saint-Jean, célèbre le rite du feu autour des pierres druidiques de la forêt de Meudon (Cf. Pierre GEYRAUD : *Les sociétés secrètes de Paris*).

TROIS FILLES DE LEUR MERE. — Roman de Pierre Louys. La triste Charlotte, — une main toujours agile —, Mauricette encore vierge et la petite Lili, âgée de dix ans. Dans l'appartement désolé comme une gare, une maman au cœur tendre, soucieuse de leur éducation, leur apprend comment on se donne des plaisirs jusqu'à faire ruisseler le sperme, le sang et les larmes.

TOISON. — Poil laineux, secret, aux propriétés magiques. La toison d'or (toison d'un bélier volant) était gardée en Colchide par un dragon, symbole du sexe, du « mal », de la luxure, et fut enlevée par Jason et les Argonautes. J.M.

TROUBLE. — (Adjectif.) Brouillé, qui n'est pas clair. Louche, équivoque, excitant par son mystère.

SABATIER (Apollonie). — Elle fut l'amour violent et météorique de Baudelaire : « Vous êtes plus qu'une image rêvée et chérie, vous êtes ma superstition ». Complaisante destinatrice des *Lettres* dites *A la présidente*, écrites par Théophile Gautier dans un langage de corps de garde (1822-1889).

SABBAH (Hassan), dit le Vieux de la Montagne (1155-1224). — Chef occulte de la secte des Assassins ou Haschischins. Il domina l'empire persan en promettant à ses séides l'éternité d'un paradis sensuel qu'il recréait, dans sa forteresse d'Alamoût, en des orgies fameuses.

STERNBERG (Josef von). — Auteur de films, né en 1896. Inventeur du mythe Marlène Diétrich (cf. *L'ange Bleu, l'Impératrice Rouge, Vénus Blonde*, etc.) « Je considère mes films comme des actes d'arrogance ».

VAMP. — (Contraction de vampire.) Incarnation cinématographique de la femme fatale. La première vamp, Théda Bara, apparut à l'écran en 1911.

VATHEK. — Roman de William Beckford (1784), dont les *Episodes*, restés inédits jusqu'en 1912, appartiennent de droit à la littérature licencieuse.

VERLAINE (Paul). — Poète français trop vanté à tous égards (1844-1896). Seule ou presque, son œuvre érotique mérite d'échapper à l'oubli : lyrisme sincère (*Hombres*, s.d. consacré à Rimbaud), aimables silhouettes canailles de *Femmes* (1890), et surtout la frissonnante évocation des amours lesbiennes dans *Les Amies* (1867) et *Parallèlement* (1889).

VERTIGE. — « ...De marée haute sur la jambe gauche, il se composera à partir de la cheville, de quelques goémons noirs, de deux ou trois plumes de mouette fraîchement tuée et d'une boule d'embruns habilement placée derrière le genou... » (Jean-Claude SILBERMANN, *La ligne vertige*).

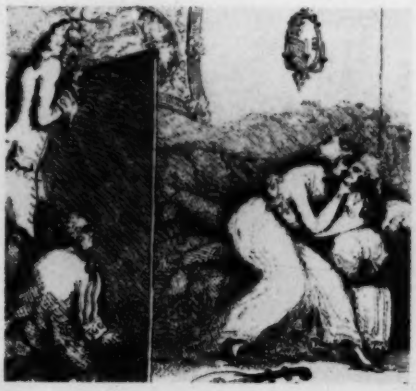
VICE. — Ensemble des particularités propres à chaque individu formant la modalité de sa mécanique amoureuse : acte charnel accompli par une individualité avec un sexe asexué devenu géant par suite de son détachement d'avec son corps. Communément : anarchie des sens se manifestant par un comportement tel qu'il se doive anormal pour déclencher le mécanisme érotique. Discordance de la sensation, décomposition du sentiment érotique : « Volupté dans le vice : on est seul et trois » (Malcolm de CHAZAL, *Sens Plastique*). Lettre envoyée à une fausse adresse d'une façon habituelle, arrivant à destination, et comportant régulièrement une réponse. M.V.H.

VIOL. — Fait d'abuser par la violence d'une fille ou d'une femme, de contraindre par des menaces, de forcer, d'envahir une femme malgré elle. S'accompagne généralement de pillage et d'incendie. J.M.

André Bourdil : *Le viol.*

VOLUPTE. — Elle est le goût du plaisir auquel les sens s'abandonnent. Elle a tout son temps parce que rien ne la retient qu'elle-même. Elle est le chemin de l'identification absolue qui mène des sens à l'esprit. J.C.S.

VOYEUR. — De son point de vue il partage la vie des autres. M.B.



Gravure de Rowlandson.

WEST (Maë). — Actrice et auteur dramatique née en 1893. Depuis sa toute première pièce, *Sex* (1926), elle n'a cessé d'être considérée par les ligues de décence comme le symbole sexuel de l'Amérique : « Entre deux vices, je choisis toujours celui que j'ignore ». Voir les films *Lady Lou*, *Je ne suis pas un ange*, *Diamond Lil*, etc.

ZAROFF (Comte). — Héros d'un film de E. Shoedsach, *Les Chasses du Comte Zaroff*. Habitant solitaire d'une île, il provoque des naufrages afin de pouvoir chasser l'homme, seul gibier à ses yeux, digne d'intérêt. « On ne connaît la véritable extase en amour qu'après avoir tué » (Extrait du dialogue).

ZICR. — « Le *zicr* de la danse moderne est une ivresse qui atrophie la sensibilité sexuelle de la femme, la rend froide, l'abrutit » (R. SCHWALLER DE LUBICZ).

Salvador Dali :
Portrait de Maë West.

DERNIÈRE HEURE

L'Exécution du Testament du marquis de Sade par Jean Benoît, le 2 décembre 1959, a provoqué, de la part d'un des assistants, tels gestes de motivation affective tout à sa louange et auxquels prête le plus grand relief la lumière très spéciale de ce soir-là. Il s'agit de Matta, de qui nous a séparés il y a des années l'appréciation d'un événement grave auquel il se trouvait mêlé. Nous manquerions à l'esprit que Jean Benoît a exalté en nous ce 2 décembre et croirions déméríter de la vie avec ses embûches mais aussi ses chances si nous ne reconnaissions que Matta s'est montré là sous un angle qui le requalifie totalement à nos yeux.

A la veille de la huitième Exposition internationale du surréalisme et à l'occasion de la publication de la très belle et très pénétrante monographie que lui consacre Alain Jouffroy, nous tenons à assurer Victor Brauner que nous avons depuis longtemps passé outre au différend survenu entre lui et plusieurs d'entre nous, différend d'ailleurs d'ordre mineur touchant la discipline intérieure du mouvement surréaliste.

A la confusion des détracteurs de ce mouvement, nous nous flattons, par cette mise au point, de témoigner de l'idée que nous nous faisons de la *vérité*, dont l'authenticité manifeste nous est la meilleure garante et de la *justice*, qui ne saurait s'accommoder de rigueur sans appel. Nous comptons ainsi déjouer de notre mieux — soit dans la plus large mesure humaine — les coups du sort, sur lesquels finissent par prévaloir, avec deux des plus grands artistes de ce temps, les façons communes, essentielles et véritablement spécifiques que nous avons de penser et de sentir.

Paris, le 4 décembre 1959.

André BRETON.

Souscrivent à cette déclaration, Jean-Louis Bédouin, Nora Mitrani, Jean Schuster, Toyen, signataires de la motion de 1948 qui se trouve, de ce fait, annulée.

Le Festin (Photo Méret Oppenheim)

Ce catalogue a été imprimé sur les presses de la S.I.P. à Montreuil.

L'édition de luxe comporte 200 exemplaires numérotés de 1 à 200 sous Boîte-Alerte contenant neuf missives lascives de Robert Benayoun, Micheline Bounoure, Alain Joubert, Joyce Mansour, Mimi Parent, Octavio Paz, André Pieyre de Mandiargues et XXX, un câble de Marcel Duchamp, deux disques souples de Joyce Mansour et Benjamin Péret, quatre lithographies originales en couleurs de Adrien Dax, Joan Miró, Max Walter Svanberg et Toyen, une eau-forte de Maréchal, six cartes postales en couleurs de Hans Bellmer, Salvador Dali, Arshile Gorky, Joan Miró, Max Walter Svanberg et Clovis Trouille.

20 exemplaires de grand luxe numérotés de I à XX contiennent un tirage sur papier japon des lithographies originales, et un couple de tabliers signés à l'encre de blanchisseuse par Marcel Duchamp.

30 exemplaires hors commerce numérotés H.C. de 201 à 230 sont réservés aux collaborateurs.

N°

VICTORIA AND ALBERT MUSEUM LIBRARY